UN AMERICAIN A MOSCOU

par

JAMES A. MATISOFF, A. B., A. M.

(chez M. Henr**y** de Madaill**3**n 12 bis, Avenue des Gobelins Paris (5e) GOBELIN 97-72)

, P

Bien que ta flamme me valût
Un long baiser, rempli d'audace,
Amie À peu s'en est fallu
Que tu ne m'en assassinasses.

(par l'auteur)

TA BLE DE MATIÈRES

| Chapitre: | Page: |
|---|---------|
| I. La Grande A venture commence | 1 |
| II. Vers la Terre Promise | 17 |
| III. L'Exposition versus le "Système" | 37 |
| IV. Travaux Préparatoires et Borchtch | 60 |
| V. Guide bleu à Moscou | 78 |
| VI. Prières pour le Régime | 92 |
| VII. Une Nuit dans la banlieue de Moscou | 103 |
| VIII. Les Stiliagi s'amusent mal | 124 |
| IX. Microphones, Surboum, et Bysenterie aigué | 141 |
| X. A gitateurs et Fin d'Idylle | 158 |
| XI. Le Ruban est coupé | 179 |
| XII. Le mirifique A ppareil | 193 |
| XIII. La Sauce Tartare | 218 |
| XIV. Les Réactions | 239 |
| XV. Le Paradis bien perdu | 257_206 |

Un matin vers la fin de mars dernier, je parcourais négligemment, tout en nouant ma cravate, les petites annonces de mon Harvard Crimson. Mon premier cours commençait dans trois minutes, et j'allais certainement le rater si je ne filais pas. Je jetai le journal, puis me ravisai et le ramassai aussitôt. Je m'assis et relus plus posément ce qui venait de me frapper. Je la sais maintenant par coeur, cette petite annonce:

"Vous qui parlez le russe! Si vous voulez servir de guide à l'exposition nationale américaine à Moscou cet été, informez-vous immédiatement au bureau de la Fédération Nationale des Étudiants: 129 Mount Auburn Street, Cambridge."

Moi, je voulais bien! Quoique je me sois spécialisé en littérature française à Harvard, j'y avais suivi quatre cours de langue russe en deux années, et je parlais déjà assez couramment. J'avaix même le toupet d'ensigemer le russe élémentaire dans une petite école privée, établie dans une ville voisine par un confrère étudiant. Mon père avait émigré de Russie en Amérique à l'âge de treize ans, et bien qu'il eût presque entièrement oublié sa langue natale, c'était sans doute lui qui m'en avait inspiré le goût.

Ces réflexions faites, je séchai définitivement mon cours d'ancien français, et me rendis à toute vitesse chez la Rédération Nationale d'étudiants. On m'accépillit gentiment, en me fourrant dans les mains toute une pile de paperasses à remplir, entre autres une histoire de ma vie, un palmara s complet de mes notes à l'université, et demandant quatre attestations professorales répondant de ma compétence et de la pureté de mes moeurs.

Quelques jours plus tard, on m'écrivit que les premiers obstacles étaient franchis. Il fallait maintenant me présenter à Washington pour le concours final. On m'informerait quant à la date precise, mais ce serait vers le lh avril. Les journées s'écoulèrent, et pourtant je ne reçus aucune nouvelle. Avais-je fait ma demande trop tard? J'envoyai un telegramme fébrile à Washington, qui ne fut pas favorisé d'une réponse. Quelques amis avaient déjà subi leur interview dans la capitale. À bout d'idées, je téléphonai à Washington.

Un monsieur à voix fatiguée et harassée reconnut mon nom aussitôt:
"C'est vous qui avez envoyé le telegramme, n'est-ce pas? Écoutez,
nous sommes tres peu de gens ici, et l'on est littéralement inondé de
travail. Figurez-vous que plus de 1200 personnes soupirent après une
situation, qui ne pourra être accordé qu'à quelques-uns des 250 finalistes. Soyez tranquille. On considère votre demande avec la plus
grande attention. Au revoir."

Je fus quelque peu rassuré par cet entretien. Du moins connaissaiton mon nom. Mais le 12 avril arrivé, j'avais perdu tout espoir.

Ce fut ce jour-là que mon compagnon de chambre m'aborda dans la rue:
"Un petit télégramme vient d'arriver paur toi. Ça n'avait pas l'air
tropimportant. Je crois que je l'ai jeté dans ta corbeille à papiers."

"Ah, salaud!" m'ecriai-je, en courant vers notre chambre.

En effet, ce télégramme m'annonçait que je devais comparaître devant mes juges à 10 heures du matin, le lh avril. Je n'avais donc qu'une seule journée a m'y péparer! Pær ou commencer? Je connaissais assez la littérature russe classique, et, à force de lire les journaux, les actualités russes ne m'étaient pas inconnues; mais l'historie du pays lui-même demeurait plutot ténébreuse. Un ami qu'on avait déjà interrogé m'assura qu'on questionnait chaque candidat sur les réformes instituées par Pierre le Grand. Jepassai donc une soirée assez divertissante (on s'en doute) à feuilleter l'article <u>Histoire russe</u> dans la Grande Encyclopédie Soviétique, potassant surtout le grand monarque que fut Pierre Premier.

Le matin du lh je me levai à cinq heures, me coupai trois fois en me rasant, et me précipitai dans l'avion de sept heures. Muni de plus-ieurs dictionnaires et répétant à haute voix mes notes sur Pierre le Brand, je dus déconcerter mes compagnons de voyage, qui me regardaient un peu de travers.

Arrivé enfin au Bureau central de l'Emosition nationale américaine, on m'introduisit dans une petite chambre ornée d'une table, deux chaises, et un vieillard d'aspet grave. (J'appris un peu plus tard que c'était M. Aleksandr Léonidovitch Logofet, chef interprète du Secretariat d'État, deux fois chargé de travaux importants aux conférences de Genève.

"Zdravstvouytie," me dit-il en me serrant la main. "Sadityes."

Je lui dis bonjour, le remerciai, et m'assis.

Nous entamâmes alors une conversation russe, d'abord sur un ton assez cérémonieux. Il me questionna sur mes études, sur les diverses républiques de l'Union Soviétique, sur la différence entre un "sovkhoz" et

un "kolkhoz". Puis, avec un fin sourire:

"Et comment expliqueriez-vous à une foule de Russes ce que c'est qu'un hot-dog?" Ne sachant pas le mot russe pour "saucisson" ("sosiska"), je me débrouillai comme je pus avec des périphrases.

"Maintenant," reprit-il, "je vais vous lire une petite histoire en anglais. Vous prendrez le moins de notes possible, et puis vous me la raconterez en russe."

Ce fut un résumé de l'accord signé par les USA et l'URSS, établissant en principe un échange d'expositions nationales. Je le traduisis en russe, finissant avec une belle phrase sur l'amitié internationale que j'avais lue quelque part et apprise par coeur.

L'air satisfait, M. Logofet laissa apparaître sa bienveillance naturelle. Nouséchangeames des cigarettes, dont nous discutames les mérites relatifs. À l'age de 74 ans, il fumait encore plus d'un paquet par jour. Avec un humour presque espiègle, il me raconta une anecdote:

"Vous savez, Vychinsky me disait toujours, 'Aleksandr Léonidovitch, vous mourrez d'un cancer du poumon!' Et me voilà encore, fumant furieusement, tandis que lui, Vychinsky est mort depuis plusieurs années, après avoir à peine depassé la soixantaine. D'un cancer pulmonaire, justement. Et il ne fumait jamais!"

Il me remit une liste des divers objets exposés dont la démonstration serait faite à Moscou, me priant d'y indiquer mes préférences. Cela faciliterait ma nomination particulière, dans le car où je serais choisi. Sur ce, mon examinateur s'excusa, promettant de revenir aussitôt.

Notre entretien avait dure vingt minutes. "Il consulte maintenant les autres," me dis-je.

Quelques minutes plus tard, M. Logofet me conduisit vers une autre chambre, plus spacieuse que la première. Les fenêtres en étaient grandes

ouvertes, vu la chaleur étouffante de la journée. Trois hommes en marches de chemise étaient installés autour d'une table ronde chargée de paperesses. On me fit asseoir à la table; le monsieur à gauche me glissa amicalement un cendrier. Derrière mon dos, j'entendis gratter le crayon d'une secrétaire, qui allait prendre des notes copieuses. C'était l'interview en anglais, subi par ceux qui avaient reçu une note de 17 a 20 sur l'examen russe.

Je fus interrogé pendant quarante minutes. "Quelles autres langues parlez-vous?"

"Leffançais, l'allemand, l'hébreu, le yiddish — et un peu d'italien et d'espagnol."

L'hébreu et le yiddsh les intéressaient; après tout, plus de trois millions d'israélites se trouvent encore derrière le Rideau de fer.

Suivirent quelques questions assez amusantes sur la littérature russe: "Qui écrivit <u>La Guerre et la paix?</u> Qui écrivit les <u>Freres Karamazov?</u>" Puis il y eut un examen d'histoire russe: "Qui est considére comme le fondateur du christianisme en Russie? En quelle année eut lieu la Révolution de décembre? En quelle année et par qui les serfs furent-ils libérés?"

Je rendis grâce à la Grande Encyclopédie Soviétique.

Les questions et les réponses s'enchaînaient avec une rapidité plus accusée. Il s'agissait maintenant d'identifier toute une liste d'hommes d'état étrangers: Willi Brandt, John Diefenbaker, Âli Sastroamidjojo, etc. Puis une série complémentaire d'Américains à identifier, dont certains bien obscurs. On aborda ensuite la civilisation américaine, du baseball et de l'argot de carnaval ("Qu'est-ce qu'une shill?" jusqu'à la musique et l'économis palitique.

Le silence qui suivit m'écrasa. Nous en venions à la partie la plus sérieuse de cette inquisition. L'homme à ma droite toussa et dit: "Admettons que je sois un Russe. Pourquoi diable voulez-vous la guerre, vous autres? Vous nous entourez de bases aériennes, vous nous étouffez! Vous dites que vous voulez la paix, mais vos actions démentent vos paroles."

Sans m'emporter, je lui fis remarquer que les Soviétiques ne manquaient pas de bases en Europe orientale, et que le cas du Thibet démontrait assez clairement ce qui advient aux pays non-armés dans la périphérie du camp communiste.

Mon interlocuteur "russe" me lança une autre objection, un peu plus difficile: "Pourquoi haïssez-was les noirs? Pourquoi ne peuvent-ils pas étudier avec les blancs? Pourquoi vivent-ils dans la misère chez vous? N'avez-vous pas honte?"

"J'y distingue quatre questions," dis-je, "dont trois fort mal posées..." Et je lui avouai que j'avais honte de voir certains de mes concitoyens rester dans l'enfance morale, mais que c'était comme cela un peu partout dans le monde, que ce n'était pas si affreux apres tout chez nous (ici des statistiques), et que la situation s'améliore de jour en jour (plus de statistiques). (J'aurai à reparler de cette question à maintes reprises par la suite.)

L'interview approchait de sa fin. Restait seulement la pièce de résistance. S'essuyant un front ruisselant de sueur, l'inquisiteur en chef placé en face de moi me dit: "Dites-nous ce que vous pouvez sur les réformes de Pierre le Grand — en russe, s'il vous plaît."

Moi, je ne demandais pas mieux.

Quand j'eus fini, je reçus un coup de tete approbatif. "Bon," dit

l'inquisiteur en chef. "Maintenant voulez-vous bien nous en dire autant en langue -- voyons -- en langue espagnole?" Je crus plus habile de crier forfait. "Exusez-moi, messieurs, c'est une des langues ou je suis le plus faible."

Et tout le monde se leva. "Très bien, monsieur. Vous recevrez de nos nouvelles dans une semaine tout au plus." On me serra la main et je partis.

Je passai l'après-midi à regarder les collections merveilleuses de la Galerie Nationale, et à me tourmenter parce que je n'avais pas osé de repondre en espagnol. À cinq heures je pris l'avion pour Harvard.

Six jours plus tard, j'appris que je serais un des 75 guides a l'Exposition américaine a Moscuu.

Les semaines suivantes passèrent dans une sorte de frénésie euphorique. Aux soucis académiques qui aboutiraient à la licence ès-lettres en juin, s'ajoutaient mille petites démarches: un passeport, des visas à obtenir, des piqures contre le tétanos, la typhoide, la paratyphoide, le typhus. À des intervalles de plus en plus fréquents je recevais de grosses enveloppes portant l'emblème de l'Exposition: deux hémisphères juxtaposés, l'un rouge, l'autre bleu, un cercle blanc portant les initiales USA au milieu; dans la circonférence le titre officiel de l'Exposition en russe. Les envelopes contenaient toujours plus de paperasses à remplir, et des brochures traitant des problèmes specifiques de la Guerre froide, dont la crise de Berlin, le désarmement, et les techniques de propagande.

Tous les guides devaient se réunir a New-York le 15 juin. Trois jours

plus tard on partirait pour Montréal par le train, d'ou l'on embarquerait sur un navire italien pour Genes.

Je fus reçu licencié ès-lettres le 11 juin. Entre temps je feuilletais quelques ouvrages recommandés sur l'Union Sovietique, dont <u>How</u>

<u>Russia Is Ruled</u> de Merle Fainsod, <u>To the Finland Station</u> d'Edmund

Wilson, <u>Russian Journey</u> de William O. Douglas, et <u>Inside USSR</u> de

John Gunther. Peu avant mon départ ma famille m'offrit une fête de

bon voyage. Ma mère pleurait à l'idée de confier son fils aux mains
des communistes. Quelques amis de la famille me communiquèrent l'adresse d'un parent habitant Moscou, dont ils n'avaient plus aucune
nouvelle depuis quatorze ans.

Le grand jour arriva enfin. Mais un petit changement était apporté au plan: au lieu de nous réunir à New-York le 15 juin, on nous fit venir à Washington le soir du lu.

Presidential. Il était presque désert; mais au bureau de réception je fis la connaissance d'un pemier collègue, un noir jovial et ventripotent. Entré dans ma chambre, je trouvai un autre interprète amical qui s'évertuait à suspendre son pantalon sur un cintre cassé. On se salua, et se mit à causer -- à propos de nous-mêmes, a propos de l'étrange changement déitinéraire. Une certaine tension régnait.

Jack, mon ami, en comprit enfin la cause.

"Khoroché," dit-il en souriant, "davai pogovorim po-rousski!" ("Bon, parlons un peu russe!") Il parlait d'ailleurs excellemment, ayant étudié à l'École des Langues de l'Armée, à Monterey, en Californie.

Enfin, fatigués tous deux, nous nous étions étendus sur nos lits

lorsqu'on sonna violemment: "Dehors, dehors, venez tout le monde!"

Dans le corridor, j'eus ma première vue d'ensemble de cette foule d'inconnus qui allaient être mes compagnons intimes pendant deux ou trois
mois. Il s'agissait de signer nos visas polonais.

Les dernières paroles de Jack cette nuit résonnent encore dans monf esprit: "Enfin, la grande aventure commence," dit-il en russe.

Le lendemain, on nous conduisit à la Maison Blanche. Nous avions presque tous deviné la raison du changement d'itinéraire, et chacun s'efforçait de paraître le plus imperturbagle possible, mais sans grand succès.

Nous étions 75, dont 27 filles, tous agés de 20 a 35 ans. La grande majorité d'entre nous était constituée par des étudiants diplômes et spécialisés dans les études soviétiques.

Nous étions tirés à quatre epingles, quand nous traversames le parc présidentiel. Le Président nous attendait dans son grand cabinet de travail. Il se tenait près de son bureau, le Sceau officiel du Président des Etats-Unis au mur au-dessus de sa tête. Nous entrames un à un. Il serrait cordialement la main de chacun de nous, au fur et à mesure que nous nous présentions. Ike éclata de rire de bon coeur quand il entendit le nom "George Humphrey". En effet, l'un d'entre nous portait le même nom que l'ancien Secrétaire du Trésor!

Mais quelle sensation curieuse de voir en chair et en os pour la première fois un visage dont chaque trait nous était déjà parfaitement familier! J'avais l'impression que lui, aussi, devait me connaître déjà. (Nous allions éprouver la même sensation six semaines plus tard, avec Nixon et Khrouchtchev.)

Nous nous rangeames en demi-cercles concentriques autour du bureau du Président. Ike nous sourit de son sourire célèbre et nous dit:
"Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous ai fait venir ici.
C'est bien simple: j'étais tres curieux de voir assemblés dans une seule chambre tant d'Américains qui parlent le russe! Quant à moi, voici 68 ans que je m'évertue à bien parler l'anglais!"

Il se mit à rire et nous l'imitames. Il continua, plus sérieusement. "Vous allez vivre l'expérience sans doute la plus excitante qui se soit jamais offerte à un groupe de jeunes Américains — et aussi une responsabilité redoutable." Et il souligna l'importance révolutionnaire de l'échange d'expositions entre les deux grands antagonistes de la Guerre froide, de l'occasion unique que nous aurions pour expliquer notre système de vie au peuple russe, qui n'en connaît naturellement que des caricatures. L'industrie privée américaine envoit à l'Exposition plusieurs millions de dollars de produits — mais tout cela ne peut avoir aucune signification sans les explications et les commentaires que seuls les guides pourront en faire.

Puis, après avoir demandé aux quatre noirs de notre groupe les raisons particulières qui les avait amenés à s'occuper des questions russes, le Président nous montra un gros paquet de cartes, dans leur étui de matière plastique. "J'ai quelque chose à vous donner," nous dit-il. Chacune de ces cartes portait une photo du Président et sa signature; au verso, le nom du guide et la date. La jolie pièce d'identité que celle-ci! "Si vous êtes Démocrate," dit Ike, clignant de l'oeil, "vous pouvez jeter la carte — je n'en dirai rien!"

Moi, je suis Démocrate, mais je pris ma carte quand même.

Nous sortimes dans le Jardin des Roses, ou l'on nous photographia à maintes reprises. Nous primes alors conge du Président, charmés de notre visite. "Ça commence bien, hein?" se disait-on en s'en allant.

Une heure après, un avion militaire spécial nous ramena à New-York.

On y devait passer trois jours, pour recevoir nos uniformes et entendre quelques briefings préliminaires. Nous recevrions douze dollars par jour comme argent de poche.

À proprement parler, nous ne porterions pas des uniformes, mais au jour dit nous devions être toughabillés de la meme façon. C'étaient de beaux vêtements d'un genre typiquement collégien, que nous pourrions garder une fois l'Exposition terminée. Les filles reçurent une robe de soirée en très belle soie, un deux-pièces de laine, plusieurs ensembles de sweaters et de jupes, quatre paires de chaussures, une quantité de bas nylon, un chapeau, un sac, un maillot de bain, un imperméable, un collier de perles synthétiques et des boucles d'oreille.

Les hommes, moins favorisés parce que moins attractifs, devaient se contenter de deux complets (dont un lavable), un troisième pantalon avec une veste de sport, trois paires de souliers, des chaussettes, des crafates, un bon chandail de laine bleue, des sous vêtements, un imperméable, un maillot de bain, et deux chapeaux étranges dont l'un ressemblait à un béret et l'autre à la coiffure d'un montagnard tyrolien.

les couleurs dominantes de nos habits étaient rouge, blanc, et bleuf, les couleurs nationales que nous partageons avec les Français. Nous bénéficions donc de fayon insigne des largesses des couturiers américains. Un jour chez l'un d'eux on s'ennuyait. Tous les garçons attendaient

leur tour, élégamment revêtus de leurs sous-vêtements. Soudain le calme somnolent fut rompu par une musique délicieuse: trois guides derrière moi s'étaient mis à chanter la version sophistiquée d'une chanson populaire russe. Nos applaudissements les encouragèrent à continuer. Je consais moi-même pas mal de chansons russes; et après quelques minutes, je me joignis à eux. Deux ou trois autres firent de même. Une heure plus tard, la voix enrouée, je fis la connaissance des trois premiers. Ils étaient tous membres du Yale Russian Chorus, choeur célèbre de l'Université de Yale qui avait connu un succès de scandale en Russe l'année précédente. Quoique les universités de Yale et de Harvard soient les rivales les plus anciennes et les plus offensives du monde universitaire américain, ces trois yaliens chanteurs devinrent mes plus intimes amis parmi les guides. Deux d'entre eux, Curt Kamman d'A rizona et John Wolff de Floride, furent mes compagnons de chambre à Moscou.

À deux pas de notre hotel setrouvait le Colisée, site de l'Exposition Soviétique à New York. Tandis que nous ouvririons nos portes à Moscou le 25 juillet, les Russes auraient déjà ouvert leur exposition quelques semaines plus tôt. On était donc en pleine préparation frénétique de ce grand événement dès ce moment-là. Curt, John et moi, nous voulûmes à tout prix jeter un coup d'oeil sur les objets que les Russes exposeraient, et peut-être causer avec les guides russes, nos collègues. Ce serait de la bonne politique, d'autant que l'on nous interrogerait certainement à Moscou sur l'Exposition Soviétique à New-York.

Ce fut notre première expérience des détours de la bureaucracie russe. Munis de nos cartes d'identité présidentielles, nous nous presentâmes au concierge du Colisée. Après de longs débats intérieurs, il nous permit de téléphoner à M. Manchoulov, directeur de l'exposition russe. "M. Manchoulov est pris pour le moment, ne quittez pas," me dit-on. Nous attendîmes un quart d'heure; il était clair qu'il ne viendrait point au téléphone. Mais le concierge eut une idée: il nous amena au bureau du citoyen américain chargé de la liaison avec les Russes. Après une heure de manoeuvres compliquées, on obtint la permission d'entrer dans le Colisée, mais seulement pour présenter notre demande de façon plus officielle!

On nous conduisit à un bureau souterrain de l'énorme édifice, où un jeune Russe à l'air sévère et aux longs cheveux ondulés nous barra le chemin. "Que voulez-vous donc? Rien n'est prêt ici!" protestat-il en anglais immédiatement, l'air très mefiant. Pour le rassurer nous lui parlions en russe. Il était certainement convaincu que nous étions là pour faire un peu d'espionage, pour leur causer de l'embarras, pour les surprendre dans un état mal préparé afin de pouvoir dénigrer leur Exposition auprès du peuple russe, qui nous interrogerait à leur sujet.

D'autres Russes survinrent, et tous nous parlaient à la fois. Nous nous amusions énormément. Une jeune fille russe s'attira des regards furibonds lorsqu'elle nous proposa ingénument de nous guider à travers l'Exposition.

Tout à coup un changement miraculeux se produisit. Nos interlocuteurs russes se turent et se tournèrent tous vers un homme grand et mince qui venait d'arriver. Il avait l'air très distingué, extrêmement

bien vêtu, et arborait une petite moustache et des cheveux d'argent.

"Vous voulez voir notre exposition? Mais <u>certainement</u>, <u>bien sur</u>

vous le pouvez! Soyez les bienvenus! etc. etc." Le tout sur le

ton le pus onctueux qu'il m'était donné d'entendre. Les autres Russes

eurent aussitôt l'air penaud, et même offusqué, lorsque leur chef

leur intima d'avoir à nous conduire à travers toute l'Exposition, et

d'avoir à repondre à toutes nos questions. La geune fille, qui

s'appel ait Lusia, eut le triomphe modeste, et se montra pleine de

prévenances à notre egard.

L'air pleinement satisfait, nous nous promenames partout, sous la discrète surveillance de quatre ou cinq guides désormais tres affables. L'homme aux cheveux ondulés, un peu plus à son aise, m'offrit une cigarette russe. Peuexpérimenté, j'en allumai le filtre. Erreur assez naturelle d'ailleurs, puisqu'elle comportait trois fois plus de carton que de tabac. On rit, un peu à contre-coeur, et je fis remarquer qu'il y avait bien peu de tabac dans cette cigarette-là. "Qu'est-ce que cela fait? On en fume une autre quand on a fini celle-là," repliqua sèchement l'un des guides, froissée dans son amour-propre national.

Le soir même, nous apprîmes que M. Manchoulov invitait cordialement tous les guides à visiter officiellement l'Exposition soviétique le lendemain. Résultat direct de notre coup d'essai.

Chaque soir à New-York nous assistâmes à un briefing preliminaire.

On nous parla la première fois de la presse soviétique, de l'art de se tirer d'un interview avec ses journalistes. Quedques guides qui avaient deja eu maille à partir avec eux nous racontèrent leurs mésaventures.

Le soir suivant nous reçûmes un "briefing de sécurité" qui nous déconcerta légèrement, en nous expliquant les microphones cachés, les conversations de téléphone surveillées, les provocations de toutes sortes auxquelles nous aurions à tenir tête. C'était peutêtre la première fois que nous nous rendîcés compte avec tant de netteté de la gravité et du sérieux de notre mission. Je renonçai au projet de rebhercher le parent moscovite de mes amis. Ce ne serait pas pudent, me dit le conférencier.

Notre dernier briefing fut des plus instructifs. A près une heure de menus renseignements sur la vie moscovite — le temps qu'il fait en été, les bons restaurants, l'étiquette en société, les prix russes, etc. — on nous annonça une jolie surprise. Beux attachés du consulat russe à New-York voulaient bien nous dire quelques mots ce soir-là. Après, ils se déclaraient ravis de répondre à toutes nos questions. Ils jouissaient d'ailleurs d'une réputation de franchise dans les cercles diplomatiques.

On applaudit poliment. Les deux Russes montèrent sur l'estrade.

Le plus jeune, un nommé Youri Sergueievitch Popov, nous fit une petit discours jovial et onctueux, avec force sous-entendus hostiles.

C'etait un homme dodu, aux noirs sourcils touffus; il parlait un anglais à peine compréhensible. Son confrère, Ivan Vladimirovitch

Petrov, était assis à sa droite, et ne soufflait mot. C'était un homme d'une soixantaine d'années qui mordillait sa pipe continuellement. Ce dernier était évidemment le supérieur de l'autre; de temps a reng Popov le consultait sur une question difficile, à laquelle il répondait en grognant. Et nous en posâmes d'assez hostile au camarade

Popov, nous félicitant de chaque occasion où nous l'obligions à conférer avec son afiné.

Après une demi-heure de cet e xercice, nos deux victimes; furent remerciées, et on se leva. Mais on nous fit rasseoir. "À propos," dit celui qui présidait, "joi à vous presenter deux hommes qui seront vos répétiteurs sur le batema: M. Charles (Chuck) Vetter et le Dr. Paul Conroy."

Et les deux "Russes" se levèrent et s'inclinèrent, souriant aimablement. C'étaient deux spécialistes en affaires soviétiques de l'U. S. Information A gency, qui ne parlaient même pas le russe, mais qui possédaient de magnifiques accents russes quand ils parlaient anglais!

Leur fonction serait de nous familiariser avec les méthodes de penser du communiste doctrinaire, ainsi que du citoyen soviétique moyen.

Nous remettant un peu de notre ébahissement, nous nous promîmes dans ces conditions un intéressant entraînement à bord.

À midi, le 18 juin, ayant reçu nos tickets de paquebot, nous prîmes le train pour Montréal. Nous chantions parfois, mais notre fatigue nous reduisit bientot à lire ou à regarder par la fenêtre.

Vers huit heures du soir on arriva dans la belle cité canadienne.

Nous descendîmes du train, chaque garçon arborant son chapeau tyrolien.

Ce chapeau allait devenir le symbole même de notre fonction de guide;

il fallait d'ailleurs le porter de façon continue, car nous n'avions pas
de carton à chapeau. Nous confiâmes nos bagages à des porteurs qui parlaient un français étrange.

L'embarquement fut un cauchemar: des milliers de gens se bousculant dans un enclos fait pour quelques centaines. La masse suante de voy degeurs se composait presque exclusivement d'étudiants, dont un assez grand nombre se dirigeaient vers le Festival de la Jeunesse à Vienne. (Ces derniers constituaient donc l'extrême gauche des passagers; ils accusaient souvent les guides d'appartenir aux ultras de l'extrême droite!)

Centimètre par centimètre j'avançais, tantôt glissant une de mes valises dans un minime espace libre devant moi, tantôt ramassant mon chapeau tyrolien qu'un coup de coude malicieux venait de m'enlever. Pour nous encourager, nous nous hurlions des bouts de chansons russes, ce qui finit par inspirer un certain respect aux autres étudiants. On nous ménageait un peu.

Après trois heures interminables, je parvins à m'introduire dans le passage étroit qui menait à la douane. Les formalités accomplies, je montai en titubant sur la panche ruisselante et vertigineuse, me voyant à chaque instant engouffré sous les lames. Sur le pont enfin,

un mousse italien me prit une valise — la plus légère — et m'indiqua par des gestes frénétiques qu'il fallait le suivre. Le navire fourmillait de monde. Mon mousse, sans doute nouveau dans sa besogne, paraissait plus égaré que moi. Il ressemblait d'une façon frappante à Fernandel.

Je le suivis pendant des siècles, montant, descendant des escaliers étroits, parcourant des bars et des salles à manger. À trois reprises il rebroussa brusquement chemin, et tout recommençait. Même pour sauver sa vie il n'aurait pas pu trouver la cabine numéro 333.

"Nonmosso più portare!" m'écria-je enfin, lui jetant mon autre valise. Et le pauvre fut obligé de les traîner toutes deux. C'eût été comique si ce n'avait pas été si tragique. Et n'en pouvant plus, je m'adressai à un autre mousse qui passait. Très haut, pour que le premier m'entendît bien, je dis: "Per favore, dove si trova la cabina trecento trenta tre? Questo brîconaccio non sa niente!" En deux minutes le second mousse me conduisit à ma cabine. Je ne donnais pas un sou de pourboire au premier.

Après m'être un peu remis de mes émotions, je fus dégoûté de moimême. "C'est comme cela que tu vas être un ambassadeur de bonne
volonté?" me dis-je. (J'appris plus tard que le premier porteur travaillait à la cuisine; pour les besoins de l'embarquement il avait dû
se charger d'autres fonctions qui n'étaient pas les siennes.) Quoique
j'eusse d'innombrables occasions de me mettre en colère plus tard en
Russie, je m'étais emporté presque pour la dernière fois.

On ne fit que se reposer le lendemain. Le deuxième jour à bord, notre entraînement commença. On avait choisi l'<u>Irpinia</u> exprès pour sa lenteur. Le voyage durerait douze jours, assez de temps pour que notre

entraîmement se perfectionné en paix. Pas précisément en paix cependant: une fois sortis du Golfe St. Laurent, le roulis exigeait de nombreux départs précipités de la salle des conférences.

Notre journée de travail commençait à neuf heures avec une leçon de langue russe technique, sous la direction de l'aimable M. Logofet.

Comme à Moscou chaque stand serait commenté et mis au point par un petit article en russe élégant, imprimé en grosses lettres sur une planche suspendue à côté, M. Logofet nous en distribuait des copies, que nous lisions, relisions, discutions, analysions, paraphrasions.

Nous enrichîmes ainsi notre vocabulaire avec les mots techniques nécessaires pour discuter les automobiles, les machines à coudre, les appareils photographiques, l'architecture, les échecs, les poêles électriques, la sculpture, la télévision, les vide-ordures, etc. etc.

Il fallait tout apprendre, parce que personne ne savait précisément encore ce que seraient nos fonctions à l'Exposition.

A 10:30, notre "cours" de civilisation américaine avait lieu. Pendant ces discussions, dirigées en général par le Dr. Conroy ou M.

Vetter, nous profitions de l'érudition de quatre autres spécialistes:

M. Chevred, expert sur les problèmes du labour; M. Nash, economiste politique; Mme. Ernstberger, infirmière et expert sur les systèmes médicaux des USA et de l'URSS; et le Dr. Singer, physicien nucléaire et professenr à l'Universite de Maryland. Ces derniers (sauf le Dr. Singer) parlaient un russe admirable. (Notre physicien pourtant nous étonna par sa facilité pour les langues; avant la fin du voyage il avait appris les éléments de la langue russe, et était arrivé à s'ex-

primer tant bien que mal. Il avait, après tout, près de cent precepteurs!)

Après le dejeuner, à deux heures, nous participions à des discussions sur la théorie marxiste-léniniste, en nous familiarisant avec le jargon et les arguments communistes.

Enfin, à 3:30, la partie la plus amusante de notre travail. Messrs. Conroy et Vetter, jouant en parfaits pinces-sans-rire le rôle de citoyens soviétiques, choisissaient l'un d'entre nous comme victime. Une vraie lutte s'engageait, les "Russes" forçant le guide à employer toutes ses ressources de bon sens, de tact, et d'érudition. En un mot, comme on dit à Moscou, l'art de la dialectique. Tantôt nos instructeurs jouaient les agitateurs professionnels et endurcis. sourds à tout raisonnement, interrompant le guide à chaque moment par des imbécilités, brodant d'éternelles variations sur les thèmes du chômage américain, de la discrimination raciale, des bases aériennes à l'étranger, du martyre de Paul Robeson, etc. Tantôt ils jouaient les simples ouvriers, totalement ignorants des choses de l'Ouest, mais sincèrement désireux de s'en instruire. Ces exercices nous étaient bien pécieux. Vers la fin de la traversée, deux guides remplacèrent nos instructeurs, et toutes ces comédies se jouaient en russe.

De temps en temps on nous montrait un film russe le soir. L'un d'entre eux, "Réunion à l'Elbe", nous impressionna surtout. Un vrai modèle de propagande partisane, il présenta tous les clichés, tous les lieux-comms, toutes les images d'Épinal imaginables du cruel capitaliste américain, sacrifiant toute dignité humaine à l'adoration fanatique du dollar.

On nous fit voir une grammaire de la langue anglaise publiée en Russie. Chaque exemple d'illustration contenait son venin de propagande. Ainsi, pour illustrer le verbe voie: "Partout où on va en Amérique, on voit la misère causée par les exploiteurs capitalistes." Les petits contes dont la grammaire abondait étaient des perles entre toutes. L'un en particulier faisait vibrer le coeur: il s'agissait d'un nègre qui dut perdre un ceil parce qu'aucun médecin ne daignerait le traiter. Or ce livre était destiné aux futurs professeurs d'anglais.

Pendant nos repas à bord nous ne parlions que le russe. Parmi les guides une quinzine étaient d'origine russe. Chacun présidait une table et en dirigeait la conversation. Pour que tout le monde apprît à se connaître, on changeait de table chaque jour, ce qui fit le désespoir des pauvres garçons de restaurant, qui craignaient pour leurs pour boires.

Les soirées étaient pour la plupart libres, et nous trouvions de quoi nous amuser. Nos plais rs n'étaient pas compliqués: la natation, la boisson, la danse, le chant. En général ces trois derniers s'accompagnaient simultanément.

Cutre les banales welses et tcha-tchas occidentales, nous apprimes tous plusieurs danses slaves: la koróbouchka, pleine de gerstes grâcieux, de pirouettes, et de battements de mains; la krakoviák, danse polonaise, sautillante et joyeuse; et le fameux kozatchók, ou l'homme accroupi étend ses jambes périlleusement en avant, la fille pirouettant à l'entour, le tout accompagné de battements de mains rhythmiques et accélérés. Après d'héroïques efforts, j'arrivai à

exécuter cette dernière danse, mais seulement dans sa version édulcorée, où deux hommes se tiennent par les mains, s'accroupissent ensemble, et dansent. Cela réduit évidemment la possibilité de tomber sur son derrière.

Mais ce fut surtout le voyage de la chanson. Plusieurs fois par jour on pouvait entendre chanter dans tous les coins du bateau. En outre, dès les premiers jours de la traversée, une vraie chorale s'organisa. Nous étions six: mes trois amis du Yale Russian Chorus, un autre Harvardien, le Dr. Singer, et moi. Une charmante jeune fille nous accompagnait à la guitare. Nous aimons quatre chansons surtout: Soldatoúchki, bruyante chanson de marche de l'armée tsariste; Mitièlitsa, air tendre et badin; Borodinó, commemorant la sanglante bataille des guerres napoléoniennes; et Kalinka, mélange du mélancolique et de l'absurde. Nous nous baptisames les Six Stiliagi, et remportames le premier prix dans un concours ouvert à tous les passagers. (Un stiliaga, comme nous verrons par la suite, est un jeune Russe aux parents haut placés, et qui verse, autant qu'il lui est possible, dans le snobisme occidental. Ces gens sont, bien entendu, assez mal vus par les autorités.) Un avenir glorieux attendait les Six Stiliagi en Russie, dont nous ne soupçonnions rien encore.

Pendant tout le voyage une certaine gêne se manifestait sur les visages du personnel italien. Nous en apprîmes la cause à Gibraltar, après avoir passé un beau dimanche à adorer le soleil méditerranéen. Une grêve venait de se déclarer parmi tous les dockers d'Italie. Certains membres de l'équipage de l'Irpinia sympathisaient avec leurs

confrères, certains autres croyaient prudent de ne pas s'en mêler. On disait que les grévistes et les anti-grévistes en venaient à se battre la nuit. Quoi qu'il en soit, un changement d'itinéraire s'imposait. Impossible de debarquer à Gênes; on debarquerait à Cannes.

J'étais ravi de cette nouvelle. Je n'avais jamais encore posé le pied sur le sol de la France.

La veille de ce nouveau débarquement les beuveries atteignirent leur paroxysme: c'était la "Fête du Capitaine", fête de fin de voyage. On se saoûlait sur un méchant champagne italien, l'Asti Spumante, et sur un liquide bilieux et orangé qui passait pour un vimo ordinaris. Les toasts se succédaient avec rapidité: au triomphe de notre Exposition, à nos directeurs, à la paix, à nousmêmes, à chacun d'entre nous. C'étaient d'ailleurs des toasts à la vieille manière russe: une fille vous apporte le verre sur un plateau d'argent (en principe); toute la compagnie vous chante "Tchárotchka Maïa", dont le dernier vers, contenant votre nom et le nom de votre père, vous souhaite la bonne santé; puis tous psalmodient le refrain "Bois jusqu'à la lie", et vous devez absolument vider le verre d'un seul trait.

L'hilarité générale de cette dernière nuit à bord nous inspira, Curt et moi, à nous surpasser en espièglerie brillante. Nous ressentimes une étrange force créatrice au fond de nos âmes. Pour lui donner libre essor, nous choisimes donc le refrain quotidien qui avait fracassé le système amplificatoire du navire vers les huit heures du soir: "Messieurs les passagers, le dîner est servi."

(J'essaie de traduire par ce détestable alexandrin la bizarre qualitérhythmique de cette phrase, proférée toujours dans un anglais fort italianisé.) Et Curt et moi, en improvisant, nous mîmes à broder d'étonnantes mélodies polyphoniques sur ce texte si riche et si dense, tantôt dans le style sombre et austère de Palestrina, tantôt dans la richesse baroque et oratoire de Händel, tantôt à la manière majestueuse et intellectuelle de Bach. Nos camarades n'en revenaient pas, et il fallut continuer. Nous passames donc à la grâce délicate et enjouée d'un Mozart, à la fureur titanique et teutonique d'un Wagner, et à la beauté surnaturelle des accords dissonants d'un Schoenberg. Notre auditoire riait jusqu'aux larmes.

Exaltés par notre triomphe, Curt et moi cherchâmes d'autres moyens à nous epanouir. L'occasion s'en présenta presque aussitôt, lorsqu'un petit étudiant blond et dodu, l'air naif et hébété, vint nous faire des compliments sur nos voix célestes.

"Merci," dis-je. "Vous savez, il faut se détendre un peu de temps à autre, même pour des espions."

Le pauvre être ouvrit de grands yeux. "Vous, des espions?" s'écriat-il, stupéfait.

"Chut, pour l'amour de Dieu!" siffla Curt, mettant son doigt sur les lèvres de notre imprudent admirateur.

Et nous lui racontâmes comment nous avions passé des années interminables à jouer le rôle des communistes, à frequenter leurs réunions révolutionnaires dans des greniers, dans des caves de maisons abandonnées, etc. etc., le tout pour déjouer les complots funestes des communistes américains qui nous prenaient pour des confrères. Les mains potelées de notre victime tremblaient d'excitation, surtout 675que

nous nous mîmes à lui reveler les opinions politiques secrètes de certains personnages célèbres.

"Yous avez entendu parler du feu Sénateur Mc Carthy?" demanda Curt mystérieusement. Le pauvre fit oui de la tête, haletant. "Eh bien," chuchota Curt, regardant avec circonspection dans tous les sens, "c'était un sympathisant!"

"Non!" s'écria l'étudiant, en pâlissant.

"Si," dis-je. "Et vous connaissez la Reine Élisabeth d'Angleterre?"

À ces mots le petit n'en puvait plus. "Non, non, non, non!" hurlat-il. "Vous ne me feriez jamais croire qu'elle..."

"Justement," dis-je. "C'est un de nos plus fervents agents antimommunistes!"

Infiniment soulagé, notre victime respira: "Ah, c'est mieux. Vous m'avez déconcerté pour un moment!"

Nous quittâmes enfin notre nouvel ami, en lui conseillant de ne se fier jamais à personne, de flairer le communisme latent jusque dans ses copains les plus intimes. Il a dû faire de mauvais rêves cette nuit-là.

Moi, j'en fis de bons. J'allais enfin voir la France, même si ce nétait qu'un sejour de quelques heures.

à Cannes, Curt et moi passames un bel apres-midi à errer dans les rues. Il me photographia en embrassant théâtralement le sol de ma patrie spirituelle.

Vers sept heures, le premier juillet, nous primes le train pour Gênes. Tant que la lumière dura, je regardai par la fenêtre -- Nice, Monte Carlo, toute la Côte d'Azur se déroulait devant nous à une vitesse vertigineuse. Je savais que je reviendrais.

Nous arrivames à Gênes en pleine nuit. La moitié d'entre nous s'était enrhumée à bord (je n'y échappai pas), et nous eûmes assez piteuse mine en montant les six ou sept étages de nos chambres d'hôtel.

Il fallait pourtant se lever cinq heures plus tard pour attraper notre train. Ce fut incontestablement le nadir du voyage.

Marmottant des imprécations terribles, nous traînâmes notre bagage
à la gare, heureusement tout pres. Heureux en effet ceux qui en
avaient à traîner! Trois guides constatèrent qu'on avait envoyé
leurs valises à Marseille, par erreur.

La beauté du paysage nous consolait. Les caméras cliquetaient.

Nous passâmes par Milan, traversâmes les A lpes autrichiennes,
arrivâmes enfin à Munich, où nous devions rester vingt minutes.

Ce n'était pas long, ce qui se démontra de façon assez dramatique.

Quelques guides, y compris notre directeur M. Vetter, voulaient
goûter la célèbre bière de la ville, si bien qu'ils manquèrent
le train, et durent prendre l'avion pour Nürnberg, ou nous les
accueillîmes de manière touchante.

Nous dormîmes enfin bien à Núrnberg, ville entièrement reconstruite, dont la propreté nous charmait après notre long trajet en troisième.

Le lendemain matin, le 3 juillet, c'était encore un train à supporter, mais cette fois nous disposions de beaux wagons de première. Nous cassames à travers le Rideau de fer à Katowitche, en Tchécoslovaquie; tous les trains désormais porteraient une énorme étoile rouge. En attendant que le contrôle des passeports s'accom-

plît, nous nous amusions à déchiffrer les grosses enseignes tchèques que nous voyions par la fenêtre. Tâche d'ailleurs très facile, car le tchèque est aussi proche du russe que l'italien du français. Nous lûmes "L'avenir appartient au socialisme" (Socialismus v vydeščjeme) et "L'atome doit servir la paix" (A tom musí sloužit miru). Un guide parmi nous avait l'air heureux. Il revoyait sa Tchécoslovaquie natale.

Quelqu'un m'attendait à Prague. Un ami d'origine tchèque à Harvard m'avait prié de chercher un vieux compagnon d'école praguois, que j'appellerai Wladimir. Je lui avais écrit, en français, l'informant de l'heure de notre arrivée dans la capitale. Je le trouvai à la gare, un grand blond de 28 ans, aux yeux bleus intelligents. Une sympthie mutuelle se déclara aussitôt.

Il parlait assez bien le français, comme beaucoup de Tchèques, mais se sentait bien plus à son aise en russe. Nous changeames donc de langue après quelques minutes. Je l'amenai à l'hôtel de l'Union Tchèque des Étudiants, rue Maxim Gorki, où les guides devaient dîner. Wladimir y devint immédiatement l'objet de l'attention générale. Mais il ne parla librement qu'après, quand nous fûmes sortis (avec deux autres guides, dont Curt) pour une délicieuse promenade nocturnale dans la vieille ville.

Très peu bombardé pendant la guerre, Prague reste une des plus belles villes de l'Europe. Le clair de lune faisait ressortir tout son charme médiéval. Wladimir nous ouvrit son coeur pendant la promenade. Quoiqu'il jouît d'une position enviable aux yeux de ses compatriotes -- celle d'un théoricien du ballet classique pour un journal littéraire -- il languissait après des contacts intel-

lectuels avec l'Occident, ainsi qu'après ses agréments matériels. Il évitait scrupuleusement pourtant de parler politique, se bornant à nous questionner longuement sur les livres, les disques, les tableaux occidentaux. Ils possédait d'ailleurs une culture considérable. Nous lui exprimâmes notre émerveillement sur ce chapitre. En baissant la voix, il nous assura qu'il existait encore de belles bbliothèques de livres occidentaux à Prague, conservées jalousement après la guerre et soigneusement cachées depuis 1948.

Ces derniers propos se firent dans un bistro souterrain auquel il nous avait conduits. C'était une boîte pour l'élite, l'intelligentsia et les bureaucrates. On y dansait — assez mal d'ailleurs — les danses modernes américaines ou pseudo-américaines. On riait, on buvait; mais nous eûmes l'impression que l'on s'efforçait heroïquement de se convaincre qu'on s'amusait.

Nous resterions à Prague jusqu'au lendemain soir. Après avoir promis de nous montrer tous les points d'intérêt le lendemain, Wladimir nous quitta.

De retour à l'hotel, je lus un message édifiant au-dessus du lavabo dans le w. c.: "Cistota — ½ zdravy!" C'est-à-dire, "La propreté c'est la moitié de la santé." Cette pensée réconfortante dans le cerveau, je m'endormis sans soucis.

Le lendemain étaint samedi, cinq ou six guides israélites prièrent Wladimir de nous conduire à la synagogue. C'est la synagogue la plus ancienne de l'Europe, la seule qui reste dans cette ville qui était un centre de culture juive. Nous y arrivâmes juste à la fin du service, vers onze heures du matin. Une dizine d'hommes s'y trouvaient, dont le plus jeune avait dépassé la cinquantaine.

"Des Juifs d'A mérique!" s'écrièrent-ils, se bousulant amicalement pour nous serrer la main. Ils souriaent tous, montrant leurs dents d'or (universelles en Europe orientale). Plusieurs souriaient et pleuraient à la fis. Pendant une heure nous fûmes dans une Babel de yiddish, de russe, et d'allemand. L'un d'entre eux, ventripotent, l'air cossu, tapant sa canne pour souligner ses mots, me dit:

"Je reçois une bonne pension, ma fille est professeur de microbiologie à l'Université, j'ai une belle bibliothèque, même un friginaire — mais je renoncerais à tout en une seconde si je pouvais quitter ce pays."

Un autre, mince, petit, nerveux, m'interrogea sur la vie en Israël, que la presse officielle décrit en des termes de misère extravagante. Je lui demandai combien il gagnait par mois. Il me regarda avec une fine ironie et fit un petit rire sec. "Oh, beaucoup," dit-il. Il était gardien du cimetière israélite.

Un troisième, scrutant avec méfiance dans toutes les directions, me remit un sale bout de papier, contenant les adresses de ses deux soeurs en Amérique. "Écrivez-leur, monsieur, je vous prie. Dites-leur que je suis en vie."

Il fallait enfin nous sépaper. "Nous ne vous avons pas oubliés," je leur dis en yiddish. Ils sourirent, mais secourent la tête sans parler.

Nous continuâmes notre tournée dans la ville. Nous fûmes charmés

de la Złate Uličky, la "Rue dorée", ou les rès de Bohème emprisonnaient les alchimistes jusqu'à ce qu'ils leur produisissent de l'or. Chaque maison de la ruelle est habitée par des statues de cire représentant des alchimistes mélancoliques, tous d'une vraisemblance hallucinante. Toutes ces maisons sont peintes en couleurs pastel, roses, bleues, jaunes, vertes.

Mais pur moi l'édifice le plus frappant de Prague était la Cathédrale de St. Vite. Elle doit être une des plus belles églises catholiques du monde. Parmi des douzaines d'étonnants tableaux et statues, elle renferme un énorme bloc d'or et d'argent, ciselé en une représentation du Christ portant la Croix.

Nous nous rafraîchîmes dans un fameux café, le Maneš, décoré dans le goût grandiose du 19e siecle. Un journal tchèque reposait sur la table. Je le pris et le jetai tout de suite, en riant. Alors, avec une délicatesse infinie, le garçon l'échangea pour un numéro du Daily Worker!

Le peuple tchèque s'habille assez bien, bien mieux que les Polonais ou les Russes. La Tchécoslovaquie se considère en effet comme le satellite le plus proppère. Par opposition aux Polonais ou aux Hongrois, les Tchèques semblent s'être adaptés plus ou moins aux faits politiques.

Mais je me rappellerai toujours une statue que Wladimir me montra du doigt. Érigée en 1954, elle représente Staline, derrière lequel se tiennent plusieurs "personnages symboliques", le Paysan, l'Ouvrier, etc. "Cette statue s'appelle la 'Honte de Prague'," me dit Wladimir. "Et vous savez comment le peuple appelle ces personnages symboliques? 'La queue pour le pain!' Ou bien —

excusez-moi -- 'Ceux que Staline n'avait pas encore eu le temps de fourrer dans son cul'!"

C'était le quatre juillet, la fête nationale des États-Unis. Nous devions assister à une reception à l'ambassade américaine à huit heures, mais on venait de constater que notre train partait à sept. Le devoir nous appelait, et nous montâmes docilement dans un wagon-lit.

Ayant traversé la frontière polonaise à Tcheb, nous arrivâmes à Varsovie le lendemain matin. Nous y resterions toute la journée. C'était maintenant le tour des deux Polonaises dans notre groupe à s'exalter!

Après un court repos à la Maison Coöpérative des Étudiants, nous fîmes le tour de la ville en autobus, accompagnés par une jeune femme timide, professeur de la langue anglaise, qui nous servait de guide. Varsovie nous impression à bien autrement oue Prague. Presque entièrement détruite pendant la guerre, la ville présente encore des ruines un peu partout, malgré des effort héroïques de reconstruction. De très beaux quartiers subsistent pourtant, si bien que beaucoup d'entre nous trouvaient la ville plus charmante que Prague. (Je reste partisan de Prague, cependant.)

Les deux héros nationaux semblent etre Copernic et Chopini Des bustes, des monuments partout. Pour taquiner un peu notre professeur Folonaise, je lui dis que je trouvais un peu étrange tant de monuments à un compositeur français. Elle rougit de vexation:

"Monsieur, Chopin estpolonais!"

On croyait nous éblouir en nous conduisant tout d'abord au nouveau stade de sports. Nous fîmes des compliments polis sur son arichitecture. Nous visitâmes ensuite le site du ghetto, scène du révolte Meroïque contre la barbarie nazie. Il ne reste de tout l'ancien quartier juif qu'une seule façade de maison aux vitres cassés. Mais il y a une plaque et une statue commémoratives.

Après le déjeuner, je crus bon de faire un somme. Mon rhume s'était aggravé et j'étais mort de fatigue.

On avait projeté une party en notre honneur pour le soir. Mais malheureusement la plupart des guides, étant des individualistes, s'étaient dispersés dans tous les coins de la ville. Moi j'y assistai, rafraîchi par mon sommeil.

Quelques jeunes Russes logeaient dans la Coopérative, en route pour Bucharest. Lorsque deux d'entre eux se détachèrent des autres pur aller au bar, je les interpellai:

"Vous êtes des Russes, n'est-ce pas?"

"Da."

"Salut! Je suis A méricain. Venez vous asseoir avec moi."

Ils étaient très inquiets. J'étais le premier Américan à qui ils aient jamais parlé. Devait-on se fier à cet animal etrange? Ils se retournèrent et regardèrent leurs camarades. L'un d'entre eux fit ou de la tête, et nous nous assîmes ensemble.

Ils s'appelaient Sacha et Viktor — un Soviétique ne donnera jamais son nom de famille à un etranger. Ils étaient de simples ouvriers en textile, et s'en félicitaient. Nous avions causé depuis un mo-

ment lorsque mon ami, le nègre ventripotent, entra, me salua, et s'assit à notre table.

Je n'avais point manifesté de dégoût. Qu'est-ce que cela signifiait? Mes deux Russes n'en revenaient pas, et nous regardaient bouchebée.

"C'est un ami?" demanda enfin Sacha.

"Oui, c'est un guide ausi." Et je le leur présentai.

"Il a voyagé avec vous?" me demanda Viktor à l'oreille.

"Évidement, pourquoi pas?"

C'était trop fort. Je pense qu'après coup ils ont dû se demander si ce n'était pas un faux nègre.

Quelques minutes plus tard, je dus m'excuser; un autre guide,
Martin Horowitz, m'appelait. "Viens avec moi. Sans questions.

Vite! Tu dois absolument faire la connaissance de ce personnage.

Il est incroyable! D'ailleurs j'ai besoin de toi." Un troisième guide, une jolie fille nommée Jane Gary, nous accompagna dans la rue, ou nous trouvâmes deux Polonais entre deux âges. Nous saluant à voix basse, nous nous mîmes à nous promener: la façon habituelle de se rencontrer dans un pays communiste. Jamais on ne se tiendrait immobile à causer dans la rue.

L'un des Polonais ne disait rien: une sorte de satellite. L'autre -- appelons-le Tadeusz -- dit beaucoup, mais en allemand. L'allemand de Martin laisse à desirer; he dus donc agir comme interprète. Tadeusz était musicologue. Il avait vu Martin dans la rue; sa tête lui rappelant celle d'un ami défunt, il prit une sympathie immédi-

ate pour lui. Nous étions en route pour sa demeure, "ou on irait causer un peu de tout, de façon civilisée."

Nous allions enfin pénétrer dans le foyer d'un citoyen de pays communiste! Et avec une vitesse qui serait inconcevable en Téchécoslovaquie ou en Union Soviétique. Et quel foyer! Un professeur occidental de littérature n'en rougirait pas. Les murs tapissés de livres allemands, français, et polonais de haut en bas, le piano jonché de cartitions, un cabinet plein de disques — tout cela me donnait le mal du pays! Seul l'inévitable buste de Chopin au coin fournissait un peu de couleur locale.

Le satellite nous servit de bons vins grecs et bulgares et un délicieux gâteau polonais. "Oui, je suis un excellent chef," dit
Tadeusz. "En effet, je viens d'écrire un best-seller: un livre de
recettes. Je l'ai fait en deux semaines." Et en effet, il l'aviat
fait! Uniquement pour gagner de l'argent afin de pouvoir continuer
ses recherches sur Haydn! Sous un pseudonyme naturellement. C'etait
d'ailleurs un voluméfort spirituel, farci d'allusions classiques
et de petites plaisanteries érudites. Le chapitre sur les oeufs,
par exemple, s'intitulait "AbbOvo". "Mes amis vont crever de rire
quand ils sauront que c'est moi qui l'ai écrit!"

Trois heures plus tard, la tête me tournait. Je ne savais plus quelle langue je parlais, l'allemand ou l'anglais. On aviat discuté les mérites respectifs du communisme et du capitalisme, mais à un niveau si abstrait et esotérique que la politique n'y était pour rien du tout.

À trois heures du matin nous prîmes conge tous les quatre -- car un jeune étudiant polonais ("Fridéryk") s'était joint à notre Symposium. Nous décidâmes que ce n'était pas la peine de se coucher cette nuit. Nous la passames à causer et à vagabonder par la ville endormie.

Comme pour souligner notre impression d'une plus grande liberté intellectuelle en Pologne, Fridéryk nous informa qu'il allait étudier l'année prochaine à Columbia University, à New-York.

Encore dans le train, traversant la terre très plate mais peu fertile de la Pologne...

Avant de monter, nous avions détruit toutes nos notes, tous nos pamphlets qui pourraient paraître "agitateurs" ou propagandistes.

Nous ne voulions pas qu'on nous considérât comme des espions professionnels!

Nous dormîmes dans le train la nuit du 6. On s'en approchait!

Je me souviendrai toujours du moment ou nous traversames enfin la frontière russe: pour une raison physique aussi bien que psychelogique. Nous étions tous dans le corridor à solenniser le moment.

Je buvais une bouteille de bière, au goulot. Tout d'un coup mon ami John Wolff se retourna brusquement pour m'indiquer quelque chose. Par hasard il me poussa le coude, et j'entendis craquer une dent contre la bouteille. Il m'avait fait sauter un petit morceau de l'incisive supérieure gauche. Cela faisait bien symétrique d'ailleurs, car j'avais de ja essuyé catastrophe pareille avec l'incisive supérieure droite!

Tel fut mon premier contact avec la Russie. C'était de mauvaise augure, décidément. De ce jour-là je prenais grand plaisir à sourire à cet animal de Wolff.

Nous traversames la frontière à Brest (ex-Brest-Litovsk, où fut signée, en 1917, la fameuse capitulation). Nous avions une heure à errer dans la ville, que je passai dans une sorte de délire à photographier absolument tout ce que je voyais. J'en étais à un homme en uniforme quand quelqu'un marcha entre la caméra et mon officier, si bien qu'il ruina la photo. Je lui dardai un regard de haine, mais il ne fit que hausser les épaules d'un air innocent et patelin.

Le controle des passeprts s'était effectué de façon très gentille. Cette photo ruinée fut donc le premier incident désagréable qui m'arriva en Russie. Ce ne fut pas le dernier.

Remontés dans le train, nous fûmes charmés par le thé qu'on nous serit. Dans un verre, naturellement. Le Russe dit "un verre de thé" aussi naturellement que le Français dirait "une bouteille de vin." Le verre tendant à se chauffer démesurément, les Russes emploient une monture en acier ciselé, à large manche. Nous resolûmes tous d'en acheter une douzaine pour des cadeaux.

Cette nuit-là nous passames par Minsk, en Russie Blanche, le lieu de naissance de mon père. Mais je dormais. Un peu plus tard dans la nuit, on nous reveilà pour remplir nos formulaires de déclaration.

Le 7 juillet, vers deux heures de l'après-midi, les Guides de l'Exposition Nationale Américaine arrivèrent à Moscou.

Ils ne demandèrent pas mieux.

Nous allions vite apprendre à connaître le jeune homme agité qui nous acceuillit à la Gare Biélorousski. C'était M. Robert Mc Cune, directeur de personnel américain à l'Exposition, chargé d'assurer le bien-étre des guides aussi bien que de nous maintenir dans un strict état de discipline. Ce qui lui valut immédiatement le surnom de "Bad Bob" ("Bob la terreur").

"Bad Bob" nous fourm dans un autobus spécial — deux fois trop petit — qui devait nous conduire à notre hôtel. Il s'excusa de l'incommodité du véhicule; il en avait commandé deux, mais les autorités avaient allégué une réduction des moyens de transport, en raison de l'affluence extraordinaire de touristes étrangers cet été.

"C'est le système," soupira Bob. Paroles que nous allions nous répéter chaque jour par la suite, y trouvant une triste et douce consolation philosophique.

Notre chauffeur ne manquait pas de nous indiquer, chemin faisant, les merveilles que nous devions admirer.

"Là, camarades, à droite," fit-il avec une fierté féroce, "vous voyez l'Exposition permanente des Réalisations de l'économie populaire de l'URSS!"

Nous aperçumes un gigantesque édifice hérissé de flèches et flanqué de colonnes, surmonté par une touchante statue de bronze doré, qui représentait un garçon et une fille, leurs simples vêtements gonflés en arrière par le vent, tenant ensemble une grosse gerbe de blé dans leurs mains levées vers le ciel. Une couronne de lauriers planait au-dessus de leur tête.

"Il faut visiter ça, camarades," ajoutait notre chauffeur. "Voilà une véritable expesition!" L'allusion ne pouvait pas nous échapper.

Un peu plus loin, il ne fut pas nécessaire que le chauffeur nous indiquât la merveille qui rayonnait à notre gauche. Nous nous en étions aperçus nous-mêmes, et dûmes garder le silence pendant un temps, stupé faits. "Grand Dieu!" proféra quelqu'un enfin. Gertains ricanaient.

L'objet de cet ébahissement général était une statue, gigantesque encore, en bronze argenté cette fois: une homme et une femme, leurs simples vêtements gonflés en arrière par le vent, des expressions d'une gravité farouche sur leurs visages. Un de leurs bras était rejeté horizontalement en arrière, comme s'ils couraient, les autres bras s'élevaient vers le ciel, l'homme tenant un marteau, la femme une faucille.

"Ça doit etre le genre officiel," nous dîmes-nous, étonnés par la lourdeur et le défaut total de grâce de ces personnages dignes de Gulliver.

Une demi-heure plus tard, nous arrivâmes à l'édifice qui allait nous servir de foyer pendant les deux mois suivants, l'hôtel

Ostankino. Se trouvant presque dans la banlieue de Moscou, à une distance de treize kilomètres de l'Exposition et à plus de quarante minutes en autobus du centre de la ville, l'Ostankino ne se recom-

mandait certes pas par sa situation centrale.

C'était en revanche un hôtel très moderne selon tout critère moscovite, pourvu d'ascenseurs, d'un restaurant, d'un coiffeur, et de
nombreuses salles de bains. Bâtiment sévèrement recâtngulaire en
briques jaunes, dénué de toute flèche réactionnaire, l'Ostankino
se montrait le type même des innombrables édifices nouveaux qu'on
érigeait un peu partout dans la capitale. Tous rectanguaires,
tous en briques jaunes, tous construits à la hâte. Et tous, bien
entendu, sans flèches réactionnaires. À peine âgé de quatre ans,
l'Ostankino commençait déjà à vieillib: les plafonds humides coulaient, surtout dans le restaurant.

Nous confiâmes nos passeports au bureau de l'hôtel, et montâmes aux chambres que nous allions partager. Elles nous firent une impression très favorable. Curt et John habiteraient la plus grande chambre, pourvue de deux beaux lits en bois de noisetier, deux tables de bureau, une armoire, une radio, un téléphone, une énorme table ronde, et beaucoup de chaises tapissées de velours synthétique. Moi j'habiterai une chambre plus petite, mais meublée de façon presque identique. Notre appartement se complétait d'une salle de bains adéquate, munie d'une grande baignoire à ras du sol et d'une douche.

Le tout d'une propreté assommante. Sur chaque lit reposait une couverture de soie verte, que nous allions vite apprendre à choyer comme la lumière de nos yeux. Pour toute cette beauté Curt et John ne devaient payer que 20 roubles ar jour et par tête (deux dollars,

soit un millier de francs). Bénéficiant de mon élégance solitaire, moi je payerais trente.

À peine entrés dans notre apartement pour la première fois, nous étions tous les trois à quatre pattes, à la recherche soigneuse des microphones cachés. Nous auscultions les murs, tapions sur tous les meubles, sondions le parquet pour trouver un endroit creux, lorsque la bonne entra avec nos verres de thé, interrompant ainsi notre travail de prospection.

(Comme nous l'apprimes plus tard, les microphones aux temps héroiques du vivant de Staline faisaient presque rire par leur placement naïf: des fils traînaient partout, visibles comme le nez au
milieu du visage. De nos jours, l'art de la surveillance s'est
faffiné et sophistiqué à un degré invraisemblable. Il faudrait décortiquer chaque meuble à fond, voire défoncer les quatre murs, le
plafond et le parquet avant de découvrir ces appareils minuscules,
pourvus de transistors électroniques et fantastiquement sensibles.
Les microphones se cachent souvent dans le téléphone eu dans la
radio. Nos radios à l'hôtel étaient toutes construites de façon
étrange: quoiqu'il fût possible d'en réduire le volume à zero, impossible de les éteindre définitivement. J'aurai à reparler de
ce problème.)

A près avoir dégusté notre thé, nous commençames à deballer nos valises. Vite ennuyés de cette besogne, nous passames l'aprèsmidi à causer à voix basse et à dormir un peu. Nous dinâmes bien à l'hôtelprême de caviar et de borchtch, et à huit heures nous nous

rendîmes à un meeting général des guides, convoqué par M. Mc Cune.

Notre directeur pouvait à peine parler, ou du moins il faisait
semblant. Un grand homme mince d'une trentaine d'années, l'air
d'un collégien monté en graine, il s'agripait à la table devant
lui comme pour s'empêcher de tomber, fumait cigarette sur cigarette,
se frottait les yeux de temps à autre, se passait la main sur le
front, et soupirait entre chaque parole.

Après nous avoir accueillis officiellement et s'être identifié comme notre gardien et maître ("Je ne suis pas ivre du pouvoir, mais j'exige absolument qu'enm'obéisse"), il nous communiqua une nouvelle très inquiétante, qui justifiait son angoisse.

La préparation pour l'Exposition, qui devait ouvrir dans quinze jours, allait fort mal. Dû à diverses calamités, dont quelquesunes avaient procédé des causes naturelles, certaines autres des tentatives délibérées d'obstruction de la part des autorités russes, on étati plus vingt jours en retard par rapport au programme initial.

Après un hiver extrêmement rude (même pour Moscou), il avait plu quinze jours de suite au printemps. L'énorme travail de la construction des pavillons -- heureusement fini peu avant l'arrivée des guides -- avait du s'accomplir dans un marais de boue. Les ouvriers, grelottant de froid et nageant dans la fange, avaient tous à se chausser de bottes de protection qui montaient jusqu'aux hanches.

À ces cruels caprices d'une nature marâtre s'ajoutaient mille vexations, mille délais causés par les exigences de la bureaucracie soviétique, qui compliquait tout à plaisir. M. Mc Cune nous en fit le catalogue. Par exemple, le toit d'acier d'un des pavillons principaux, éminemment solide selon les sévères critères du code américain de la constrution, aviat dû être renforcé à trois reprises "pour se conformer aux règlements soviétiques de sécurité."

Il avait fallu importer l'acier de Milan, car il aurait été beaucoup plus long d'en négocier l'achat chez les industriels russes...

Toutes sortes d'inconvénients aussi au sujet des centaines d'ouvriers soviétiques qui travaillaient pour l'Exposition. D'abord, le gouvernement russe avait exigé le salaire ahurissant de trente dollars par jour pour chacun — la plupart des ouvriers en Union Soviétique ne gagnent pas autant en deux semaines. Cela pour une raison bizarre de "réciprocité", car les ouvriers américains a l'Exposition soviétique à New-York recevaient les mêmes gages. (Grave différence pourtant, outre toute considération du niveau des gages dans les deux pays: tandis que les ouvriers américains touchaient tout leur salaire, nous constatâmes, en causant avec les ouvriers russes, qu'ils ne recevaient qu'une fraction minime de ces trente dollars quotidiens. Le gouvernement empochait le reste.)

En outre, les autorités soviétiques, veillant soigneusement au bien-être de leurs travailleurs, voulaient éviter à tout prix qu'on ne les surménât. Elles avaient donc contraint nos directeurs — qui devaient d'ailleurs opérer dans les limites d'un budget très restreint (à que pres 3,6 millions de dollars) — à engager beaucoup trop d'ouvriers. À trente dollars par jour, naturellement.

En revanche, les autorités n'acceptaient pas que les services américains engageassent d'autres ouvriers que ceux qu'elles-mêmes avaient désignés. Ainsi, M. Mc Cune avait selectionné une centaine de jeunes filles russes pour servir de mannequins; il en choisit vingt définitivement. Leur entraînement était presque terminé, lorsqu'il fut informé qu'elles ne Qurraient pas remplir leur engagement. Car M.Mc Cune s'etait adressé pour les engager à un service incompétent.

Mais le facteur le plus important dans l'embarras ou se trouvaient les travaux péparatoires demeurait les insuffisances de
l'ouvrier russe lui-même. Quoique la plupart d'entre eux témoignassent d'une certaine bonne volonté bourrue, ils manquaient totalement d'initiative personnelle. Résultat naturel de leur
longue soumission à une autorite qui décidait tout pour eux, ils
ne pouvaient résoudre le moindre problème sans avoir recours a
leurs chefs surmenés.

A joutez à cela une sorte d'entêtement bureaucratique, qu'ils invoquaient pour éviter toute "exploitation" de la part de leurs directeurs capitalistes. A însi, si l'on s'adressait à l'un d'entre eux qui se tenait les mains dans les poches sans rien faire --phénomène d'ailleurs fort répandu, vu le surcroît de travailleurs qu'on avait été forcé d'engager -- et si l'on le priait de porter une planche d'un endroit à l'autre, l'ouvrier répondait souvent que ce n'était pas son travail, qu'il avait été désigné pur un boulot différent, qu'il n'était pas juste qu'on le forçât

de se charger d'une autre fonction, etc. (En entendant cela, je dus penser à la farce médiévale française où le héros, refusant de secourir sa femme qui se noyait, répétait, "Ce n'est pas sur mon parchemin!")

Pour comble de malheur, beaucoup d'ouvriers russes se trouvaient désarmés devant une machine plus ou moins compliquée...

M. Mc Cune s'arrêta un moment. Il nous regarda longuement d'un air fatigué et presque tendre. "Je sais que vous êtes fatigués de votre voyage," dit-il. "Je sais que, selon le plan original, vous deviez passer ces deux semains avant l'ouverture à recevoir votre "entraînement surplace", à appendre les techniques du contrôle des foules, etc. Je sais que rien d'autre n'apparaît dans vos contrats. Et cependant nous avons besoin de vous — un besoin critique de la finesse américaine que vous seuls pouvez apportes à nostravaux preparatoires. Vous êtes 75, jeunes, forts, intelligents..."

These passa la main sur le front. Un silence profond tomba dans la petite chambre à Moscou. "Je ne sais trop à quoi je devrais faire appel," poursuivit-il. "À votre fierté nationale, à votre patiotisme..."

Une voix féminine l'interrompit. C'était Natacha, âgée de 35 ans, mère de famille et professeur de russe en Amérique, l'un des guides qui s'était plaint le plus des inconvénients du voyage.

"Inutile d'insister, monsieur," dit-elle d'une voix douce. "Ce groupe-ci a dejà essuyé bien des mésaventures qui n'étaient pas inscrites dans nos contrats. Il est certain que nous ne nous ar-

réterons pas en si bon chemin. Nous ferons tout ce que vous voudrez, de bon coeur!"

Et toute la salle éclata en applaudissements.

"Merci," murmura Bob Mc Cune, ému, "Merci."

Nous restâmes quelques instants sans parler, tant nous étions étouffés par notre (propre grandeur d'âme.

Puis quelqu'un souleva une petite objection, bien valable. Nous n'avions apporté aucun vêtement convenable pour le travail manuel! "Oui, je sais," dit Bob. "Faites de votre mieux avec ce que vous avez."

On rectifia ensuite une petite erreur. On nous avait donné sur le bateau un volume de 200 pages, explicuant en détail les diverses séctions de l'Exposition. Sur la couverture parassaient l'emblème et le titre officiel de l'Exposition en anglais et en russe. Or les mots russes étaient irréprochables, mais on remarqua bientôt qu'on avait omis l'h dans le mot anglais "Exhibition". Bévue humiliante, due sans doute à quelque subtil sabotage de la part de l'imprimeur. Ce soir-là donc à Moscou on nous distribua de nouvelles couvertures. On n'avait sans doute pas réfléchi qu'il faudrait refaire entièrement le brochage. En tout cas, nous avions déjà corrigé la honteuse faute au crayon.

Et la séance fut levée. On nous conduirait le lendemain matin même sur l'emplacement de l'Exposition, où nous commencerions notre nouvelle carrière d'ouvriers. Un peu choqués et très inquiets pour le sort de l'Exposition, mais tout de même remplis d'une certaine exaltation, nous nous couchâmes tous de bonne heure.

Le lendemain matin nous dûmes écouter une petite harangue de notre bonne. Nous avions commis l'imprudence de laisser nos belles couvertures de soie verte sur nos lits pendant la nuit. Elle nous réunit tous les trois, Curt, John et moi, et nous fit une instructive démonstration de l'art de bien plier une couverture qui n'est qu'un simple orénement. "C'est comme ça que nous le faisons en <u>Union Soviétique!</u>" s'écria-t-elle triomphalement, en se félicitant de la subtilité de sa réprimande.

Peu après, confortablement installés dans deux autobus spéciaux Intourist, vêtus de nos habits les moins éclatants, nous fîmes le trajet de quarante minutes jusqu'au Parc Sokolniki, site de l'Exposition nationale américaine. Le parc nous enchanta dès le premier moment. De toute beauté, libéralement parsemés de fontaines aux eaux jaillissantes et de statues à la manière grecque, les Sokolniki comportent quinze cents hectares de gazon et de bois, dont le gouvernement américain avait loué à peu près 40.000 mètres carrés pour l'Exposition.

Nous fîmes d'abrd le tour du territoire américain, en entrant dans l'allée principale qui conduit à la "Coupole." La journée était d'une chaleur excessive, si bien que la boue de l'allée s'était quelque peu pétrifiée, nous permettant de marcher dessus sans les énormes bottes des ouvriers. Tout cela serait pavé de "ciment marbré" rose, nous assura Bob avec un sourire triste.

Des deux côtés de l'allée on était en plein travail. L'on

s'éreintait pour transplanter les beuax arbres qui devaient longer la route, des frênes, des pins ecossais, des tilleuls, des pommiers sibériens, et, naturellement, des bouleaux.

Tout travail cesaa incontinent dès notre arrivée, afin de permettre aux ouvriers de nous regarder avec autant de curiosité que de circonspection.

A près l'ouverture on distribuerait à cet endroit de petits insignes comme souvenirs, des cartes, et des brochures explicatives sur l'Exposition et sur les diverses régions des États-Unis.

Au bout de l'allée, l'énorme édifice qu'on appelait familièrement la "Coupole", visible déjà dès notre entrée, nous frappa de tout son éclat. C'est une hémisphère hexagonale en aluminium doré, haut de vingt-cinq mètres au centre, soixante-deux mètres de diamètre, comprenant plus de 2.800 mètres carrés de superficie intérieure, Très solide, on avait quand même peine à croire qu'un tel édifice put tenir debout! Quelques étais d'acier assez minces en étaient le seul support visible à l'extérieur. Les tourments des Russes à cet egard commençaient à nous apparaître sinon raisonnables, du moins un peu naturellès. La presse russe allait baptiser cette merveille "la moitié d'orange renversée."

Lorsque nous y entrâmes, nous trouvâmes le chaos. On venait d'asphalter le plancher, dont l'odeur chaude et âcre empestais tout. Partout des échafaudages, des cris confus en anglais et en russe, des douzaines d'ouvriers suants, le torse mus Pas mal

d'ouvrières aussi, mais, elles la poitrine chastement voilée. Encore une fois toute cette fourmilière s'immobilisa à notre approche. On nous toisait, on nous souriait de facon timide et amicale.

M. Mc Cune nous expliqua le but futur de l'édifice. Devant l'entrée set rouverait la "Galerie d'A méricains illustres," comprenant quarante énormes photographies d'A méricains célèbres, accompagnée chacune par une légende explicative en russe. Quelques pas plus loin; encadrant la porte à droite et à gauche, il y aurait un message du Président Eisenhower au peuple russe. En face, suspendues au plafond, des grandes cartes détaillées des 50 états américains.

Près des cartes, on trouverait le "Ramac 305", gigantesque "cerveau électronique", qui répondrait instantanément en russe à des milliers de questions possibles sur la vie aux États-Unis. Quatre ou cinq guides devaient diriger cette machine, tâche assez ingrate, car il faudrait d'abord se familiariser avec toutes les questions, au cas ou nos visiteurs russes désireraient des compléments de commentaires.

Vers le centre de la Coupole on serait frappé par une féerie de lumières colorées. Car chaque stand sous la Coupole serait baigné d'une lumière de couleur différente; et le toit d'aluminium reflèterait l'ensemble au centre de l'immense salle.

À des intervalles réguliers, pourtant, toutes les lumières s'éteindraient, et l'on regarderait le plafond, où sept écrans de sept mètres sur dix pojetteraient simultanément des films documentaires sur la vie et la culture américaines. À chaque instant sept images différentes se présenteraient aux yeux éblouis du spectateur.

Complétant les prodiges de la Coupole, huit stands spéciaux longeraient le mur circulaire. De gauche à droite: l'Éducation, la Recherche Médicale, la Recherche A gronomique, le Labeur, la Recherche Nucléaire, la Recherche Chimique, et la Recherche Purement Théorique. Ce dernier stand comporterait les photographies des trente-sept lauréats américains du Prix Nobel des sciences. Ces huit stands, de nature très technique, seraient commentés par des spécialistes, et non pas par les pauvres guides, presque tous produits d'une humble formation humaniste!

Nous quittames la Coupole, non sans quelques hochements de tête pessimistes. Rien n'était prêt. Et il restait deux semaines pour tout installer. Mais ce n'était que le commencement.

Au sortir de la Coupole, nous pâlîmes devant une déprimanté paysage de boue à demi séchée, qui formait de hautes collines, des vallées profondes, de long sillons affreux. Par ci par là se trouvaient des ouvriers russes, causant entre eux appuyés sur leurs pelles.

"C'est ici la place centrale de l'Exposition," annonça Bob, au bord des larmes.

À quarante mètres devant nous brillait un long bâtiment tout en verre, en forme d'éventail demi-circulaire. Le toit d'aluminium était plié comme un accordéon. Neuf mètres de hauteur, cent mètres de longueur, près de 5.000 mètres carrés de superficie intérieure, ce pavillon (qu'on appelait indifféremment ou le Pavillon de Verre ou le Pavillon Principal) devait abriter l'essentiel de l'Exposition. Ce serait donc le lieu principal de notre travail, et nous l'examinames avec curiosité.

Nous nous en approchames, posant nos pieds délicatement sur les planches qui servaient de ponts à travers la fange. L'éclat du pavillon était quelque peu terni par les nombreux griffonages à la craie dont les entrepeneurs avaient orné les vitres. Nous éteignimes nos cigarettes à l'entrée, obéissant à une enseigne laborieusement imprimée en quatre langues, dont l'italien et le finlandais. (Nos ouvriers constituaient une société assez cosmopolite.)

Même chaos que dans la Coupile, multiplié par deux à cause de l'es-

Même chaos que dans la Coupile, multiplié par deux à cause de l'espace plus vaste dans l'édifice. Le plancher, pas encore cimenté, disparaissait sous un amas immonde de débris hétéroclites.

Par opposition à la Coupole, qui devait être éclairé artificiellement, le Pavillon de Verre nageait dans la lumière naturelle. M. Mc Cune nous souligna l'ingéniosité de la construction intérieure. Presque toute l'énorme étendue du pavillon se divisait en cubes de trois mètres par des barreaux d'acier et d'aluminium. Ces cubes se sous-divisaient à leur tour de façons diverses, selon la grandeur et la forme des objets qu'ils encadreraient. À force d'entasser un rang de cubes sur un autre, on avait créé deux étages, doublant ainsi la superficie utilisable du pavillon (10.000 mètres carrés).

Les murs de chaque enclos (un, deux, ou trois murs pour chacun, selon sa position) porteraient tantôt des photographies d'illustration, tantôt des textes explicatifs en russe. Ou bien ils rempliraient une fonction prement décorative. Quelques-uns de ces derniers seraient composés d'une belle matière plastique translucide de diverses couleurs; d'autres, en bois, seraient de toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Nous regardâmes ces murs. Ils présentaient tous une surface blême et grisâtre.

"J'espère que vous aimez peindre," lança Bob, sur un ton significatif.

Par opposition encore à la Coupole, qui serait pour ainsi dire le "bâtiment des idees," le Pavillon de Verre serait plutôt le "bâtiment de la matiere." Il contiendrait, nous expliqua Bob, les mille objets qui servent à la vie quotidienne aux États-Unis, soulignant le choix extraordinaire que notre système économique met à la disposition des citoyens américains. Or aucun de ces objets innombrables n'était encore à sa place.

"Vous espérez sans doute que nous aimons aussi déballer les machines à doudre?" demandai-je à Bob, provoquant ainsi quelques mornes ricanements de la part de mes camarades.

Les stands se diviseraient en quatre catégories générales: de gauche à droite, la culture, l'industrie, la vie domestique, et le làisir.

Le centre des stands culturels du premier étage serait une bibliothèque de sept mille livres américains sur tous les sujets imaginables, reliés, brochés, techniques, littéraires, populaires, classiques. Même des livres d'images pour ceux qui ne sauraient pas lire l'anglais. On avait primitivement l'intention d'exposer aussi des livres classiques en langue russe publiés aux États-Unis, mais ceux-ci avaient tous été confisqués à la frontière. Deux mille cinq cents autres livres seraient exposés derrière le Pavillon de Verre dans une "Livremobile", bibliothèque sur roues qu'on trouve un peu partout dans les communautés rurales américaines.

Les trois quarts des guides, y compris votre serviteur, convoitaient d'être choisis pour présenter ces stands littéraires.

A u deuxième étagèse trouveraient douze statues et quarante-neuf tableaux, choisis par un comité d'experts pour représenter toutes les tendances diverses de l'art américain depuis 1918. (Treize autres statues, plus grandes, seraient exposés dehors, à droite du Pavillon.) Parmi les statues américaines paraîtraient des oeuvres de A lexander Calder, Jacques Lipchitz, Jose de Rivera, Isamu Noguchi, etc. Parmi les peintres seraient représentés Lyonel Feininger, George Grosz, Robert Motherwell, Jackson Pollock, Ben Shahn, Yves Tanguy, Hyman Bloom et beaucoup d'autres.

Nous nous dirigeames ensuite vers ce qui serait la section industrielle. Là, déjà presque en fonctionnement, se trouvait tout un studio de télévision en couleurs, qui présenteraient huit heures d'émissions par jour après l'ouverture. À circuit limité, ils pojetteraient des films sur la vie en Amérique, aussi bien que des programmes "vivants" sur l'Exposition et son personnel. Une heure par jour, nos visiteurs soviétiques auraient la joie de se voir eux-mêmes sur l'écran coloré. Il va sans dire que la télé-

vision en couleurs n'existe pas encore en Russie; en effet, elle ne remonte qu'à 1953 en Amérique, lorsqu'un appareil coûtait mille dollars. Déjà très repandus chez nous, ces appareils se vendent aujourd'hui \$400.

La section industrielle du premier étage comporterait aussi des stands sur l'équipement et les machines de bureau, lew machines d'empaquetage, les textiles, le verre, et l'aluminium, aussi bien qu'un petit modèle d'un Supermarket américain.

Au deuxième étage, un stand qui allait provoquer d'âpres controverses: la "cuisine miraculeuse", remplie de toutes sortes de trouvailles extravagantes qui n'existent même pas encore en Amérique, mais qui se conçoivent aisément pour un avenir prochain.

Les stands sur la "vie domestique" s'éparpilleraient aux deux étages. La pièce de résistance serait un "appartement modèle" de six pièces, meublé jusqu'au dernier détail de la façon la plus élégante, restant cependant une demeure typique d'un petit bourgeois américain qui gagne à peu près \$12.000 par an. Cet appartement serait entouré de divers stands auxiliaires pour les meubles séparés: les chaises, les lampes, les tables, les divans, les poêles, les frigidaires, les lave-vaisselles, les horloges, les machines à laver, les séchoires, les vide-ordures, etc, etc.

Près de l'appartement aurait lieu la "démonstration culinaire", où six jeunes Américaines prépareraient des repas typiques pendant toute la journée, devant les yeux affamés des spectateurs.

Et enfin, on expliquerait la mode américaine de fabriquer chez

soi des articles qu'on peut acheter à meilleur marché dans un magasin. Cette manie nationale du petit bricoleur, appelée familièrement "Fais-le toi-même", se manifesterait aussi dans les stands des "chantiers domestiques" et des machines à coudre.

Éreintés, à bout dessouffle, stupéfaits d'admiration patriotique, nous continuâmes notre chemin vers la dernière section du Pavillon de Verre: celle du loisir. Or le caractère assez arbitraire de la quadruple division en sections culturelle, industrielle, domestique, et "oisive" nous avait déjà frappés. Mais nous commençâmes vraiment à ergoter là-dessus lorsqu'on nous informa que les collections impessionnantes de disques classiques et populaires à haute fidélité feraient partie de cette quatrième sections et non pas de la première!

Outre les disques et les phonographes, la section dite de loisir comporterait des stands sur le tourisme américain, sur les appareils photographiques, les sports de toutes sortes, les échecs (si chers à l'âme russe), et les joujoux d'enfants (dont on présenterait une variété d'un luxe hallucinant). Au deuxième étage, stand sur la radio et les instruments de musique. Là aussi auraient lieu des conférences érudites sur le jazz.

Nous quittâmes enfin le mirifique Pavillon de Verre, et commençames notre tour des seize stands spéciaux qu'encadreraient une multitude de pavillons individuels.

Entre le Pavillon de Verréet la Coupole, à droite, s'érigeait un étrange édifice entièrement construit en matière plastique, dont chaque colonne ressemblait à un beau champignon maladif.

Là resposerait le stand que j'allais trouver le plus émouvant

de l'Expsition: la collection de plus de cinq cents photographies superbes qui s'intitule "la Famille de l'homme".

Organisée par M. Edward Steichen, directeur du département de photographie au Musée de l'Art Moderne à New-York, la collection a pour thème général "les éléments universels de l'âme humaine dans ses manifestations quotidiennes, comme miroir de l'unité essentielle de toute l'humanité."

Nous contemplâmes avec un humble ravissement ces photos agrandies, encore éparpillées sur le plancher du pavillon. Choisies après trois ans de travail parmi trois million de photographies, elles avaient été prises par trois cents photographes de soixante-huit pays. Neuf d'entre elles étaient l'oeuvre des photographes soviétiques.

Tout était là dans cette "épopée tissée de drolerie, de mystère, et de sainteté": les amoureux, le mariage, la grossesse, la naissance, la famille, le foyer, l'étude, le travail, la religion, l'art, la vie de société, la guerre, la famine, la torture, la mort. Jamais faciles ou sensationnelles quoique souvent très dramatiques, toujours dans un goût parfait.

Un petit exemple: un Africain presque nu apprend à son petit fils l'art de jeter le boumerang; tout près, un Suisse jouant de la clarinette regarde paternellement un garçon qui essaie de l'imiter, en gonflant les joues; un grand noir américain se rase, le dos tourné vers la camera, ses bretelles sur les reins — près de lui son fils se lave le visage, s'efforçant de se tenir dans la même attitude; un Américain lit son journal, étendu sur un divan — son fils, étendu de même en sens inverse, tient une page du même journal, sens dessus dessous. Nous vîmes le texte qui accompagnerait ce groupe de photos. Un poème bantou, il finissait avec les paroles:

"Quand je serai un homme, je jetterai bien le javelot. Ah, mon père! Ale! Ale!"

Carl Sandburg, l'illustre biographe de Lincoln, paraîtrait à ce stand. Heureux le guide qui aurait à le commenter!

Ayant quitté ce pavillon à regret, nous nous dirigeames vers les stands de l'architecture et de l'automobile. Ces voitures luisantes ne manqueraient pas de stupésser nos visiteurs.

Entrés ensuite dans un autre édifice hémisphérique, moins vaste que la Coupole, nous profitâmes d'une petite conférence sur la merveille cinématographique appelée le <u>Circarama</u>. Les spectateurs se tiendraient tout au centre dans l'ombre la plus absolue. A utour d'eux, sur une série d'écrans sur toute la circonférence du bâtiment, onze projecteurs montreraient un film de vingt minutes sur les paysages américains. L'illusion de la vie serait complète, mais nous craignions pour l'équilibre du spectateur, qui devra pirouetter comme un derviche s'il veut tout voir.

M. Mc Cune nous informa que les Soviétiques, après plusieurs mois d'efforts acharnés, venaient de réussir à "inventer" le même procédé cinématographique (ils l'appellent "Kinopanorama"), espérant ainsi diminuer l'éclat du nôtre.

Ayant jeté un coup d'oeil plutôt indifférent sur les stands de machines agricoles et du Fiberglas, nous nous trouvâmes dans la "maison modèle", pourvue elle aussi de six pièces complètement meublées, entourée d'un beau jardin, typique des demeures de banlieue américaines. Moins luxueuse que l'"appartement modèle" du Pavillon de Verre, elle est à la portée de la famille moyenne. Pendant l'Exposition, toute une famille américaine — père, mère, et enfants — habiterait la maison et répondrait aux questions. Une famille assez divisée sans doute, car une allée de trois mètres de large coupait la maison en deux. Lors de notre première visite, autos, charrettes, brouettes débordant de ciment, tout cheminait entre le salon et les w. c.

On nous montra ensuite l'endroit ou se trouverait le stand des revues et des journaux américains. Les commentaires du guide à ce stand devraient expliquer plus ou moins subtilement les différences considérables qui existent entre la presse de l'Amérique et la presse soviétique. Il était d'ailleurs certain qu'on choisirait pour cette tâche Alex Koutcharov, le guide qui possédait le meilleur vocabulaire russe, journaliste de profession et traducteur des journaux techniques russes.

Nous arrivâmes ensuite à un autre stand qui allait sans doute

faire son petit effet sur nos visiteurs futurs: les machines à voter, employées dans 27 états américains. Les visiteurs seraient invités à voter pour leur stand préféré. Huit guides travailleraient ici. Ils auraient de quoi s'amuser d'ailleurs. M. Mc Cune nous raconta qu'à l'Exposition de Bruxelles, qui acceuillait après tout un public plus sophistiqué que ne serait le nôtre, bien des visiteurs prenaient ces machines pour des cabinets d'aisance.

Nous vîmes ensuite un vilain fossé long de quarante metres, entouré par des ouvriers assis en train de déguster leur déjeuner.

"Tout cela sera rempli d'eau," nous assura Bob. "C'est le stand des bateaux de plaisande."

Ayant traversé les déserts de boue qui figuraient pour l'instant le stand du camping et le terrain de jeu des enfants, nous atteignîmes "l'enclos du repos." La seraient distribués à titre grâcieux 4.500.000 verres de Pepsi-Cola, le tout dans une ambiance musicale, grâce à des disques à haute fidélité que diffuseraient les amplificateurs du Pavillon de Verre. Parmi les serveuses du nectare américain se trouveraient huit étudiantes russes de l'Université de Moscou.

Rafraichis en pensée par ces millions de Pepsi-Cola futurs, nous passames de l'autre côté. La, dans un autre pavillon construit de champignons plastiques, auraient lieu les démonstrations des modes américaines, de la haute couture jusqu'aux habits de travail. La plupart des mannequins seraient des non-professionnels: des

Américains typiques de tous les métiers, de tous les âges, et de toutes les races. À ce moment-la ils n'étaient pas encore arrivés en Russie.

Les mannequins partageraient ce pavillon avec les démonstrateurs des caméras "Polaroïdes", ces appareils improbables qui développent leurs propres photos en une seule minute.

Nous terminâmes notre tournée en passant par les pavillons qui contiendraient le stand des cosmétiques et un "salon de beau-té", tenus par des coiffeuses et des manucures professionnelles. Cela faisait venir l'eau à la bouche de nos guides féminins.

Ce premier tour de notre Exposition nous inspira diverses émotions: une profonde admirations cour ce qui était de ja accompli, malgré des obstacles redoutables -- et une resolutions farouche de faire l'impossible pour mener tant de travaux préliminaires à bonne fin.

Fatigués et abrutis de notre odyssée sous le soleil impitoyable, nous dûmes cependant nous réunir près de la Coupole pour recevoir nos affectations particulières aux travaux préparatoires. M. Mc Cune tenait une liste, longue de deux mètres, semblait-il, de toutes les besognes qui restaient à faire.

"Qui sait quelque chose sur la menuiserie?" demanda-t-il.

Quelques héros l'avouèrent, et notre directeur les envoya à leur destin.

"Sur les automobiles? Sur l'électricité? Sur la construction? Sur les aplanisseurs à vapeur?..."

Cachant soigneusement ma prédilection pour tous ces emplois ardus, je m'étais efforcé de ne pas offrir mes services. En effet, je me tenais modestement au dernier rang, en détournant la tête pour mieux suivre sur le sol la course laborieuse d'une fourmi. Les guides les plus robustes étaient déjà partis pour leurs travaux épiques. Restait une petite cohorte d'intellectuels et de jeunes filles, les futurs balayeurs, femmes de ménage, peintres en bâtiment, etc.

Mais attendez! "Bad Bob" n'avait pas fini.

"J'ai quesques emplois de nature — comment dirais-je?
— un peu plus conforme à vos formations. Voyons — qui parle
bien le français ici?"

Ma main se leva comme une flèche. "Moi, moi!" m'écriai-je, haletant.

M. Mc Cune me toisa.

"Bien, pourquoi pas? Écoutez, notre chef electricien est Français, il ne sait pas un mot de russe, et il est sur le point d'étrangler tous ses ouvriers. Voulez-vous lui servir d'interprète?"

Je n'hésitai pas. On m'indiqua le chemin vers la station centrale de puissance électrique, à l'extrême droite du Pavillon de Verre, devant laquelèe je découvris un monsieur dodu et aimable, engoncé dans un énorme bleu de travail. C'était M. Roland Munneret, parisien à outrance, ancien chef électricien à l'Exposition internationale de Bruxelles, et réputé sorcier du courant. Mais le sorcier était aux prises avec tant de mauvaise foi qu'il ne décolerait plus.

Il m'accueillit cordialement, parut satisfait de mon langage, et se lança quesitôt dans un furieux réquisitoire contre la civilisation soviétique en général et les ouvriers russes en particulier. Rien ne marchait. Chargé de la responsabilité redoutable d'alimenter les innombrables appareils électriques de l'Exposition — du Circarama et du cerveau électronique jusqu'au moindre vide-ordures — M. Munneret se heurtait à chaque pas à l'indifférence et l'incompétence de son personnel.

Mais au-delà de tout emportement, il se réfugiait, me dit-il, dans une résignation et des sarcasmes philosophiques.

Pendant que nous causions, une vieille femme passa, trainant

une brouette chargée de ciment. M. Munneret me la montra avec horreur. "Regardes-moi ça! Ça s'appelle l'égalité, mon ami!"

Il me fit me retourner pour que je visse une autre femme, moins âgée mais avec la même expression d'abrutissement déterminé sur le visage. Elle s'occupait de barbouiller un mur de plâtre. Il était impossible de constater la couleur primitive de ses vêtements de travail, tant ils étaient éclaboussés de plâtre et de peinture. Sa chemise dégrafée — il faisait une chaleur d'enfer — laissant entrevoir un soutien-gorge sale. Quelques cheveux emplâtrés s'échappaient du journal plié en chapeau de gendarme qui lui servait de coiffure.

"Oh! vous verrez de belles choses dans ce paradis de l'ouvrier," reprit l'électricien. "Mais surtout ne les photographiez
pas, ces bonnes femmes. C'est mal vu par les autorités. Un capitaliste ne comprendrait jamais la beauté de ces images démocratiques: la femme suant héroïquement à côté de l'homme pour construire le nouveau monde."

Il est en effet tres curieux de constater comme les considérations idéalistes et théoriques s'écroulent devant la réalité.

Moi j'avais beaucoup lu en Amérique à propos du travail féminin en Russie, et je dois dire que cela ne m'avait pas offusqué démesurément. Il m'était même arrivé d'en plaisanter avec des A méricaines, en les traitant de gâtées, de joujoux uniquement ornementaux, etc. A yant vu des photos des femmes gymnastes russes, je m'étais figuré toute une race de femmes musclées,

robustes comme nos pionnières du XIXe siècle, souriantes au travail, vraies partenaires de l'homme, tutoyant tout le monde.

Et me voilà maintenant devant la réalité. Je voyais ces vieilles femmes maigres, ces jeunes femmes déjà vieilles, non pas souriantes mais bourrues, résignées, mélancoliques. À quoi bon les muscles dont quelques-unes seulement étaient pourvues? Est-ve que tout ce travail féminin libérait les hommes pour des travaux plus imprtants, augmentant ainsi l'efficacité du monde ouvrier? Évidemment non, en ce qui concernait notre Exposition du moins, car les hommes y faisaient les mêmes choses qu'elles, et les faisaient mieux. Il y avait d'ailleurs une surabondance hallucinante d'ouvriers à l'Emposition.

M. Munneret interrompit mes réflexions. "Et les drôles de ménage qu'elles doivent avoir, ces pauvres ouvrières. Le mari rentre du travail et trouve sa femme plus épuisée cue lui. Les enfants ont passé la journée dans une garderie publique, et reconnaissent à peine leurs parents. Et je parierais que la femme n'est guère en humeur ni de nettoyer l'appartement ni de faire l'amour la nuit."

(Je dois dire que quelques jours plus tard, m'étant égaré dans la vaste étendue boisée du Parc Sokolniki, je rencontrai un groupé de jeunes filles reposant autour d'un fossé qu'elles creusaient à pic et à pelle. Je m'adressai à elles pour des renseignements, et je les trouvai charmantes. Elles riaient de mon errance (car ma destination était toute proche) et se moquaient un peu de

mon russe trop academique.

(L'une d'entre elles offrit gentiment de me conduire. Je ne pus m'empêcher de lui demander pourquoi les femmes russes faisaient un tel travail. Elle me regarda en souriant, et repliqua avec fierté: "Parce que nous autres Russes, nous <u>aimons</u> le travail."

(Serait-ce donc une de ces filles idéalistes, une de ces pionnières au grand coeur? Sans doute, car elle me tutoyait déjà.

Mais peu après je découvris qu'elle et ses compagnes étaient
des étudiantes, qui se livraient l'été seulement à ces besognes
manuelles. C'était donc une grande aventure pour elles. Je me
demandais si elles se féliciteraient tant d'un tel travail pendant toute une année.)

Ayant un peu soulagé son coeur, M. Munneret me fit entrer dans son sanctuaire, la station électrique. Une petite chambre bourrée d'une variété étourdissante de génératuers, de fils à haute tension, de trous dans le plancher, de leviers, de boutons, de cadrans, de pancartes "danger de mort", elle me déconcerta un peu au premier abord. D'autant qu'elle enfermait une quinzaine d'ouvriers russes criant à tue-tête.

À peine entré, M. Munneret fut agressé par cinq ou six Russes, qui se plaignaient à lui tous à la fois. Roulant des yeux et haussant les épaules, le pauvre Français leva les mains au ciel et répéta l'unique mot russe qu'il connût: "Závtra, závtra!" ("Demain, demain!")

Il se tourna vers moi et m'expliqua: "V'est la réponse qu'on me donne toujours, si bien que j'ai appris le mot. Je leur rends la monnaie de leur piece, hein?!"

Les Russes, observant que leur chef me parlait en français, se regardèrent avec méfiance. "Drougoi Frantsous," ("Encore un Français"), se dirent-ils.

Mais je les désabusai vite: "Niet, ia Amierikániets."

"Oui," ajouta M. Munneret, calquant le suffixe russe au mot
français, "c'est un Américain - iets. C'est notre interprète,
vous comprenez, in-ter-prète."

Je dus traduire le mot:

"Da, ia perevodtchik."

"Ah!" s'écrièrent-ils, ravis. "Perevodtchik!"

Et ils commençèrent tous à me chanter quelque histoire sur un fil quelconque, dont je ne compris pas le quart. M. Munneret ricana: "Voilà, c'est @pur vous maintenant!"

L'un des Russes, le "brigadier" des ouvriers, se détacha des autres. Il s'appelait Alekséi, une sorte de géant aux traits de paysan, le visage ruisselant de sueur. Il indiqua un rang de fils.

"Il faut couper," prononça-t-il.

Je traduisis l'ultimatum en français.

"Non, non, non, non!" s'écria M. Munneret, hors de lui.
Docilement, je répétai:

"Niet, niet, niet, niet, niet, dit-il."

Et toute une controverse s'entama. Il s'agissait d'expérimenter

le générateur principal, mais les Russes ne le voulaient pas, craignant une catastrophe. Je me débrouillai comme je pus avec tous les mots techniques que je ne savais même pas en anglais. Comme personne ne me regardait, je sortis furtivement mon dictionnaire de ma poche, D'ailleurs, au besoin je pouvais toujours indiquer du doigt l'appareil en question. Heureusement M. Munneret communiquait avec les Russes assez bien déjà, à force d'employer cette méthode.

Le calme se rétablit enfin, quand on renvoya l'épreuve du générateur au lendemain.

"Závtra," me dit M. Munneret, en secouant la tête.

Tout le monde se remit au travail, et j'eus le temps de contempler un peu la station et les ouvriers. Le plancher était
à demi cimenté. Le ciment était bien desséché, et je traînai
négligemment mon talon sur la surface. Quelle fut ma stupéfaction quand j'y vis aparaître ssous mon talon une longue ornière.
"Oui," dit M. Munneret en riant, "Voilà le ciment russe. C'est
du beurre!" (En effet, peu de jours après l'ouverture de l'Exposition, toutes les surfaces cimentées des pavillons furent
absolument méconnaissables.)

J'eus plus de plaisir à contempler les ouvriers hommes que les ouvrières. Quoiqu'ils fussent quasi tous manifestement désorientés par la nouveauté de leur travail et de leurs maîtres, et quoiqu'ils semblassent ne pas comprendre la nécessité de se presser un peu, c'étaient de braves garçons qui faisaient souvent de leur mieux.

Chacun sous son chapeau improvisé de quelques pages de la Pravda ou des Izviestia, ils manifestaient un esprit de corps touchant, rigolant ensemble, se tutoyant, s'aidant, se criant des conseils ou des encouragements. Bien que je fusse loin de connaître toutes les grossièretés dont la langue russe abonde, il me semblait qu'il régnait une certaine décence, une certaine innocence enfantine dans leurs propos. En effet, c'étaient de grands enfants, naîfs, curieux, amicaux. Un peu gênéx avec les ouvrières (qu'ils vouvoyaient le plus souvent), ils se montraient prévenants pour elles.

Ils prenaient leur travail tres au sérieux, semblaient être imbus du sentiment de leur prope dignité d'ouvrier. Si bien que j'avais l'impression (qui n'allait que se fortifier par la suite) qu'ils jouaient inconsciemment le rôle de l'ouvrier soviétique, héros de la Révolution. Quand ils travaillaient ils s'encourageaient fraternellement et dramatiquement, comme le feraient des compagnons d'armes — il s'encourageaient d'ailleurs au moindre prétexte. Quand ils se peposaient, meme pour un moment, ils avaient l'air grave et tendu comme s'ils savouraient la récompense légitime de la sueur de leur front.

(Quelques jours plus tard, j'eus l'occasion d'aider quelques ouvriers à rouler un tuyau de fer de quelques mètres. Nous étions dix, l'effort exigé était minime, mais à antendre nos cris on nous aurait pris pour les bateliers de la Volga:

"Un, deux, trois, roulez, les gars! Un, deux, trois, roulez, mes frères!" etc.

(Cette infime táche accomplie, nous nous regardames avec satisfaction, comme si nous avions sauvé le monde, et nous nous essuyames le front. On me regarda fraternellement, car la noblesse du travail nous avait unis à jamais!)

J'entamai enfin une conversation avec les ouvriers de la station électrique. Apres quelques instants, tout travail cessa, ils étaient tous autour de moi, en m'accablant de questions:

"Combien gagne l'ouvrier moyen américain? N'est-il pas donc vrai qu'il vit dans la misère? Il ne doit pas mendier quand il chôme? Que fait votre père? (Il est épicier.) Vous avez une automobile? Ga coûte combien? Vous avez même une télévision?" etc.

Malgré les propagandes qu'ils avaient subies, mes réponses étaient acceptées sans restriction.

L'un d'eux me regarda enfin longuement et demanda:
"C'est donc mieux chez vous?"

Je le regardai presque avec tendresse et dis simplement, "Oui, beaucoup mieux."

Il se pencha sur sa pelle, les poings sous le menton, avec l'expression de mélancolie la plus profonde, la plus animale, la plus franche qu'il m'était donné de voir sur un visage humain. Je dus moi aussi détourner la tête.

Je fis la connaissance de deux autres Russes ce matin-là dans la station électrique. D'abord, d'un heune ingénieur harassé, un israélite. Nous causâmes longuement de littérature, de la censure des livres occidentaux, du Docteur Jivago.

"Vous aimeriez bien le lire?" lui demanda-je.

"Passionnément," répliqua-t-il, avec le sourire d'un écolier pris en faute.

Il avait d'ailleurs beaucoup lu; mais il n'avait jamais entendu parler de William Faulkner, ni d'Eugène O'Neill, ni d'Albert Camus.

Une demi-heure plus tard, une jeune fille russe entra dans la station. Une amie de M. Munneret, spécialisée en littérature française à l'Université de Moscou. Ravis tous les deux de trouver un collègue, nous parlions de littérature en français. Elle parlait très bien, avec un léger accent. Elle m'informa qu'il y avait très peu de spécialistes du français à l'Université, mais qu'ils n'en étaient pas moins des amateurs fervents de la littérature française.

"Et vous avez beaucoup lu en français?" lui demandai-je.

"Tous les classques."

"Et les auteurs du XXe siècle?"

"Oui -- enfin, un peu."

Je la questionnai pus en détail. Elle connaissait bien A ragon et Jules Romains. Gide, Proust, Sartre, et Mauriac n'étaient que des noms pour elle. Elle n'avait jamais entendu parler de Claudel, Valéry, Montherlant, ou Camus!

"On ne saurait tout lire," me dit-elle, tristement.

Il était temps de dejeuner. Mais le temps pour qui? Tout le

personnel mangerait à la <u>Fialka</u>, restaurant situé tout près dans le Parc Sokolniki, hors du territoire américain. Dans l'intérêt de la sacrosainte efficacité, purtant, vu la petitesse relative du restaurant, on avait mijoté un système complexe de repas consécutifs. Les ouvriers, eux, mange aient où ils pouvaient à midi; puis tout le personnel occidental, hormis les guides, avait son tour à une heure; et nous autres guides, exténués et desséchés par le soleil et le travail, nous nous rafrachissions à deux heures.

"Beau système!" me dit M. Munneret, en en tirant toutes les conséquences avec son impitoyable logique gauloise. "Tout travail dans la station électrique s'arrête donc pendant trois heures."

Ce jour-là, cependant, nous décidames de braver un peu les règlements: à 1:30, M. Munneret, son assistant belge Georges et moi allames ensemble à la Fialka. "Fialka" veut dire "violette" en russe, mais les guides ne tardèrent pas à baptiser le restaurant "le Fiasco".

Ce devait être mon premier vrai repas dans un restaurant russe (le souper hâtif à l'hôtel la veille ne comptait pas). Il serait commenté d'ailleurs par un gastronome français aux opinions culinaires très précises.

Moi, j'aime bien la cuisine russe, y étant habitué depuis mon enfance. Je ne la trouve ni monotone, ni grossière. Toute nour-riture étant en outre standardisée par l'État, il était relative-

ment rare qu'on nous servît un repas mal préparé dans un restaurant russe quelconque. Je dirai d'abord tout ce que je puis de bien de la cuisine russe:

Un bon repas russe comporte quatre plats. D'abord les <u>zakouski</u>, les hors-d'oeuvre, appelés quelquefois les "plats froids" par les Russes. Parmi eux signalons les petits anchois (<u>kilki</u>), le saumon fumé (<u>siomga</u>), la salade de concombres à la crème aigre (la salade est considérée comme un hors-d'oeuvre en Russie), et, naturellement, le noble caviar (<u>ikra</u>), dont le meilleur s'appelle <u>zernistaía</u>; de fines graines noires, provenant du sein de l'esturgeon, avec un goût subtil et delicat, peu salé.

Ensuite, la soupe. Servies dans d'énormes bols debordants et brûlants, ces soupes peuvent facilement passer pour un repas complet. (Le paysan, en effet, vit presque exclusivement de borchtch et de pain noir.)

D'abord, le fameux borchtch. Le plus souvent à base de betteraves (chez moi on employait aussi les épinards), le borchtch renferme tout un cocktail délicieux de morceaux de viande, de pommes de terre, de citron, des omniprésents louki (des piments, le légume national), le tout délicatement imprégné de vinaigre, avec un petit lac de crème aigre flottant au milieu. Le borchtch ne peut pas d'ailleurs se manger sans quelques gros morceaux de pain noir fait de crème aigre -- plus le pain est vieux, plus il convient au génie de la soupe. La bonne éducation étant très libérale en Russie, j'avais l'habitude de jeter les morceaux de pain dans la soupe même.

Malgre l'excellence du <u>borchtch</u>, je prefere pourtant la reliente.

Deux variétés en existent, l'une faite de viande, l'autre de poisson. Cette soupe, qui se mange ou chaude ou froide, se base sur le <u>kvas</u>, boisson âpre et légèrement alcoolique que les Russes avalent en quantité.

Quant aux entrées, l'on a un assez grand choix de poissons, de viandes, et de volailles. Parmi les poissons, mentionnons la perche (okoun'), le brochet (sig), et le délicat esturgeon (osietrina). Comme viandes, l'on déguste le porc, le veau, ou le boeuf (je n'ai jamais vu le mouton sur une carte russe que sous la forme agréable du chiche-kebab). Le plus fameux de ces plats, bien entendu, est le "boeuf Stroganov", que je mangeais tous les deux jours en Russie. Les volailles abondent: j'ai mangé du canard, de l'oie, même de la perdrix. Le poulet russe est délicat, mais maigre et osseux. Le "poulet à la Léningrade", que l'on trempe dans le beurre pendant toute une nuit avant de le frire en beurre, exige un appareil digestif assez puissant, mais il fond sur la langue de façon céleste.

Un peu hors catégorie, les <u>blintchiki</u> se recommandent par leur saveur aigre-douce. Ce sont des morceaux triangulaires de pâte, farcis ou de fromage ou de myrtilles ou de confiture. On les mange avec du sucre en poudre.

Comme dessert, les compotes ne sont pas mal. Mais il faut absolument goûter la glace russe (morójenoie). Elle est magnifique. Servie sous toutes les formes imaginables, contenant une quantité

hallucinante de crème, on en vend partout dans les rues. J'en dévorais trois ou quatre par jour.

Pour boire, partant du plus inoffe nsif, les Russes consomment de l'eau minérale, de l'eau gazeuse (signalons leurs parfums de pomme et de poire), le thé en quantité, le café, le kvas, et la bière. A propos; n'oublions pas la vodka. La meilleure variété, la stolitchnaïa, me fait tomber la plume des mains. Comment décrire cette saveur subtile et douce, cette chaleur délicieuse qui vous caresse les entrailles?...

Ayant timidement fait l'éloge de la cuisine russe à M. Munneret ce premier jour, il me gratifia tout de suite d'un petit réquisitoire qui me présenta en vives couleurs la contrepartie: Les salades russes sont dérisoires, me dit-il. Les vins, très chers d'ailleurs, sont une honte: ce qui passe pour le meilleur vin ("géorgien numéro trois") ne dépasse pas un médiocre vin ordinaire français. Le fromage n'existe presque pas, il faut commander le beurre spécialement; les fruits sont chétifs, les légumes verts une rareté; les jus de fruits, presque inconnus, et quand on en trouve, ils sont visqueux et imbuvables. L'eau minérale est détestable. Ces critiques sont assez justifiés. Mais M. Munneret alla jusqu'à condamner la kacha, céréale universelle du petit déjeuner. Et je ne pouvais plus le suivre dans sa rigueur culinaire.

Pour moi, les critiques les plus sérieuses de la cuisine russe se placent sur un plan différent: celui du service. Sauf dans les <u>zakousotchnië</u> (espèces de self-services où l'on mange convenablement et vite), on est servi de façon honteuse. Il n'est pas rare d'attendre une heure entière avant de voir apparaître les hors-d'oeuvre.

Si quelqu'un désire une soupe, par exemple, et qu'il soit le seul, il faut que tous les autres convives attendent qu'il ait avalé la dernière cuillerée avant que la serveuse apporte l'entrée. Mais le mal est fait; celui qui eut l'imprudence de commander une soupe s'est déjà attiré la haine de tous ses compagnons affamés, qui menaçaient à chaque instant de renverser le bol brûlant sur sa tête.

Cette folie procède, ce me semble, de deux causes. Premièrement, d'une hantise bureaucratique d'instaurer un certain ordre, ce qui fait d'un repas un problème mathématique. Deuxièmement, d'une croyance pseudo-scientifique selon laquelle le mélange de plats froids et chauds, fussent-ils consommés par des personnes différentes, constitue le plus grave danger pour la digestion de la collectivité. C'est d'ailleurs une ferme conviction hygiénique. On court le risque d'être considéré comme un masochiste extravagant si l'on a l'imprudence de protester.

Il est heureux que les pourboires passent pour une lamentable vulgarité capitaliste en Russie. On les accepte pourtant avec plaisir, mais on les mérite rarement.

Notre repas fini, M. Munneret, Georges et moi quittâmes la

Fialka. G'avait été l'affaire de deux heures. Puisque les guides devaient rentrer à quatre heures, ce n'était pas la peine de me remettre au travail, et M. Munneret me congédia. Je profitai de ce répit pour faire un petit somme dans les bois, habitude, il faut le confesser, qui n'allait que s'affirmer pendant les deux semaines de travaux préparatoires.

Je continuai à servir d'interprète pendant quatre ou cinq jours. Le générateur enfin mis au point, je dus me prêter à d'autres emplois moins intellectuels. (Nos heures de travail s'étaient imperceptiblement prolongées jusqu'à 5:30, d'ailleurs.)

Un jour je traînai interminablement des boîtes de souliers de la Coupole au Pavillon de Verre. Il fallait ensuite les sécher à la main, car on les avait laissés en plein air pendant un orage. Je devais avoir bonne mine assis au milieu du Pavillon, entouré de chaussures féminines.

Un autre jour, on me chargea de clouer un tas de cartes au mur du stand du tourisme. Je conçus la brillante idée de les réunir sous la forme d'une grande carte des États-Unis, la brochure de chaque État étant placée dans une position relativement exacte. À près quatre ou cinq heures de ce travail créateur, je fis voir mon chef-d'oeuvre au Japonais qui me dirigeait. Un petit homme, très artiste. Il le contempla en silence pendant quelques secondes.

"Non," dit-il enfin, "c'est un peu artificiel."

Et il réarrangea tout. Je fus si profondément blessé que je partis aussitôt pour faire ma sieste sylvestre.

Mais la plupart du temps, je peignais. A yant changé de vêtements dans la salle de bains de l'appartement modèle (qui, n'étant
pas pourvue d'une porte, me cachait mal des yeux gourmands des
jeunes filles qui y travaillaient), armé d'un rouleau et d'un
seau de peinture, je parcourais le Pavillon de Verre en barbouillant tous les murs qu'on m'indiquait. L'emploi ne me dépaisait pas; il me dispensait de la peine de penser.

Le travail ne manquait pourtant pas de côtés périlleux. Comment oublier ce jour où John Wolff et moi peignimes l'enclos cubique du stand des instruments de musique? Au deuxième étage du Pavillon, le plancher était trop fragile pour supporter nos poids. Nous posâmes donc l'échelle sur deux planches ingénieusement étayées par l'encadrement d'acier du cube. John suggéra que je peignisse le plafond, en pourpre. Je dus m'arrêter cependant après quelques minutes. Mes tremblements convulsifs avaient éclaboussé tous les stands inférieurs, ainsi que les malheureux passants du premier étage. M. Mc Cune, qui passait, me donna à entendre qu'il ne dirait rien si je me perdais au fond des bois. Il connaissait mes habitudes.

Un jour je regardais peindre une brave femme russe. Elle avait l'air las, la peinture était d'une belle couleur jaune, je n'avais rien à faire. Bref, l'envie me prit d'ôter le pinceau de ses mains. Elle me sourit, me le confia, et me regarda

faire avec indulgence. Une seconde plus tard j'entendais une voix américaine:

"Voilà! Ne bougez pas, monsieur, je vous prie!"

C'était un des innombrables photographes qui rodaient autour
de l'Exposition.

"Parfait! 'Jeune étudiant américain aide femme russe! Sourire de gratitude!' Merci, monsieur! Vous vous verrez dans cent vingt journaux!" Et il partit comme ung fantôme.

Après la première semaine, le jugement unanime de mes collègues reconnut que je portais la plus belle paire de souliers de l'Exposition. En effet, ils étaient ornés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel -- et de plusieurs autres qui ne s'y trouvent pas. (Helas! j'ai dû laisser cette pièce de musée en Russie.) Nous disposions de beaucoup de temps libre pendant ces premières semaines à Moscou: tous les soirs et les dimanches. À insi apprenions-nous à connaître un peu Moscou — et aussi les Moscovites.

Pas une seule soirée nous ne restâmes à l'hôtel. Nous bénéficiions d'un salaire de seize dollars par jour, et nous ne voulions point que tout cest argent dormit dans un tiroir. (Selon le change officiel, un dollar vaut quatre roubles. Comme des étrangers cependant, nous profitions de l'échange "touristique" de dix roubles par dollar. On peut vivre de façon presque princière à Moscou aved 160 roubles par jour.)

Un autobus spécial nous ramenait à l'hôtel. Nous remarquames vite que l'agence Entourist nous fournissait un nouveau chauffeur tous les trois jours, si bien qu'il fallait souvent lui hurler des directions en chemin. ("Niet! À gauche, à gauche!") Les autorités n'aiment pas qu'un Russe ait affaire trop longtemps avec un groupe si sympathique d'Occidentaux.

À l'hôtel, nous nous habillions le plus élégamment possible, et nous nous préparions pour les délices de la soirée. Les premiers jours à Moscou, je témoignais d'une méfiance peut-être excessive: chaque fois que je quittais maschambre, fût-ce pour un moment, j'emportais tout mon argent, tous mes documents, toutes les petites fiches qui me servaient de journal intime. Après un temps

je me relâchai de cette méfiance; non pas parce que je ne craignais plus les perquisitions, mais parce que tant de précautions me fatiguaient et m'ennuyaient.

Au sortir de l'hôtel, nous prenions le plus souvent l'autobus numéro 27 pour le centre de la ville. (Les taxis sont rares et très chers; les chauffeurs se montraient cependant très amigaux, et parlaient plus ouvertement que personne dans la capitale.)

Si nous avions le malheur de monter dans l'autobus pendant les heures de circulation intense, nous souffrions les tourments des damnés. Cela nous rappelait le métro de New-York à six heures du soir. Écrasés comme des sardines, meurtris par les coups de coude et de genoux administrés magistralement par les vieilles femmes les plus frêles, nous supportions ce supplice pendant quarante minutes avant d'arriver au centre. Placée augustement au-dessus de la foule sur son siège spécial, la citoyenne conductrice regardait tristement par la fenêtre. De temps à autre, sans sortir de sa méditation, elle criait, "Camarades, passez sur le devant du bus!"

Sur l'autobus comme partout dans la ville, nous étions l'objet immédiat de l'attention gnérale. Que nous fussions des étrangers, cela crevait les yeux. Nous devions nous accoutumer à etre toisés, longuement, naivement, parfois avec hostilité, par chaque passant. Cela commençait toujours par les souliers, et continuait lentement jusqu'au crâne. Nos simples vêtements occidentaux leur semblaient les trésors d'une autre planète.

Car les Russes ne se distinguent pas par l'élégance de leurs habillements. Il serait cruel d'insister sur ce point. Qu'il suffise de dire que les femmes les mieux vêtues (c'est-a-dire, habillées comme une pauvre ouvrière occidentale endimanchée), doivent porter des chaussettes. Les bas de nylon n'existent littéralement pas en Russie.

Nous étions souvent abordés par des Russes aux long cheveux et aux dents d'or qui offraient de nous acheter nos souliers, nos chemises, nos complets, jusqu'à nos ceintures. Nous apprimes d'ailleurs qu'ils ne nous reprochaient point l'étalage de notre "luxe" vestimentaire. Au contraire, ils l'appréciaient. Nous étions des incarnations de leurs rêves, et ils nous toisaient pour mieux nous imiter, dans la mesure du possible.

Les rares automobiles américaines à Moscou provoquaient les mêmes réactions. (Elles appartenaient toutes aux membres de l'ambassade, qui s'étaient efforcés de choisir les plus longues, les plus éblouissantes des Cadillacs.) Si une telle auto se trouvait stationnée dans la rue, des douzaines de Russes s'assemblaient à l'entour, la tâtant, la scrutant sous tous les angles, en caressant la richesse des chromes. L'auto russe le meilleur marché, la petite Moskvitch coûte 10.000 dollars (soit 5.000.000 de francs). La fraction minime de la population qui peut se permettre une telle dépense doit attendre de trois à cinq ans pour l'obtenir. Oui, nous marchions la tête haute dans les rues de la capitale.

Surtout quand un guide noir nous accompagnait. Il était alors presque terrifiant de lire la stupeur et l'incrédulité sur les visages des passants.

Nous avions tous la volonté de faire bonne impression.

On nous avait raconté des histoires choquantes sur la conduite de certains touristes américains en Russie. (Il y en avaient neuf mille l'année passée.) L'un d'entre eux se serait stupidement amusé dans la rue à jeter hautainement des pièces de monnaie à un groupe d'enfants russes, les faisant sauter comme des petits chiens sous les yeux furibonds de leurs parents.

Mais malgré nos bonnes intentions, nous commettions de temps à autre une petite infraction contre l'étiquette russe. Car la Russie, quelque émancipée qu'elle prétende être de la mentalité bourgeoise, se trouve encore asservie à quelques curieuses survivances de la moralité victorienne. Il est, par exemple, mal vu de croiser les jambes en public, même pour un homme. Je m'étais une fois mis dans cette position si innocente et naturelle dans l'autobus. La conductrice accourut et me dit doucement: "Jeune homme, ça ne se fait pas chez nous."

Une fille qui porte du rouge aux lèvres en public est considérée comme une prostituée, pur et simple. À plus forte raison, si elle fume une cigarette dans la rue. L'un des guides filles me raconta une expérience penible. Elle marchait innocemment dans la rue, lorsqu'une femme lui souffla à l'oreille, "Votre combinaison, mademoiselle!" En effet, sa "combinaison" dépassait un

peu dessous sa jupe. Trois autres femmes lui avaient chuchoté le même avertissement avant que la pauvre n'eût l'occasion de rectifier cette impudeur scandaleuse.

Nous passames nos pemières soirées au centre de la ville à visiter les spectacles. Ou bien à manger dans un restaurant.

Jamais les deux à la fois, car, comme je l'ai expliqué, un repas en ville peut facilement durer deux ou trois heures.

Nous fûmes ravis du cirque et du théâtre de marionnettes ("<u>Téatr Koukol</u>"). Ce dernier spectacle, présenté d'une manière très sophistiquée, nous fit rire jusqu'aux larmes. Le ballet Bolchoi étant à ce moment-là en tournée triomphale aux États-Unis, nous dûmes nous contenter d'une sorte de vaudevilleballet qui s'appelait le "Ballet géorgien." Il me deçut, car les danses géorgiennes (passionnantes d'ailleurs) alternaient avec des chansonniers et des musiciens pseudo-occidentaux. Je n'aime pas tellement le jazz — et le jazz russifié, c'est vraiment trop!

Un soir nous assistâmes à une traduction de la pièce d'Arthur Miller, "la Perspective du pont." J'avais vu la même pièce en Amérique, mais les Russes le jouèrent mieux! (Chaque fois que je l'ai dit à un Russe, il s'épanouissait et s'exclamait, "Ah, si je pouvais croire cela!") La diction des acteurs se distinguait par sa pureté, si bien que je compris presque chaque mot. Un seul film occidental était projeté dans les cinemas de la

capitale; c'etait la production américaine de "La Guerre et la paix." Doublé en russe, le film pouvait presque passer pour une oeuvre indigène. Et en effet, je ne vis sur aucune des innombrables affiches de publicité du film la moindre mention de son origine transatlantique, ni des metteurs en scène, ni des acteurs. Cette seule mention: "film d'art." ("Khoudójestvennii film".)

Parmi les bons restaurants, signalons l'Ararat, célèbre pour sons chachlik (cuisine arménienne, accompagnée par un intéressant orchestre indigène); l'Aragvi (cuisine géorgienne); le Pékin (cuisine chinoise -- rouge, bien entendu); et le Berlin (cuisine pseudo-allemande). Le maître d'hôtel de ce dernier restaurant connaît quatre mots d'allemand, qu'il répète à tout propos.

La Praga passe pour le meilleur restaurant de Moscou, mais je n'y mangeai jamais à cause de ses prix extravagants. On m'assura qu'il y avait aussi un restaurant français à Moscou, mais je ne réussis jamais à le trouver. Parmi les restaurants exécrables, demnons le prix à un certain etablissement tzigane au bord de la Rivière Moskva.

Dans le restaurant le plus encombré de monde, le maître d'hôtel trouve toujours, miraculeusement, des places libres pour un groupe d'Américains. Cela tient sans doute en grande partie à la puissance formidable du dollar; on guette les touristes américains un peu partout dans le monde. Mais il y a, ce me semble, une autre raison aussi: un désir sincère de nous permettre de nous familiar-

iser autant que possible avec leur manière de vivre. Car la même prévenance se manifeste, par exemple, dans l'interminable queue devant le mausolée de Staline et de Lénine: un A méricain est toujours invité à passer à la tête même de la queue (si j'ose dire).

En rentrant su spectacle, nous nous amusions quelquefois à examiner les livres qu'on vend partout dans les rues. (Les Russes sont des lecteurs insatiables) J'en achetai deux. Le premier s'intitulait "Bloknot A gitatora", "Le Manuel de l'A gitateur." Plein de précieux conseils sur l'art de ridiculiser la religion, de faire de la propagande raciste, de bien manipuler les statistiques, ce manuel s'emploie couramment dans les diverses organisations "activistes" de la jeunesse communiste. (Partout dans la ville on voit les "Agitpounkti", bâtiments qui servent de salles de réunion pour ces groupes.)

L'autre classique qui occupera une place permanente dans ma bibliothèque s'appelait simplement "Amerika", récit de voyages fait par un groupe déétudiants soviétiques qui avait passé une année aux États-Unis. Ayant feuilleté les pages libéralement parsemées d'illustrations de grévistes, de noirs affamés, de chômeurs, d'orgies dans les boîtes de nuit, etc., je dis très haut à la vendeuse, "Oui, j'achète cela. J'ai très envie d'apprendre comment on vit chez nous en Amérique!"

Elle me sourit, emb_arrassée, et me dit tout bas, "Ah, vous savez comme vous vivez en Amérique, et vous savez aussi comment

nous en écrivons."

Cette franchise m'inspira de faire un autre petit achat chez elle, d'un portefeuille rouge portant les initiales dorées "K. P. S. S." ("Parti communiste de l'Union Soviétique".)

Je l'employais par la suite pour enchâsser ma carte d'identité présidentielle!

S'il n'était pas trop tard, nous nous servions du célèbre Métro moscovite pour nos excursions nocturnes. Le Roi Soleil lui-même n'en rougirait pas comme palais estival de deuxième catégorie. Employé par Staline comme abri public pendant les bombardements de la deuxième Guerre mondiale, le métro constitue l'exemple le plus extrême de cette magnificence déplacée et malfoutue qui fait la gloire du régime communiste.

D'énormes ascenseurs aux rampes d'acajou et d'ébène vous enfoncent dans un pays enchanté de colonnes de verre, de rares métaux et de pierreries synthétiques, de wagons climatisés aux sièges de cuir mou aux couleurs pastel. Les titres des stations eux-mêmes sont composées de lettres dorées ou argentées.

La propreté de ce métro est proverbiale; des bataillons de bonnes vieilles femmes le balayent à chaque instant. (Ces balayeuses se recontrent partout dans la ville, travaillant par groupes de deux. Cela pour une très bonne raison. Les balais dont elles se servent étant fabriques avec des branches mal liées, la tâche de la deuxième balayeuse n'est autre que de balayer les membres épars du balai de la première. Que cela

puisse se poursuivre ainsi jusqu'à l'infini, cela ne gêne personne. Les vieilles femmes ne manquent pas, et il faut à tout prix éviter le chômage, conséquence inévitable du capitalisme.)

En un mot, on quitte le métro à contre-coeur. On envie un peu les réfugiés des bombardements, car c'est incontestablement le meilleur logis de Moscou. Un des questions qu'on nous posait le plus fréquemment, c'etait: "Avez-vous vu notre Métro? C'est beau, n'est-ce pas?" "Incroyable," répondais-je toujours.

La même question anxieuse se posait au sujet de "l'Exposition des Réalisations de l'Économie Populaire de l'URSS". (On se rappellera les deux jeunes gens en bronze doré, brandissant la gerbe de blé.) Un soir donc, pour un simple motif de self-défense, nous y allames, mes compagnons de chambre, Natacha, et moi.

Nous nous sentîmes complètement rabougris par rapport à l'enormité impériale de l'entrée. Toujours Gulliver... L'Exposition
s'étendait sur un vaste territoire, peu boisé (par opposition au
Parc Sokolniki), mais presque entièrement enseveli sous une accumulation fantastique d'édifices, de fontaines, de statues,
d'enseignes triomphales. Nous regardâmes à l'entour.

"Allons diner," dis-je. "Nous aurons besoin de toutes nos forces."

On nous avait informé qu'un bon restaurant, "Les Veaux dêor" ("Zolotie Tiliáta"), se trouvait sur le territoire de l'exposition. Tant il est vaste qu'il nous fallut prendre un autobus spécial

pour arriver au restaurant.

En route, c'était une lutte continuelle pour nous empêcher de rire comme des maniaques. Lutte perdue d'ailleurs: car lorsque nous aperçumes un pavillon multicolore de style siamois, qui jetait un reflet bizarre sur une fontaine acromégalique alimentée par quelques douzaines de séraphins et de dauphins aux joues gonflées, nous serions morts étouffés si nous nous étions encore retenus. Nous explosames de rire, provoquant les regards scandalisés des autres voyageurs. Pour se disculper, mes trois compagnons m'indiquèrent du doigt, comme si q'eût été moi qui fusse en butte à l'hilarité générale.

Partout des enseignes: L'Agriculture du Peuple, l'Economie du Peuple, l'Enclos du Repos du Peuple, etc. "Of the people, by the people, for the people..."

Nous descendimes enfin au restaurant. Natacha, plus âgée que nous de quinze ans, dit qu'elle se sentait un peu comme la directrice d'une <u>finishing school</u>, d'une école maternelle pour les jeunes <u>gentlemen</u>. Je dissipai vite cette impression, cependant, lorsque j'anonçai qu'il me prenait envie de visiter le "Pissoir du Peuple".

Deux heures et demie plus tard, nous sortimes du restaurant. Les ténèbres s'accumulaient deja, amollissant les flèches hétérogènes qui se découpaient sur le ciel d'été.

"Dommage," dis-je. "Il est évident qu'il sera trop tard pour rendre justice à tous les pavillons. D'ailleurs le parc sera fermé dans une minute."

Rien de plus vrai. Des gardes en uniforme dirigeaient la foule vers la sortie principale. Nous les suivimes. Longeant le chemin des deux côtés s'érigeaient quinze nobles pavillons, chacun dans le style indigène d'une des Républiques libres de l'Union Soviétique. Je croyais rêver, tant la lumière faiblissante créait la parodie d'un paysage de conte de fée. Nous résolûmes tous de rentrer un jour à l'Exposition, munis de nos caméras.

Il est trop facile de se borner à ridiculiser un manque si total de goût. Le peuple soviétique ressent un besoin désespéré et pathétique d'être fiers de son pays, de se dédommager en quelque sorte de la qualité si terne de sa vie quotidienne, en se réfugiant dans un rêve de grandeur et de beauté. D'où la popularité étonnante de cette Exposition. Des familles entières la visitent une fois par semaine, y passant toute la journée à faire des pique-niques, à errer au hasard parmi les pavillons, à flaner, et la quittent à regret. Une réaction aussi enthousiaste n'avait guère été prévue par les autorités. À l'origine, l'exposition s'appelait simplement "l'Exposition agricole"; elle devait durer quelques mois seulement. Une fois la réaction constatée, cependant, l'exposition fut réorganisée sur une base permanente, sa portée élargie jusqu'à inclure les réussites russes dans tous les domaines.

Et sur le plan purement matériel, personne ne saurait en

effet dénigrer les progrès qui ont été réalisés depuis la Révolution. Le fanion de l'URSS est planté sur la lune. Il y a évidemment de quoi captiver la foule.

Le prix qu'a du payer le peuple russe pour ces "progrès" se démontrait à nous chaque gour avec plus de force...

Il s'en faut de peu que Moscou ne soit une très belle ville.

Les boulevards principaux (surtout la rue Maxim Gorki) sont

larges et bien pavés, d'une propreté absolue, longés par des

bâtiments et des magasins sinon modernes du moins tres présent
ables.

Les vieux quartiers (la région à l'entour de la place <u>Niki-tskaïa</u>), comprenant entre autres beaux édifices l'ancienne Université, nous charmaient toujours.

Partout de vastes places: signalons les places Pouchkine,
Maïakovski, et Derjinski, chacune avec son monument. La place
Rouge, la plus importante et la plus belle de toutes, comporte la magnifique cathédrale byzantine du St. Basile, récemment restaurée; la vilaine façade pseudo-baroque du "Goum",
le magasin universel gouvernemental; la imposant mausolée enchâssant les restes mortes de Lénine et de Sitaline; et
l'énorme étendue rouge et jaune du Kremlin.

Parmi un tas d'autres points d'intérêt, mentionnons encore le Palais des Princes Ostankino, transformé en musée, tout près de notre hôtel; le gigantesque bâtiment monolithique du Conseil des Ministres; la belle statue de Youri-aux-Longs-Bras, fondateur légendaire de la ville au XIIe siècle; et le théâtre Bolchoi, blanc et jaune, surmonté par un groupe de quatre chevaux cabrés en bronze. (Parmi les monstruosités de la ville, signalons aussi les grandioses "Palais de la Culture et du Repos.)

Oui, Moscou est imposant. La ville manque cependant d'unité, d'harmonie. Au milieu de tant de monuments historiques, on n'y respire pas un air imprégné d'histoire. Trop de nouveaux bâtiments en vilaine brique jaune, trop de fausse grandeur, trop de taudis misérables qui ne se justifient même pas par un charme quelconque.

La plus belle ville de la Russie, ville beaucoup plus jeune mais cependant infiniment plus "historique", reste l'ancienne capitale des tsars, Léningrade. (La plupart des Moscovites l'avouent d'ailleurs.) Les Léningradiens sont encore très conscients de leur héritage, dit-on. Certains marchands d'antiquités appellent leur whère ville "Pétersbourg" -- de véritables irréductibles!

Un groupe de guides alla visiter "St. Pétersbourg" par un beau dimanche ensoleillé, profitant d'une excursion spéciale Intourist. Il reste caractéristique de mon état d'esprit pendant mon séjour en Russie que je me refusai à les accompagner: je passai la journée à la plage avec quelques jeunes Russes dont je venais de faire la connaissance. (Je n'ai pas d'autre

excuse pour avoir refusé la visite spéciale du Kremlin que firent 95% des guides.)

En effet, mes deux compagnons de chambre et moi, nous voyions les "points d'intérêt" de Moscou un peu au hasard. Au lieu d'agir comme des touristes, nous croyions plus intéressant et plus utile de passer nos loisirs à lier des amitiés avec le peuple russe lui-même. Cette philosophie nous procura de joies inoubliables et de vives douleurs.

Un vendredi soir, le même groupe de guides qui avait visité la synagogue de Prague, se rendit à la plus grande des deux synagogues qui restent ouvertes à Moscou. (Il y a encore près de deux millions d'israélites dans la capitale.)

Il fut heureux que nous rencontrassions dans la rue un vieillard barbu, son livre de prières soigneusement caché dans un journal.

Nous aurions eu autrement beaucoup de mal à trouver le bâtiment.

Il nous accueillit avec une ironie tendre, et nous entrâmes ensemble dans la synagogue.

L'extérieur délabré nous avait fait craindre le pire, mais nous fûmes agréablement surpris par la noblesse et la propreté de l'intérieur. C'etait un très ancien édifice haut comme une cathédrale; de Beaux lustres de cristal pendaient du plafond voûté. Comme hous allions le constater, l'Arc Sacré enfermait un nombre considérable de Torahs en bon état. Les bancs et les murs avaient été peints récemment.

Le vieux juif barbu remarqua nos regards de surpris et d'admiration. "Oui," dit-il sur un ton amer, "on la maintient ainsi pour les touristes, comme vous."

Après avoir constaté que tous les homme de notre groupe portaient des chapeaux, on nous fit entrer. Comme une concession spéciale pour célébrer cette première visite, on permit aussi aux filles de nous accompagner, au lieu de monter à la galerie réservée aux femmes. Nous trouvâmes une douzaine de vieillards assis dans une petite chapelle à droite, attendant le commencement du service.

Tout le monde se leva à notre arrivée, et nous fûmes entourés aussitôt. On nous prenait d'abord pour des touristes israéliens.

Quand on decouvrit que nous étions des Américains, on nous inonda de questions sur les juifs d'outremer: les mêmes questions qu'on nous avait posées à Prague, mais avec plus de passion encore.

Pour nous faire honneur, tout le monde se réinstalla dans la salle principale, et on alluma tous les lustres. Malgré nos protestations, on nous fit asseoir sur les premiers bancs. Ce ne fut qu'alors, dans la lumière brillante, que j'aperçus deux grandes enseignes, gravées au mur de chaque côté de l'autel. C'étaient des prières, en langues russe et hébraïque, pour la santé et le succès du gouvernement soviétique, dont la politique assurait le bonheur et la paix du monde. Je ne saurais décrire le sentiment d'horreur que j'éprouvai en voyant ces nobles mots hébreux, ces mots si familiers — les mots pour "prier", "santé", "bonheur", "paix" — ainsi profanés.

Le service du <u>Kiddouch</u> commença, ouvrant le Sabbat. (Le Sabbat israélite s'étend du vendredi soir jusqu'au samedi soir.)

Le chantre, un beau vieillard aux pommettes rouges et à l'ample barbe mosaïque, se tourna vers la petite congrégation et éleva le calice du vin, psalmodiant une bénédiction d'une mélodie très compliquée. Les paroissiens moscovites se regardèrent

d'un air ironique et rirent doucement.

"Mais qu'est-ce qu'il y a?" demandai-je à l'homme ridé dont je partageais le psautier.

"Ah, rien," me dit-il. "Il brode un peu, c'est tout. C'est pour votre bien."

Le service continua. De temps à autre, je regardais autour de la si grande salle, dans laquelle notre congrégation semblait perdue.

"C'est toujours comme ça?" chuchotai-je à mon compagnon, indiquant tout l'espace vide derrière nous.

"Ah, non," m'assura-t-il. "Les samedsi il y a beaucoup de monde; et pendant les Grands Jours Saints, le Roch Hachana et le Yom Kippour -- "

Des sifflets nous imposèrent silence.

"Ces jours-là," continua-t-il à voix plus basse, "la synagogue est comble. Il y en a qui se tiennent même dans la rue. Ça déborde."

"Et les jeunes alors, ils viennent aussi?"

"Mais oui; seulement -- "

"Seulement quoi?"

Il hésita un peu. "Seulement, ils n'aiment pas venir. Leurs camarades les ridiculisent. Il faut les traîner à la synagogue."

Le court service terminé, on se leva. Tous les paroissiens emballèrent leurs psautiers dans un journal pour les cacher. En sortant de la synagogue, je fus arrêté par un petit vieillard

. }

aux yeux brûlants.

"Est-ce que vous avez un psautier pour moi?" me pria-t-il, tremblant d'espoir.

Je me maudis intérieurement de n'avoir pas pensé à en apporter des dizaines à Moscou. Je dus repondre non, mais que je les demanderais à mes camarades. (Il est littéralement impossible d'obtenir un psautier israélite en Russie. Ceux que possédaient les paroissiens plus heureux avaient été pour la plupart imprimés au XIXe siècle.)

Nous promimes de revenir le lendemain pour les services du Sabbat, et nous nous séparames. Ils filèrent chez eux, regardant à droite et à gauche nerveusement, serrant leurs psautiers empaquetés contre leur poitrine.

En route pour notre hôtel, je demandai à un autre guide comment il se faisait qu'il parlât un yiddish si parfait.

"Tu ne savais pas?" me dit-il. "Je suis né ici, en Ukraine. J'ai dû quitter le pays illégalement avec ma mère, de sorte qu'on me considère encore comme un citoyen soviétique. C'est pourquoi je n'aime pas sortir seul. Si l'on voulait, on pourrait me jeter en prison comme un traître. Ou bien me forcer à servir dans l'armée russe! ... Quand je vois des gens comme ceux-là ce soir, je tremble. Il s'en est fallu de si peu que je ne sois comme eux!"

Et si mes propres aïeux n'avaient pas émigrés de Russie?...

Rentré à l'hôtel, je trouvai la bonne endormie, ma clé dans sa main crispée. Je toussai, et elle se réveilla, s'excusant interminablement. Je constatai ensuite que toutes les bonnes devaient travailler de façon étrange. Tous les deux jours elles étaient de service vingt-quatre heures durant. Les autres jours elles se reposaient! Système très mathématique sans doute, mais peu efficace, car elles s'endormaient à chaque instant.

Le lendemain, nous entrâmes à la synagogue, vers onze heures. Le service était déjà commence. A cueillis comme de vieux amis (ils ne croyaient pas que nous reviendrions), on nous considérait déjà un peu comme des paroissiens réguliers, si bien que nos filles durent monter à la galerie féminine comme les autres. On nous fit asseoir cependant encore une fois sur les premiers bancs.

La grande salle était presque pleine. C'était la première fois que nous voyions phénomène pareil derrière le Rideau de fer. Quoique la congrégation fût amplifiée par un nombre considérable de touristes israéliens et américains, la grande majorité se composait de vieillards moscovites. La galerie débordait de vieilles femmes, chuchotant des commérages.

L'illusion d'un état normal était presque parfaite, si bien qu'un businessman américaim peu perspicace me murmura sa satisfaction qu'une si belle synagogue existât à Moscou.

"Ou sera-t-elle dans dix ans, après la mort de ces vieillards?" répondis-je.

On nous avait apporté des châles de prière, d'une propreté douteuse, indispensables pour le service du Sabbat. Ils faisaient un triste contraste avec les châles de soie blanche et bleue, luisants et neufs, que portaient les touristes américains et israéliens.

On était maintenant en train de lire les passages hebdomadaires de la Torah. Le vieux bedeau à barbe fourchue s'approcha de moi: "Voudrais-je prononcer les bénédictions préliminaires?" Et c'était le plus grand honneur qu'on puisse faire
à un fidele, la "montée vers la Loi," (Aliyah).

J'acceptai avec émotion, et gravis l'estrade. Les vieillards réunis autour de Rouleau Sacré me regardèrent avec une curiosité ironique. Je les rassurai en psalmodiant correctement les paroles. Mais tout sentiment de vanité humaine m'abandonna lorsque le bedeau me demanda quelle serait ma contribution financière à l'entretien de la synagogue pour l'honneur insigne qui venait de m'être accordé. Coutume universelle dans toutes les églises du monde!

Le service terminé, nous nous levâmes. À la sortie, le même vieillard aux yeux brûlants m'arreta: "N'avais-je poncore trouvé un pautier pour lui?" Je dus le décevoir une deuxième fois. (Quelques-uns de mes camarades en avaient apporté cette fois-ci, mais il les avaient déjà donnés à d'autres fidèles.)

Deux heures plus tard, nous étions encore en train de discuter sur les marches de la synagogue. Chaque guide était entouré par un groupe passionné d'auditeurs, et nos filles étaient noyées au milieu des vieilles commères des tribunes. Les paroissiens circulaient entre les divers groupes, afin de ne rien manquer. À însi, devions-nous repondre à maintes reprises aux mêmes questions anxieuses sur nous-mêmes, sur les juifs en Amérique et en Israël, sur les villes américaines dans lesquelles vivaient leurs frères et leurs soeurs.

Comme à Prague nous parlions en yiddish, mais un yiddish très russifié. Si je m'embrouillais, je glissais quelques mots russes, ce qui ne parut étrange à personne. Le yiddish est ainsi. Un vieillard rabbinique tint à me parler en hébreu. Un autre s'adressa à moi dans un anglais presque parfait. Il avait vécu trois ans en Californie au début du siècle; pour un motif obscur il était revenu en Russie, et stétait cruellement interrogé sur cette decision pendant plus d'un demi-siècle.

Un paroissien me demanda d'un air embarrassé s'il était vrai qu'en A mérique il existât des clubs dont les portes sont interdites aux juifs. Avant que je n'eusse le temps de répondre, un autre juif avait résolu le problème: "Imbécile!" cria-t-il au premier. "Qu'est-ce que cela fait? Il y a sans doute aussi des clubs juifs dont les portes sont interdites aux Gentiles, n'est-ce pas?" Et nous éclatâmes de rire tous les trois.

La veille un vieillard m'avait promis une belle surprise si je revenais. Il remplit sa promesse. Me faisant signe de m'éloigner des autres, il me dit: "Ne regardez pas ce que je vous donne. Mettez-le dans votre poche." Et il me glissa un morceau de papier dans la main. (Plus tard je découvris que c'était un numéro du seul journal yiddish qui existe encore en Russie — quarante ans plus tôt il en paraissaient encore des centaines.— Publié en Birobidjan, l'ancien "État autonome israélite", il ne contenait d'ailleurs rien de subversif: un article s'intitulait "Jeunes constructeurs du communisme.")

Mon interlocuteur le plus attentif, un petit homme ridé arborant un grand chapeau noir, m'avait parlé brièvement de ses parents en A mérique. Quelques minutes plus tard, oubliant un peu où j'étais, je dis assez haut, "Si vous me donnez l'adresse de vos parents en Amérique..." Je ne finis pas la phrase, car le malheureux avait sauté, jetant des regards terrifiés autour de lui. Puis, comme s'il eût honte de sa peur, il me sourit tristement et me prit à l'écart.

À voix basse, d'abord lentement, mais de plus en plus vite, jusqu'à ce que je ne puisse presque plus le comprendre, il se lança dans la condamnation la plus féroce du régime communiste que j'aie entendue en Russie. Sa main crispée agrippée à mon veston, ses paroles entrecoupées s'exhalaient comme des sanglots, il haletait, frénétique, il sautillait sur place avec passion. Tout en s'interrompant de temps à autre pour regarder si l'on nous écoutait, il me fit le récit de tous les procédés systématiques du gouvernement soviétique pour annihiler la culture juive en Russie. Pour une fois dans sa vie son réquisitoire

serait complet; il pouvait tout dire, il dirait tout.

Commengant par les années trente, il me raconta comment on avait assassiné ou exilé des centaines de leader intellectuels de la communauté juive: tous les printipaux écrivains, peintres, musiciens, journalistes. Le directeur du plus célèbre théâtre juif à Moscou avait été écrasé dans la rue — par hasard, naturelæment — par une automobile de la Police secrète. Il ne restait qu'un seul hebdomadaire complètement communisé, qu'un seul recueil des contes de Cholom Aleikhem publié en russe, qu'un petit séminaire qui preparait deux ou trois rabbins par an. Toutes les écoles bibliques, innombrables, avaient été fermées, ainsi que presque toutes les synagogues. (Deux seulement restaient ouvertes à Moscou, une à Léningrade, une ou deuxaà Kiev et à Odessa.)

Pour toute excuse les autorités alleguaient l'indifférence totale des israélites à l'égard de leur propre culture!

Le rabbin et le bedau de la synagogue où nous nous trouvions étaient devenus des agents des communistes, où faisaient semblant. Et quant aux juifs "assimilés", étaient-ils les égaux peut-être des autres Russes? Non. Chaque individu en Union Soviétique, sous prétexte de respect pour son origine raciale, doit porter une carte d'identité sur laquelle apparaît sa "nationalité." Si l'on y lit "Nationalité: Juif", cela suffit...

Mon interlocuteur s'arrêta, exténué.

Noble pays, union fraternelle de peuples libres! Inconnue la discrimination raciale qui flétrit les pays capitalistes!

Il me parut imprudent de poursuivre cette bénigne conversation dans la rue. Mais les paroissiens s'acharnaient sur nous avec une sorte de désespoir.

Un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, qui n'avait donc plus rien à perdre sauf la vie, me demanda une grâce. Il venait de perdre sa femme la semaine précédente, et il ne lui restait pour toute famille que deux frères en Amérique. Pourrais-je leur écrire? Il n'avait pas leur adresse, mais ils habitaient New-York et s'appelaient Cohen. Oui, répondis-je, je le ferais certainement. Il pleura de gratitude. Je ne pouvais pas dire à ce pauvre homme qu'il doit avoir plus de cinquante mille "Cohen" à New-York, de toutes origines.

Nous nous séparâmes enfin, promettant de revenir tous les samedis.

La propagande anti-religieuse, garantie par la Constitution soviétique, atteint en Russie une vulgarité inconcevable. Un jour je vis par la fenêtre d'un centre Agitpounkt une série de caricatures accompagnées de vers scabreux. Sur le premier dessin un père et une mère baptisent eux-mêmes dans une cuve pleine d'eau sale leur petit enfant, qui porte une énorme croix grotesque autour du cou. Les caricatures suivantes montrent l'enfant enrhumé par ce baptême d'eau sale, puis mal-

.

ade, et enfin mort. Sur le dernier dessin les parents se saoûlaient gaîment pres du tombeau de leur fils, victime innocente de la barbarie religieuse.

(Quelques semaines plus tard, lors d'une des fêtes principales de l'Église orthodoxe, un groupe de guides visita Sikorsk, centre de pèlerinage à cinquante kilomètres de Moscou. Ils racontèrent ensuite qu'ils n'avaient jamais rêvé que la dévotion d'une foule pût être si fervente, si spontanée. Les jeunes aussi bien que les vieux étaient en proie à une extase mystique unanime, qui dura toute la journée. Il va sans dire que la religion garde beaucoup plus de son empire dans les régions rurales que dans les grandes villes.)

Nous ne tardames pas, mes compagnons de chambre et moi, de fréquenter les jeunes Russes qui nous abordaient partout, ne demandant pas mieux que de faire la connaissance d'Américains. Je ne parle point des innombrables garçons que nous intéressions uniquement par le chewing-gum que nous pourrions leur offrir, les chemises que nous pourrions leur vendre, ou les dollars que nous pourrions leur fournir pour leurs exploits au marché noir. Je parle surtout des étudiants, ceux que leurs camarades plus orthodoxes avaient baptisé les "stiliagi", c'est-à-dire, ceux qui se passionnaient pour les choses et les idées occidentales.

Le premier stiliaga auquel nous nous liâmes s'appelait "Dmitri", comme la moitié des Russes, il nous semblait. Nous le rencontrâmes devant l'Aragvi, le restaurant géorgien. C'était un beau garçon, blond, mince et musclé, vêtu de son meilleur costume de sport à la mode occidentale. Même après avoir constaté que nous ne tenions pas spécialement à lui vendre nos souliers, il continua à nous parler, nous frappant ainsi par son désinteressement. Son père était colonel dans l'armée. Nous l'invitâmes à nous accompagner dans le restaurant; après une petite hésitation il accepta, quoiqu'il eût deja dîne. Dmitri (ou "Mitia", comme nous l'appelions après

quelques jours) ne nous éblouit pas par son intelligence. Bon enfant, cependant, il nous invita à la plage le lendemain (un samedi libre).

Le lendemain matin, John Wolff et moi le rencontrâmes au centre de la ville. Nous arrivâmes en retard, et Mitia craignait déjà que nous ne vinssions pas. Il tenait son maillot de bain roulé sous le bras. J'avais eu l'imprudence de mettre le mien sous mon pantalon; deux fois trop étroit (on les avait distribués à la hâte à New-York), il me suppliciait déjà. Je montai avec difficulté dans l'autobus qui nous conduisait à la plage, située dans la banlieue à quarante minutes de distance du centre.

Nous y arrivâmes enfin. C'était la meilleure plage de Moscou, le "Bois d'argent" ("Sérébrianii Bor"). De toute beauté, entourée de forêts, cette plage se situe sur un canal qui communique avec la Rivière Moskva. L'eau est fraîche et très propre, le sable luisant. Ce matin-là il n'y avait trop de monde.

Lorsque Mitia vit nos mirifiques maillots bleus, il les convoita aussitôt. John lui promit de lui vendre le sien à la fin de l'été. Moi, je lui aurais volontiers donné le mien sur-lechamp, si j'en avais posséde un autre.

Nous nous baignames pendant des heures, car le soleil brûlait avec férocité. On s'amusait énormément. Mitia aimait surtout expérimenter ma puissance pulmonaire en m'enfonçant ma tête dans l'eau pendant deux ou trois minutes. Il proposait aussi

de petits concours de natation. Bien que l'honneur de mon pays fût continuellement en jeu, je perdais avec une régularité déprimante. John regardait de la rive ce spectacle, en ricanant.

Bref, nous nous trouvions sympathiques. Nous nous promîmes de revenir à la plage le lendemain; comme nous lui paraissions acceptables, Mitia pourrait nous présenter à ses amis.

Le lendemain, dimanche, le soleil brûlait toujours. A rrivés à la plage, nous fîmes la connaissance de Volodia (ou Vladimir), jeune gars très petit et très espiègle, fils lui aussi d'un officier. (Après quelques jours il m'appelait "khouligane", c'est-à-dire, "délinquant".) Mitia nous présenta aussi à deux belles jeunes filles. L'une, la brune, appellée Yevpraxia, était sa maîtresse. (Elle était toujours au bord des larmes, car elle ne se sentait plus aimée de lui.) L'autre, une petite blonde que j'appellerai "Katia", va jouer un rôle capital dans cette histoire.

(Il va sans dire que j'ai changé tous les noms de ces jeunes gens.)

Nous nous assîmes sur l'herbe à causer. Nous étions à peine installés que Volodia nous contait des anecdotes anti-communistes:

"Quelle est la farce la plus courte du monde, si courte que ce n'est qu'un seul mot? — Le communisme!" (L'article défini

n'existe pas en russe!)

Puis les devinettes de ce genre:

"Quelle est la différence entre le communisme et un trajet en avion? -- Aucune: Dans les deux cas, on a envie de vomir et de se sauver."

"Quelle est la différence entre le communisme et le capitalisme? -- C'est simple: sous le capitalisme, l'homme exploite l'homme. Sous le communisme, c'est l'inverse."

Il était intarissable. De temps en temps les autres racontaient leurs anecdotes préférées. Ils croyaient nous faire plaisir; et, en effet, nous riions de bon coeur. Mais ce fut plutôt un sentiment de pitié que nous inspiraient ces jeunes gens désoeuvrés qui s'ennuyaient.

Lorsque mes nouveaux amis eurent bien vidé leurs carquois d'anecdotes hétérodoxes, nous ressentîmes tous la faim de loup et la soif intense que provoquent en général un soleil aussi féroce et une brise marine aussi délicieuse chez les jeunes gens bavards. Il fut donc décidé que Mitia, Volodia et moi irions en quête de vivres, tandis que John resterait auprès des jeunes filles pour les divertir à la manière américaine.

Ainsi nous joignimes-nous à la masse de nudité soviétique, qui se tenait patiemment dans l'énorme queue devant l'unique stand de rafraîchissements alimentaires de la plage. (Les Russes se distinguent d'habitude par le bel ordre discipliné de leurs queues; ils en ont une longue pratique.)

Sensation assez curieuse de contempler ainsi le camp socialiste, dénué de toute armure preservatrice. Je me sentis d'abord
en quelque sorte plus rapproché de leur essence humaine, d'autant
plus que le décalage vestimentaire entre nous, ce Rideau d'étoffe,
était presque comblé. Un maillot de bain, après tout, n'est
qu'un maillot de bain.

N'empêche que l'élégance bleue et blanche de mon costume trop étroit se détachait de manière frappante au milieu de tous ces ternes maillots progressistes. Oui, pour peu que je portasse le moindre vêtement en Union Soviétique, je devais en même temps porter la croix d'étrangeté. Je ne pouvais m'identifier avec les indigènes, je ne pouvais me fondre entièrement dans leur être. (Heureusement il se présentait des occasions ou je pouvais m'en passer complètement, de ces vêtements.)

L'impression d'étrangeté que je produisais dans cette queue étant accentuée par ma pâleur citadine parmi tant d'adorateurs bronzés du soleil, j'étais en butte à quelques approches amicales de la part des autres affamés. Mais Mitia et Volodia écartèrent nos voisins russes avec une brusquerie surprenante, jaloux du nouvel Américain qu'ils venaient de s'attribuer.

Ce fut d'ailleurs dans cette queue que s'établit définitivement pour la première fois ce ton badin, cette sorte de désinvolture facile qui allait passer pour une amitié profonde entre nous. Mitia et Volodianme signalaient les charmes des diverses filles qui pavanaient dans le voisinage, m'encourageant à faire à mon tour des commentaires plutôt suggestifs a leur sujet. Je n'avais aucune objection grave à ce divertissement, et ils me déclarèrent un bon garçon.

Comme je fumais dans la queue (malheureux intoxiqué que je suis), l'idée me vint de taquiner un peu Mitia. "Regarde," dis-je, "comme les cigarettes américaines brulent avec dou-ceur!" Et j'appliquai légèrment le bout ardent de ma Marlboro aux poils de sa poitrine. Surpris d'abord, il éclata de rire et grogna que j'étais un aimable con.

Quelques minutes après, il m'indique du doigt un exemple particulièrement intéressant de beauté féminine à peine voilée d'un minuscule maillot vert. Lorsque je cessai de la regarder, une vive sensation de chaleur dans ma poitrine m'apprit que la philosophie soviétique de la "réciprocité" se pratique dans tous les domaines.

Nous parvînmes enfin à nous procurer cinq bouteilles de bière, dix sandwiches au jambon, et cinq glaces, que nous rapportâmes avec quelque difficulté à nos camarades, qui attendaient notre retour avec impatience. John avait évidemment bien rempli sa fonction d'amuser les deux filles, car tous les trois étaient en train de rire éperdument quand nous arrivâmes.

Nous nous installames sur l'herbe, autour d'une petite table

en porcelaine, et nous dégustâmes nos sandwiches avec voracité. Seules les filles n'avaient pas l'air trop affamé. La seule nourriture que désirait la brune, avec avidité, mais aussi avec tristesse, c'était Mitia. Et, chose curieuse, la petite blonde ne mangeait pas du tout. De temps en temps elle me considérait de facon étrange, baissant les yeux dès que nos regards se croisaient.

Les autres voulaient bien, mais la blonde protesta, en me regardant: "Niet, niet, pas si vite! On court le risque d'attraper une congestion fatale, si l'on se baigne si tôt apres avoir mangé. A llons plutôt nous coucher sur le sable."

Je lui fis remarquer, en souriant, qu'elle du moins ne courait aucun danger, car elle n'avait rien mangé du tout. "Quand même," murmura-t-elèe, en baissant les yeux.

On décida donc de s'installer sur quelques chaises longues en bois qui longeaient la rive. Puisqu'il n'y en avaient que deux libres, nous amis russes insistèrent pour que John et moi, en invités d'honneur, nous nous étendions sur elles. Mitia, Volodia, et la brune Yevpraxia s'allongèrent à plat ventre sur le sable, mais la blonde, Katia, s'assit nerveusement sur le bord d'une toute petite chaise d'enfant, dont le propriétaire éclaboussait dans l'eau en ce moment-là ses petits camarades.

La conversation commençait à languir sous les rayons impitoyables de Phébus. Mitia sommeillait déja; de temps à autre Yevpraxia lui jetait à pleines mains des poignées de sable sur le dos et les cheveux. Mais loin d'y prêter la moindre attention, son amant imperturbable ne faisait que secouer la tête négligemment dans son sommeil. Volodia causait épisodiquement football avec John, sport dans lequel celui-la se distinguait et auquel celui-ci ne comprenait rien. Katia n'arrêtait pas de me regarder.

Je me résolus enfin à tenter ma chance.

"Katia," dis-je, "vous avez l'air très inconfortable sur cette petite chaise. Venez vous asseoir sur la mienne, il y a place pour deux!"

Elle me sourit avec joie, montrant ses belles dents blanches.
"Si cela ne vous gêne pas," dit-elle, se levant et s'installant incontinent sur le bord de ma chaise longue.

"Mais au contraire!" dis-je. "Mais pourquoi vous asseyez-vous toujours sur le bord des sièges? Tenez, placez-vous ici au mi-lieu. Vous pourriez étendre vos jambes plus confortablement." Et je lui fis place, posant mes pieds mus sur le sable de chaque côté de la chaise.

Cette petite manoeuvre n'échappa pas aux autres. Yevpraxis sourit, et enfonça violemment un coude dans les côtes de Mitia, qui se réveilla en sursaut, irrité.

Pourtant lorsqu'il remarqua ce qui s'était produit, il ricana avec bonhomie. Volodia lui fit de l'oeil. À ce signal,
les deux garçons russes saisirent les pieds de notre chaise
et la traînèrent sur le sable dans l'eau, nous éclaboussant
libéralement, poussant des rires démoniaques. John contempla ce spectacle avec une certaine envie. Bon enfant, néanmoins, lui aussi se permit un petit sourire.

À force de rire, Katia avait rejeté la tête en arrière.

Ayant oublié sans doute de la relever, elle restait étendue sur ma poitrine. Je laissais promener mes doigts sur ses bras humides; elle ne manifesta aucune désapprobation.

Mais ce début d'idylle fut vite interrompu par les garçons russes, qui criaient jovialement, "Khvátit, khvátit!" ("Assez, assez!") On décida de remettre un peu d'ordre dans cette débauche publique. Mitia, Volodia et John empoignèrent donc les pieds de derrière de notre couche et la ramenèrent à toute vitesse en terre ferme.

La conversation se ranimait sensiblement. Mitia, débordant de bonne humeur, allait si loin qu'il caressait audacieusement Yevpraxia, et Yevpraxia faillit en mourir d'extase.

L'on recommença de se racenter des histoires, mais toutes d'un genre assez éloigné, en vérité, de la politique. Nous nous tutoyions tous. Volodia exhiba une cigarette. Je croyais d'abord qu'il allait imiter Mitia en me brûlant les poils de

la poitrine, mais il avait un autre emploi en vue.

"Voici un homme heureux," fit-il, en frottant l'allumette.

Il la laissa s'éteindre dans ses doigts, la retournant de telle sorte que le bout carbonisé se pencha lentement en bas. "Et voilà," s'ecria-t-il, "l'homme n'est plus très heureux!" Et tout le monde trouva cela tordant. Katia rejeta la tête en arrière, tant elle riait.

Nous avons continué de rire ainsi pendant des heures, bavardant et fumant. Katia tirait de façon etrange sur sa cigarette, n'en ayant pas l'habitude. La bouche en coeur, elle tétait sa cigarette plutot qu'elle ne la fumait, tant cette pratique lui plaisait peu. Mais il fallait "s'occidentaliser."

De temps en temps, l'un ou l'autre d'entre nous allait se tremper les pieds dans les premières vagues. Volodia et Mitia trouvèrent une petite balèe qu'ils se renvoyaient à grands coups de pied dans le sable, aiguisant ainsi leurs réflexes pour le football, sans doute, mais nous jetant aussi pas mal de sable dans les yeux et dans la bouche.

Ainsi passa le délicieux après-midi. Vers six heures du soir, nos ventres criant famine, il fut décidé d'organiser un pique-nique alcoolisé dans les bois. Personne n'ayant soulevé de graves objections à ce projet, nous quittâmes donc la plage, nous rhabillant dans les petites cabines publiques destinées à cet usage.

Le choix d'un site convenable pour notre bacchanale sylvestre

nous occupa pendant une demi-heure. Ayant enfin découvert une petite clairière recouverte d'une herbe douce dont Virgile n'aurait pas rougi, Mitia et Volodia, promettant de revenir aussitôt que possible, partaient en quête des nourritures terrestres, lorsqu'une étrange événement se produisit.

Katia, qui ne m'avait pas quitté des yeux depuis des heures, s'approcha de moi, et jetant un fier regard sur les deux garcons russes qui s'étaient arrêtés en mi-chemin, elle posa en riant ses mains sur mes épaules et me baisa légèrement sur les levres. Mitia et Volodiaricanaient.

"Voila!" s'écria Katia orgueilleusement, en se détachant de moi. John et Yevpraxia, assis ensemble sur l'herbe, nous regardaient faire impassibles.

Les deux Russes partis, nous nous assîmes aussi, Katia et moi, sur l'herbe. Mais tandis que Yevpraxia et John se tenaient chastement séparés, comme si un glaive invisible les écartait l'un de l'autre, Katia, se déclarant fatiguée, posa sa tete sur mes genoux.

"Eto gorázdo oudobnéie," ("C'est beaucoup plus confortable") soupira-t-elle.

Chacun perdu dans sa propre réverie, la conversation qui suivit n'avait rien de commun avec celle des précieux de l'hôtel de Rambouillet.

Katia n'en pouvait plus. "Ekh," s'ecria-t-elle, en se levant,

"mniè skoutchno! Davai pogouliaiem v lièsou!" ("Ah, je m'ennuie! A llons nous promener un peu dans le bois!") Et elle me prit par la main. A vant de nous perdre dans les bouleaux, je me retournai et regardai les autres. Johm, au bord des larmes, s'efforgait de parler jazz avec la jeune fille mélancolique correctement assise à côté de lui.

Katia me conduisait par la main, m'avertissant de ne pas trébucher sur les racines des arbres, écartant vivement les branches qui menagaient à chaque moment de nous éborgner, chantonnant à mi-voix une chanson rusee. Nous trouvâmes enfin un endroit convenable à ses intentions. Elle me lâcha la main, et me regarda longuement. J'ôtai mes lunettes en souriant.

"C'est une belle forêt, n'est-ce pas?" dit-elle. "Vous en avez d'aussi belles, vous, en Amérique?"

"Oui, nous avons pas mal de forêts," repliquai-je. "Mais celleci est particulièrement jolie," ajoutai-je, lui faisant de l'oeil d'une manière qui me paraissait fort galante.

Elle rougit et baissa les yeux. Puis soudain, riant et hochant la tete avec coquetterie, elle s'enfuit dans le bois. Je la rattrapai précipitamment, m'échorchant le visage et les mains aux branches qu'elle faisait rebondir dans sa course. Je la pris par la taille. Elle semblait bien jeune et fragile dans mes bras.

"Attends," dit-elle, mettant un doigt sur mes lèvres. "J'ai quelque chose à te dire... Ia davnó potitiála svoioù nivínost!."

("J'ai perdu mon innocence depuis longtemps.")

Toute une série de scènes pathétiques me passa instantanément par la tête: des rencontres furtives avec des jeunes Komsomoltsi dans les bois, dans les parcs, dans les greniers, des jeunes êtres maladroits s'accouplant à la hâte...

"Ce n'est pas bien grave," repondis-je, "moi aussi j'ai perdu mon innocence."

"Combien de fois?" dit-elle, passionée. "Moi, j'ai eu trois garçons."

Et je dus pour la réconforter lui faire le modeste récit de mes amours.

"Elle était sans doute très belle, la dernière, h'est-ce pas?" demanda-t-elle, inquiète.

"Pas aussi belle que toi," la rassurai-je.

Et c'était très vrai. Le soleil faiblissant du soir, filtré par le feuillage épais, étincelait encore dans ses cheveux d'or et ses grands yeux bruns; le rose de ses pommettes saillantes, si slaves et si attirantes, faisaient ressortir la blancheur éclatante de sa peau et de ses dents; à peine âgée de vingt ans, son petit corps était aussi souple et grâcieux que les bouleaux qui nous entouraient.

Nous nous embrassames, et ma tête tournait. Cela arrivait à moi, à moi, dans le coeur de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques! Elle embrassait d'ailleurs très bien.

"A h, mal'tchik moi! "soupira-t-elle. ("A h, mon garçon!")

Or, ne connaissant pas encore les mots de tendresse en

langue russe, j'essayai le soupir inverse: "A h, diévouchka
maïa!" (MAh, ma fille!")

Nous étions étreints ainsi pendant une demi-heure, les yeux clos, nous entrebaisant et nous murmurant des mots tendres, lorsque Katia me souffla, "Arrête, garçon cheri. Nous avons tout le temps. Nous devons nous rejoindre aux autres, John doit s'ennuyer là. Et Mitia et Volodia sont sans doute déjà de retour."

A près un dernier baiser, nous nous dirigeames donc vers les autres, bras dessus bras dessous. Les deux garçons russes étaient en effet de retour, les bras chargés de victuailles. Ils nous regardaient avec une ironie amicale et moqueuse. John leva vers moi les sourcils de façon interrogatrice, mais pour toute réponse je dus secouer la tête. Yevpraxia riait hystériquement, et sans le moindre humour, en dévorant des yeux son unique Mitia.

Tout le monde alors gagna un endroit plus éloigné dans les profondeurs de la forêt, ou le couvert fut mis. Les garçons russes avaient bien fait les commissions, étalant sur l'herbe drue quantité de charcuteries et de pain, une bouteille de porto, et -- ô ecstase! -- une bouteille de la mirigique vodka stolitchnaïa. On se jeta sur ce festin avec fureur.

Il fut décidé qu'étant le convive le plus joyeux, je devais avaler d'un seul trait un mélange infame de porto et de vodka. Il y allait encore une fois de l'honneur de ma patrie, et malgré les tendres protestations de Katia, je consentis à l'expérience. Pour assurer l'authenticité de l'opération, Volodia, sortant son canife de poche, perça le fond de la tasse de papier qui allait me servir de calice. Bouchant le petit trou de son pouce, il me versace cocktail affreux.

"Tu vas boire maintenant," dit-il. "Et si t'es un homme, tu avaleras le tout sans que tombe la moindre goutte!" Et il me fourra sous le nez la coupe de poison.

Je la saisis stoiquement et la vidai en deux secondes, avec d'horribles grimaces. Toute la compagnie éclata en applaudissements, sauf Katia, qui, pleine de prévenances maternelles, me bourrait de morceaux de pain, me frappait vigoureusement dans le dos, me frottait les tempes.

Puis il me prit envie de chanter. J'amorçais quelques vieilles chansons populaires russes, mais nos hôtes soviétiques me riaient au nez. C'était évidemment bien démodé pour des <u>stiliagi</u>; cela faisait d'ailleurs très <u>Komsomol</u>, très chauviniste. Faute de chansons américaines (dont ils ne savaient aucune), nous finîmes par "interpréter" la chanson moderne la plus répandue dans le Moscou actuel, la belle chanson mélancolique qui est sur les lèvires de chaque Moscovite depuis un an: "Podmoskóvnië

<u>Viètcherá</u>" ("Les Soirées dans la Banlieue de Moscou"). Rien de plus à propos, d'ailleurs, car c'était d'une telle soirée qu'il s'agissait entre nous. Les tristes paroles réveuses et sentimentales, chantées par la douce voix de la petite blonde dont je tenais la main, vigrent encore dans l'air étouffant de mon cabinet de travail parisien:

Tout se tait jusqu'à l'aurore;

A h, si vous saviez comme elles me sont chères,

Ces soirées dans la banlieue de Moscou!

La rivière coule et ne coule pas;

A vec tout l'argent qu'elle prend à la lune,

La chanson d'amour s'entend et ne s'entend pas,

Dans le calme et la paix de ces soirs.

Mais l'aube déjà paraît, le jour va poindre;

Ah, je t'en prie, je t'en prie, mon chéri,

N'oublie jamais les soirs d'été

Dans la banlieue de Moscou!"

Je crus m'évanouir de bonheur. Mais les derniers accords chantaient dans la forêt ténébreuse, quand Volodia, qui déambulait nerveusement pendant que nous chantions, me lança un autre défi. "Vous pouvez embrasser comme ça en Amérique?" s'écria-t-il, tombant sur les genoux et serrant la riante brune Yevpraxia dans

ses bras. Yevpraxia, heureuse de trouver une si belle occasion

pour rendre Mitia jaloux, répondait aux brûlantes caresses de Volodia avec enthousiasme.

Mais l'imperturbable Mitia ne fit que compter les secondes sur sa montre. Le baiser fini, Volodia et Yevpraxia se séparèrent, exténués. La brune regardait son amant indifférent avec un air de timide triomphe.

"Une minute trente-six," annonça celui-ci, froidement.

Pourquoi me forgait-on toujours à soutenir l'honneur de mon pays? En soupirant sous ce fardeau redoutable, je pris ma Katia dans les bras.

Nous nous lançâmes alors dans un baiser si prolongé et si passionné que les autres commençaient à s'ennuyer à force de compter les secondes. Nous tombâmes sur l'herbe, Katia couchait sur moi, nos lèvres toujours scellées, nous roulant sur la terre, haletant, soupirant. Pour protéger mes cheveux contre les brindilles dont l'herbe était parsemée, Katia mettait la main tendrement sous ma nuque.

Enfin, Mitia, Volodia, et John n'en pouvant plus, s'écrièrent en choeur, "Khvátit, khvátit!" ('Assez, assez!") "Cinq minutes quarante-trois ne vous suffisent pas?" Et on nous arracha l'un de l'autre.

"Allons plutôt danser," suggera Yevpraxia, un peu mal à son aise. "Montrez-nous, vous autres, un peu de <u>rock-'n'-foll</u> authentique," poursuivit-elle, en nous désignant, John et moi.

"Mais tu n'exiges quand même pas que nous dansions ensemble!"
protesta John, posant sa main sur sa poitrine dans un geste de
chasteté offusquée. "D'ailleurs, je n'y connais absolument
rien."

J'objectai à mon tour que ma connaissance de cette danse sauvage se bornait à quelques pas fondamentaux, et que je craignais pour la santé d'une fille que j'aurai projetté nonchalamment par dessus mes épaules ou entre mes jambes.

"Quand même, quand même!" s'écria Katia, en se levant lestement. "J'ai confiance en toi! Tu m'apprendras tout!" Et elle me prit la main, pour me faire lever de force.

Je dus alors lui démontrer les principes élémentaires du <u>rock-ini-roll</u>, qu'elle sut bientôt beaucoup mieux que moi. Les autres nous accompagnaient comme ils pouvaient, chantant des bouts de jazz qui étaient comme les échos d'un passé lointain dans l'histoire de cet art.

Ayant appris l'essentiel, Katia jeta les bras autour de mon cou, me fit la prendre par la taille, et se mit à sauter avec témérité, la tête en bas et les pieds au ciel, frappant alternativement mes hanches, puis se précipitait entre mes jambes en poussant de petits cris sauvages de plaisir et d'excitation.

Je fus d'abord terrifié par cet extraordinaire témoignage de confiance à l'égard d'un étranger recontré il y a si peu de temps. Et j'étais convaincu que la pauvre Katia allait se rompre

les vertèbres, sous mes mains maladroites et inexpérimentées.

Mais miracle! Katia et la vodka avait fait de moi un superman.

Je la projetais dans tous les sens comme si j'avais passé toutes
les nuits de ma jeunesse à fréquenter les boîtes de la bohème
san-franciscaine. (Katia était d'ailleurs très légère.) Les
autres Russes nous regardaient faire bouche bée, immobiles. John,
moins ébloui par ces performances, fit remarquer dignement qu'il
trouvait, lui, cette exhibition plutôt vulgaire.

Notre pas de deux achevé, Katia et moi nous nous arrêtâmes et nous regardâmes quelque temps sans parler, à bout de souffle.

"Tu n'as pas chaud, mon garçon?" demanda-t-elle doucement.

Question purement académique, puisque mon visage ruisselait

de sueur.

"Pauvre chéril" murmura-t-elle, m'éventant avec le dos de ma chemise.

Pour la taquiner un peu je lui montrai mon indexe qui saignait: elle m'avait égratigné dans la fureur de notre tarantelle. Elle poussa un cri l'horreur: "Bóje moí!" ("Mon Dieu!" -- Ces exclamations d'atavisme s'emploient couramment encore en Russie, de curieuses survivances. "Par la tête de Lénine" sonnerait quand même un quu faux.) Et elle prit mon doigt entre ses levres, comme si elle suçait héroíquement le venin d'une blessure mortelle.

L'idullique soirée approchait de sa fin. Vers dix heures et

demie, les garçons russes, Yevpaxia, et John exprimèrent leur désir de partir, car le trajet vers la ville durerait près d'une heure. Moins impatients de quitter ces lieux si "propices", Katia et moi protestions avec une langoureuse véhémence.

Mitia résolut enfin le problème, se montrant à la fois un sage, un juste, et un membre émancipé du <u>Komsomol</u>. "Bien," nous dit-il, sur le ton d'amicale ironie qu'il adoptait dans ces occasions, "faites votre tendre promenade dans les bois tous les deux, mais dans vingt minutes — pas une seconde de plus — nous venons tous vous chercher, que vous avez fini ou non!"

Katia ne se le fit pas dire deux fois. Elle me sourit, et m'entraîna. Le temps pressait; nous nous précipitâmes dans les bois obscurs, ne faisant point attention cette fois aux branches qui nous écorchaient, les cris de tous nos camarades nous sonnant aux oreilles: "Vingt minutes, vingt minutes, pas plus!"

Nous n'avions pas fait cent pas lorsque Katia s'arrêta, se retourna vers moi, et leva les sourcils, me souriant de son beau sourire ingénu. Nous tombâmes tous deux sur les genoux...

Dix-huit minutes plus tard, le bruit d'un cheval au galop vint troubler le silence de la forêt. Nous avions "fini."

"T'en fais pas, mon amour," siffla Katia, "c'est un gendarme qui fait sa patrouille. Habillons-nous."

Nous étions à peine en état de recevoir des visites, lorsqu'un

gendarme affublé d'un casque, d'un pantalon blanc, et d'un dolman bleu aux boutons et aux épaulettes d'or galopa à travers les bois sur son destrier noir, à trois mêtres de notre couche. Il ne nous avait pas vus.

(Âh, prévision des plus significatives pour moi, ce cavalier sylvestre! Mais comment reconnaître le doigt du sort?)

Mais non amis y réussirent mieux. Mitia, à la tête de sa propre patrouille de reconnaissance, se frayait un chemin bruyant à travers les bouleaux, s'écriant: "Les vingt minutes se sont écoulées! Nous voici, nous voici! Habilèz-vous, mes amis! etc." Et, guidé par un infaillible instinct, il nous découvrit.

Les garçons russes me serrèrent la main, en guise de félicitations. Je fis oui de la tête en réponse à une deuxième oeillade interrogative de John. Yevpraxia pleurait, au bord de l'hystérie, et Katia dut lâcher ma main pour laréconforter.

Le calme rétabli, nous nous dirigeâmes lentement vers l'arrêt de l'autobus, humant l'air apaisant de la nuit, fredonnant langoureusement "Les Soirées dans la Banlieue de Moscou."

Mon coeur chantait. Enfin, enfin, je commençais à pénétrer vraiment dans l'âme soviétique.

Pendant deux semaines, pas un jour ne passa sans que l'un ou l'autre de nos nouveaux amis nous ait téléphoné. Nous allions partout ensemble, aux restaurants, à des soirées chez leurs amis, à la plage; quelquefois nous nous promenions simplement à travers la ville. (Dans les restaurants, Mitia et Volodia nous parlaient toujours en pseudo-anglais, pour qu'on nous accorde le service privilégié réservé exclusivement aux Américains.)

Et toujours la même question se posait dans notre esprit: quelle était leur véritable attitude envers le régime? Question assez difficile à resoudre, car nous ne parlions que rarement politique. Il était certain qu'ils possédaient un certain esprit critique. Mitia et Volodia avaient été tous deux membres du Komsomol (organisation activiste de la jeunesse communiste), mais ils nous décrivaient ces réunions avec des sarcasmes mordants. Ils ne se montraient pas naïfs en ce qui concernait leur propre sûreté, ayant soin de ne pas dépasser les bornes d'une certaine prudence. Ainsi nous téléphonaient-ils seulement d'une cabine publique. Ils n'osaient jamais venir à notre hôtel, croyant moins compromettant de nous attendre à l'arrêt de l'autobus. Nous n'apprîmes leurs noms de famille qu'après deux semaines de fréquentations quotidiennes.

Malgre cette circonspection sophistiquée, ils se montraient pourtant d'une extrême naiveté en ce qui concernait la situation internationale, naîveté que nous avions grand'peine à concilier avec le ton d'ironie facile qu'ils adoptaient souvent pour parler de la politique des Soviets.

Ainsi ridiculisaient-ils la propagande simpliste du Komsomol.

Mais, en n'ayant pas d'autres preuves que sa publication dans
la Pravda, ils tenaient pour absolument authentique le fait
que des israélites russes, ayant été autorisés à émigrer en
Israël, ces mêmes israélites avaient trouvé si mauvais accueil
à Tel-A viv que quelques semaines plus tard ils écrivaient officiellement au Président Vorochilov pour demander leur répatriement immédiat en Russie. Lorsque nous mîmes en doute l'objectivité de la Pravda sur ce point, comme sur tous les autres
d'ailleurs, ils nous accusaient de faire nous-mêmes de la contrepropagande.

Leur esprit de révolte n'allait donc pas très loin. D'abord, parce qu'ils devaient après tout leur position privilégié au régime; ils appartenaient à l'élite. Leurs pères étaient haut placés; dans quelques années, quand ils aurente fini leurs études à l'Université, toutes les portes serente ouvertes pour les fils aussi. Dans naches société sans classes, une aristocracie bien bourgeoise existe, s'affermit, se perpétue.

Deuxièmement, parce que nos amis comprenaient mal les principes fondamentaux sur lesquels est basé leur système de gouvernement. Ils grenaient pour des phénomènes passagers et isolés les maux intrinsèques à une dictature. Les plus intelligent d'entre eux, ami de Mitia, et dont nous fîmes la connaissance plus tard, appelé lui aussi Dmitri, nous exprima cette attitude admirablement lorsqu'il nous dit: "En général, la Russie est un très bon pays. Il a, il est vrai, beaucoup de défauts — beaucoup — mais ça s'améliore chaque jour. Donc, la théorie est bonne."

Les jeunes "occidentalisants", les stiliagi, se trouvent ainsi dans une position très peu enviable. Il leur manquent en même temps la formation et les renseignements nécessaires ou pour se révolter totalement contre le régime (ce qui est impossible d'ailleurs) ou pour l'accepter totalement, comme l'ont pu des intelledtuels d'un age plus avancé. Mais par opposition à la majorité de leurs compatriotes, ils ne sauraient se contenter avec résignation d'un espoir d'amégliordans un avenir lointain. Ils entrevoient déjá un monde meilleur, qu'ils comprennent d'ailleurs aussi mal que le leur: le monde occidental. Il ne sont même pas tellement surs que ce soit un monde meilleur, mais du moins est-il différent, est-il nouveau. Car ils s'ennuyent à mourir. Ce sont tous des Mme. Bovary, rongés par une vague insatisfaction, nourrissant de vagues espoirs, rêvant de vagues rêves de bonheur dans un vague inépuisable. (Et ceci est très russe.) Ils n'appartiennent ni à un monde ni à l'autre.

Ainsi restent-ils affreusement isolés.

Ce terrible isolement se manifesta devant moi avec le plus de force au cours d'une étrange "surboum" de stiliagi à laquelle on m'invita. Nous arrivâmes, Katia et moi, dans l'appartement de l'hôtesse vers dix heures: le premier logis indigène dans lequel je mettais le pied. Très spacieux selon les critères moscovites, il comportait deux pièces, un salon et une chambre à coucher (la salle de bains se trouvait à quelque distance, dans le corridor). Les parents de l'hôtesse étant à la campagne à leur datcha (le père était ingénieur), la fille en profita pour organiser sa soirée.

Nous entrames dans le petit salon, orné d'un piano vetuste, une lampe à abat-jour orange (que l'on trouve partout en Russie), quelques chaises dures, et un antique divan sur lequel se couchait notre hôtesse quand ses parents étaient en ville. Deux ou trois garçons et autant de filles se trouvaient la; quelqu'un était assis au piano. On me présenta, nous échangeames nos prénoms, et on nous fit asseoir, Katia et moi, sur le divan, comme les invités d'honneur.

Un silence tomba. Le garçon au piano jouait quelques accords à l'aventure. Je contemplai le groupe. Svatlana; motre hôtesse, amie intime de Katia, âgée de dix-huit ans, se tenait debout, vêtue d'une robe informe d'un bleu extravagant. Elle portait une quantité invraisemblable de rouge aux

lèvres. (J'appris par la suite qu'elle devait entrer au Conservatoire d'Arts Dramatiques à l'automne. Ainsi possédaitelle tout un carton de maquillage, qu'elle distribuait d'ailleurs, mais chichement, à ses amies.)

Les autres filles, habillées avec encore moins d'élégance, maquillées comme des caricatures de mannequins, contemplaient les murs ou leurs ongles fardés avec des regards de mammifères.

Les garçons se tenaient dans l'ombre, immobiles.

Décidement, des légions d'anges passaient en silence... En desespoir de cause, on pria le pianiste de jouer. Il exécuta -- excellemment d'ailleurs -- quelques morceaux de jazz dans le style de 1920. Personne ne dansa, personne ne rit, aucune boisson n'était visible.

Je dus donc fournir le seul incident passionnant de la soirée. J'avais négligemment inséré la main dans l'espace infime entre le divan et le mur, pour mieux écouter la musique. A pres quelques instants je poussai un cri aigu, et retirai la main. Une punaise venait de me mordre. Q uelques rires mornes fusèrent alors.

Une demi-heure passa, et soudain l'hôtesse n'étouffa pas un bâillement. Tout le monde se leva, très lentement, comme des personnages de rêve. On se serra la main, les filles s'entre-baiserent, et tout le monde partit, sauf Katia et moi, remerciant notre hôtesse de son hospitalité. La "surboum" était

terminée.

Les motifs qui nous avaient induits, Katia et moi, à assister à cette orgie, n'étaient pas, avouons-le, très purs. Le système soviétique, impitoyable envers toute liaison sentimentale de caractèreinternational, nous y avait contraints. Nous venions en effet de subir une de ces expériences terrifiantes que la pauvre Katia appèlait euphémiquement des "nipriátnosti" (des "incidents désagréables"). À ssis encore sur l'infect divan de Svetlana, pendant que celle-ci s'occupait des préparatifs pour la nuit, nous méditions, Katia et moi, sur la première semaine d'une amitié orageuse...

Après notre première rencontre dans les bois de la plage de banlieue, elle m'avait téléphoné tous les soirs. À minuit, car elle travaillait trois soirs sur quatre dans une usine.

(À l'automne elle reprendrait ses études dans une école polytedhnique.) Nos conversations étaient brèves, mais tendres. Sa voix, toujours fatiguée, à peine audible à travers le detestable appareil soviétique, résonnait encore dans mes oreilles quand je m'endormais...

Deux jours après notre soirée sylvestre, comme j'avais une matinée libre, nous nous étions rencontrés Place Pouchkine pour passer quelques heures ensemble. Dès qu'elle m'aperçut, elle accourut en souriant et me baisa impétueusement sur les

lèvres devant tout le monde. Tant ce geste était naturel et innocent, qu'on nous aurait pris pour un couple normal d'amoureux soviétiques -- ou américains.

C'était l'anniversaire de ma naissance, et elle s'en était souvenue. "J'ai quelque chose pour toi," me dit-elle avec un sourire timide, sortant de son sac un beau portefeuille en cuir jaune, assez grand pour contenir même les énormes billets de cent roubles. (On dit que le gouvernement fabrique ces billets sur une échelle si vaste pour rendre difficile toute tentative de recels illégal.)

Je regardai son cadeau avec émotion, me rendant compte du sacrifice qu'elle avait dû faire pour l'acheter; car de tels objets se vendent très cher en Russie. Je l'en remerciai d'un baiser, et nous prîmes l'autobus pour la plage.

Nous nous y baignames un moment, mais, comme le temps pressait, nous nous rendîmes presque aussitôt aux bois, vêtus encore de nos maillots, ou nous passames une demi-heure délicieuse. Et puis il nous fallut retourner à notre travail, elle à son usine, moi à l'Exposition.

Je l'avais vue une nouvelle fois avant cette soirée chez Svetlana. J'avais eu l'imprudence de l'inviter un matin à l'Exposition. Quoiqu'elle fût ravie d'avoir cette occasion unique de voir un peu le progrès de nos travaux préparatoires, Katia ne s'y amusait pas beaucoup. Car elle craignait à chaque moment qu'on ne reconnût en elle une Russe, et qu'on la flanquât dehors. Ce qui arriva d'ailleurs. Nous en étions à la maison modèle, lorsqu'un Russe bourru nous barra le chemin.

"Qu'est-ce que vous faites là, vous?" dit-il à Katia en russe.

La pauvre essayait de se tirer d'affaire en se tournant vers
moi, balbutiant quelques mots dans un charmant pseudo-anglais.

"Elle est interprète," dis-je à notre antagoniste, sans grand espoir.

"Ah, vraiment?" riposta-t-il. "Il me semble que vous n'en avez pas grand besoin. Mademoiselle, fichez le camp tout de suite, s'il vous plaît, ou je ne répondrai pas des conséquences." Et il tourna les talons.

Katia, au bord des larmes, tremblait de peur. Je la conduisis au métro, ou elle me quitta, me serrant la main longuement.

Quelques jours après, elle me téléphona pour annoncer une grande nouvelle: on avait changé ses heures de travail à l'usine, si bien qu'elle serait désormais libre le soir. Ravi moi aussi, nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain soir, le samedi, devant le grand bâtiment jaune et carre du <u>Stéréokinfo</u> ("cinéma panoramique"), non loin du théâtre Bolchoï.

J'arrivai à l'endroit indiqué à l'heure exacte (circonstance assez rare d'ailleurs -- mon manque de ponctualité était déjà proverbial parmi mes connaissances russes). J'attendis une demi-heure, de plus en plus inquiet, regardant les citoyens endimanchés

(on sait ce que c'est qu'un Soviétique endimanché) qui fourmillaient autour des affiches de publicité, se demandant si le film valait le coup.

J'étais sur le point de téléphoner à l'hôtel pour demander si elle m'avait laissé un message quelconque, lorsque je vis accourir Katia, essoufflée.

"Ah, te voilà, chéri!" s'écria-t-elle. "Je savais bien que tu ne trouverais pas l'endroit!"

Elle m'avait attendu pendant quarante minutes devant l'autre entrée de l'énorme édifice.

Nous rîmes tous deux. On avait faim. J'avais trouvé pendant une promenade solitaire à travers la ville un restaurant imposant, le <u>Café Droújba</u> ("Café de l'Amitié"). Quoiqu'elle protestat que ce fût trop cher, je l'y amenai. Je portais un petit paquet de forme irrégulière sous le bras.

Elle n'avait jamais goûté le caviar <u>zernistaïa</u>, qu'on nous servit dans de profonds bols de cristal. Nous mangions gaî-mnet: ce fut notre première (et malheureusement dernière) soirée en ville.

Elle me pria de lui donner encore une leçon d'anglais, un de nos passe-temps favoris. Elle faisait d'ailleurs de grands progrès, pouvant déjà dire "Je t'aime beaucoup" et "A ssieds-toi, s'il te plaît." J'écrivais les mots anglais en caractères russes sur un petit carnet, pendant qu'elle se penchait sur

mon épaule en riant de leurs sons étranges.

Pendant le <u>borchtch</u>, j'indiquai le petit paquet qui reposait sur la table: "Tu es un être fort peu curieux, Katia." Elle poussa un cri.

"C'est un cadeau! Je sais que c'est un cadeau!" Car elle aussi célébrerait sa fête de naissance le lendemain. "Fais voir, lioubóvnik ("amant")!"

Je la fis souffrir quelques secondes encore. Puis je fis un petit trou dans le sac qui enfermait le trésor, laissant voir un talon haut. Katia faillit s'évanouir.

"Une paire de chaussures à hauts talons!" murmura-t-elle, transfigurée. Puis, se remettant de sa stupeur, elle m'arracha le joyau des mains, me couvrant de baisers, ôta ses vieilles chaussures avec impatience, et enfila les nouvelles. "Elles me vont à merveille!" s'écria-t-elle avec transport. "Ou les as-tu trouvées?"

Une fille russe vendrait son âme au diable pour une paire d'élégants souliers à hauts talons, qui n'existent pas en Union Soviétique. (Plus tard dans la soirée, Svetlana nous en montra une paire a 40.000 francs, dont les gros talons ressemblaient à des tranches de fromages maladifs. Et c'était tout ce qu'il y avait de plus chic en Russie.)

Je racontai à Katia comment, à force d'investigations prolongées auprès des guides féminins, j'avais trouvé une fille dont les chaussures étaient trop etroites. Je les lui avais achetées, ne sachant même pas si elles étaient à la mesure des pieds délicats de mon amour, mais pensant que Katia pourrait toujours les faire ajuster chez un des innombrables savetiers de la ville. Et miracle! Elles n'étaient ni trop larges ni trop étroites.

Au milieu de notre repas, deux hommes, dont un en uniforme, s'assirent à notre table. Katia, plus nerveuse que d'habitude, refusa de me parler russe plus avant, et nous dumes continuer notre conversation en pseudo-anglais. Outre les "Je t'aime beaucoup" et les "Assieds-toi, s'il te plaît", dont elle parsemait libéralement ses propos, elle proférait un galimatias intarissable et du plus haut comique, qui m'évoquait les balbutiements aigus d'un bébé réclamant sa tétée. Je répondais sérieusement par des formules anglaises de politesse. De temps à autre nous riions poliment à une épigramme particulièrement spirituelle que l'un de nous venait d'inventer. Notre imposture fit son effet, si bien qu'un de nos deux compagnons de table si distingués nous pria avec des gestes d'excuse de lui passer le sucre.

Ces deux hommes ne buvaient qu'un café, et ils nous quittèrent bientôt. Ce ne fut qu'alors, quand nous savourions le dessert, que Katia et moi remarquâmes en même temps un petit homme barbu, assis modestement à une table voisine, qui nous regardait attentivement par dessus son journal. Nous nous rappelames soudain qu'il avait assisté à tout notre repas, et qu'il n'avait pourtant rien mangé. Lorsque nos regards se croisèrent, il se cachait aussitôt le visage derrière ses <u>Izvestia</u>.

"Il nous épie," me murmura Katia à l'ormille.

Se rendant sans doute compte du caractère si peu subtil de ses méthodes & surveillance, ce personnage se leva aussitôt et s'éloigna à grands pas. Nous ne le revîmes plus; il savait déjà tout ce qu'il voulait savoir.

Katia tremblait. "J'ai quelque chose à te dire, Jim," ditelle très bas. "J'aurais dû peut-être te le dire avant, mais j'avais peur. D'ailleurs, je ne croyais pas que ce fût si important."

Mon coeur battait. "Quoi, Katia? Dis-moi tout."

"C'était une nipriatnost! ("un incident désagréable")," ditelle. "Tu te rappelles le jour ou j'ai visité l'Exposition?

Peu après, quand je rentrais à mon travais par le métro, à
trois stations après les Sokolniki, un homme me mit la main
sur l'épaule. Il était très gentil; il voulait savoir seulement d'où je venais. J'ai répondu simplement, 'Des Sokolniki,'
et il parut satisfait. (La plus grande partie de ce parc,
bien entendu, était encore ouvert au public soviétique comme
un "Parc de Culture et de Repos" ordinaire.) Puis il me pria
poliment de bien vouloir l'accompagner à la station de police

la plus proche..."

Je ne pus retenir un petit cri de frayeur à ces derniers mots.

"T'en fais pas, chéri," me dit Katia doucement, mettant sa
main dans la mienne. "Je n'avais même pas peur, car je n'avais
rien fait de mal, n'est-ce pas? J'étais tout ce qu'il y a de
plus naturel et de gai avec cet homme, et je crois qu'il a du
s'en apercevoir, car il était toujours tres gentil, comme si
ce n'était qu'une simple formalité." Puis elle se tut un moment, souriant avec naïveté, les joues en feu. Elle n'avait
jamais paru aussi belle, aussi pure.

"A chève," dis-je. ""Que t'est-il arrivé au commissariat de police?"

"Pas grand'chose, Jim. On m'a fait asseoir on ne peut plus courtoisement, on m'a demandé mon nom, mon adresse, et mon travail, et puis tous les policiers se sont excusés. 'C'est une erreur que nous avons faite, mademoiselle,' m'ont-ils dit, 'Il arrive même à la pâice d'en faire de temps à autre, h'est-ce pas? Nous vous prions de nous excuser. Au revoir, mademoiselle.' Et ce fut tout. Ce n'est pas bien grave, Jim, n'est-ce pas? Ils ont dit eux-mêmes que c'était une erreur... D'ailleurs je ne me comportais pas du tout comme une coupable. Âu contraire, je suis fière de ma conduite. Je ne leur ai même pas menti. Ils savent bien qu'on ne m'avait jamais fait gomparaître devant la police avant, que j'ai toujours été une

bonne fille, n'est-ce pas, Jim?"

Mais j'étais transi de terreur pendant ce récit. Des visions mélodramatiques d'oubliettes où l'on met des jeunes filles à la question se bousculaient dans ma tête. Il ne s'agissait certainement pas de rassurer Katia, mais de lui souligner le danger qu'elle courait en me fréquentant.

"Ce n'était pas une 'erreur', Katia," lui dis-je, "et je crains que ce ne soit qu'un commencement. Peut-être serait-il plus prudent de ne plus nous revoir... Car il faudra bien tôt ou tard nous séparer, n'est-ce pas, chérie?"

Elà me regarda longuement. Quand elle parla enfin, c'était sur un ton de tendre mépris qui me brisa le coeur.

"Tu as la frousse, n'est-ce pas?"

"Oui," dis-je. "Mais surtout pour toi. Moi, je suis citoyen des États-Unis, je quitte ce pays dans quelques semaines. Mais toi, il te faudra passer toute ta vie ici..."

Elle m'interrompitate nervosité. "Quant à moi, je n'ai pas peur! Car je n'ai rien fait de mal, et ils le savent bien. Quoi donc! Est-ce que je suis une espionne? Je t'aime, c'est tout. Ce n'est pas quand même un crime?"

"Si, chérie, c'est un crime," lui dis-je.

Notre discussion fut interrompue par le garçon de restaurant, qui brandissait l'addition sous mon nez. Horreur de plus: je savais que le caviar coûterait cher, mais le méchant vin géorgien qu'on nous avait suggéré et que j'avias accepté distraitement coûtait 35 roubles (soit 1715 francs). Je n'avais pas assez d'argent sur moi.

Katia se mit à rire. Elle ouvrit son sac et sortit un vieux billet froissé de cinquante roubles, qu'elle gardait en réserve pour les cas d'urgence. "Voilà!" dit-elle. "Je prévois tout!"

Nous quittâmes le Café de l'Amitié, nous promenant à l'aventure dans le centre mouvementé de la ville. Katia s'agrippait fortement à mon bras, car elle n'était pas tout à fait encore habituée à ses nouvelles chaussures. Elle s'était mis un peu de rouge aux lèvres; c'était la première fois que je la voyais ainsi fardée.

"J'ai bien l'air d'une A méricaine maintenant, n'est-ce pas, mon garcon?"

"Oui, chérie, et d'une très belle A méricaine."
Et nous marchions longtemps en silence.

"Ce sera donc notre dernière muit?" soupira-t-elle enfin, regardant droit devant elle. Je ne répondis pas. "Tu sais, Jim, je dois partir en tout, dans une semaine pour rendre visite à ma mère... (Sa mère habitait seule la capitale d'une république lointaine de l'URSS; son père était mort depuis longtemps.)

Une semaine, ce n'est pas long. Nous pourrions nous voir pendant cette semaine, car le mal est déjà fait, on sait que nous

nous aimons."

Il est bien dur d'être inflexible. Je dis cependant, "Non, Katia. Nous passerons bien cette muit ensemble, et la semaine prochaine je t'accompagnerai à la gare -- mais je crains que ce soit tout."

Un douloureux silence tomba entre nous. Malgré tous les bruits de la rue Maxim Gorki je n'entendais que le claquement des hauts talons de Katia sur le pavé.

Mais la gaîté native de mon amie se ranima lorsqu'elle songea aux problèmes pratiques de notre "dernière nuit." Il était, bien entendu, inconcevable qu'elle m'accompagnât à l'hôtel. Le concierge, les femmes de chambre, les autres guides, nos directeurs — toute une meute impitoyable de Soviétiques et d'Américains nous y guetterait. Il serait en outre bien peu agréable de nous contenter encore une fois d'un bois, car la muit était froide et nous grelottions d'avance tous les deux.

Ce fut alors que Katia se souvint de son amie Svetlana, dont les parents émient à la campagne. Ravie de son idée, Katia téléphona sur-le champ d'une cabine publique à Svetlana, trouvant le numéro dans son petit carnet. (Les annuaires de téléphone n'existent en Russie que dans les bureaux des commissaires de police.)

Svetlana voulut bien nous accueillir, mais nous avertit qu'il y avaitechez elle une "surboum."

"Tant pis," répondit Katia dans le recepteur. "Tels invités ne resteront pas toute la muit..."

Et nous voilà donc, la "surboum" terminée, seuls avec Svetlana dans son élégant appartement. La jeune étudiante et actrice se montra pleine de bonne volonté et de tact à notre egard. Elle me conduisit à une cabine publique près de sa demeure, pour que je pusse avertit mes compagnons de chambre que je ne rentrerais pas cette nuit-là. Lorsque j'exprimai le désir de me laver le visage, Svetlana m'accompagna au lavabo dans le corridor, m'offrant son meilleur savon parfumé et tenant la serviette jusqu'à ce que j'eusse fini.

Nous causames tous les trois pendant quelque temps. Ou plutôt c'étaient les deux amies qui jacassaient à qui mieux mieux dans un russe si rapide et si argotique que je n'en comprenais que des bribes. Svetlana, se déclarant enfin fatiguée (la "surboum" avait été vraiment épuisante), se retira avec un sourire complice dans la chambre à coucher de ses parents absents, tirant le vilain rideau de drap multicolore qui servait de portière, et nous souhaita bonne nuit.

Katia et moi nous étendîmes sur le divan, pourvu d'un oreiller et de deux minces couvertures que Svetlana venait de nous fournir.

Ce ne fut pas seulement les punaises qui nous empêchèrent de dormir cette nuit-là.

À près notre première semaine de séjour à Moscou, divers incidents compliquèrent notre vie à l'hôtel. D'abord, les appels téléphoniques anonymes.

À chaque heure de la journée, mais surtout pendant la soirée et la nuit, le sacré téléphone sonnait. La moitié du temps, ayant décroché le récepteur, nous n'entendions que le bruit d'un appareil qu'on raccrochait. Nous discutâmes ce phénomène curieux avec nos collègues. Ils avaient tous subi la même exprience. Nos directeurs nous expliquèrent enfin que ce n'était que la police, qui vérifiait ainsi nous heures d'absence habituelles.

Ce n'était guère la peine, d'ailleurs, car une des fonctions principales du concierge et des bonnes était de noter sur un petit carnet nos heures d'arrivée et de départ. "Pour que nous sachions quand nous pouvons faire la chambre," m'expliqua l'une d'entre elles.

Un jour la directrice de l'hôtel nous rendit visite. Entrée dans la chambre, elle demanda poliment, "Puis-je entrer?"

"Je vous en prie," répliquai-je, en enfilant chastement mon pantalon (car il faisait très chaud).

C'était une grosses femme obséquieuse, la bouche pleine de dents en or. Se tournant vers les trois occupants de l'apparte-

ment, elle nous salua successivement, en exprimant ses voeux fervents que messieurs ne trouvassent rien à redire dans son humble établissement. Nous l'assurâmes que nous étions comme chez nous.

"Parfait," dit-elle. "Mais vous savez, il y a aussi de très belles chambres au quatrième étage."

"Très intéressant," dit John. "Je n'en doute pas."

"Je crais de ne savoir bien m'expliquer," continua-t-elle.

"Vous voyez, j'ai besoin de ces chambres-ci."

"Et nous aussi, nous en avons besoin," observa Curt.

Elle nous fit son sourire le plus onctueux. Nous craignions déjà le pire.

"Je ne vous y force pas, je vous <u>prie</u>, je vous <u>implore...</u>"
"Pourquoi plus particulièrement ces chambres, s'il vous
plait, Mme. la directrice?" demandai-je, avec toute l'onction
dont j'étais capable.

"Parce qu'une délégation polonaise arrive..."

"Quand ga?"

"Quand? Ah, voyons... Demain, oui, demain."

"Et pourquoi ne leur donnez-vous pas ces belles chambres du quatrième?"

"Pourquoi?" Elle réfléchit un moment. L'inspiration lui vint enfin: "Parce qu'ils aiment tous habiter le même étage. Vous savez, les Polonais sont comme ça." Nous n'aurions rien d'autre

affaire que d'accepter. Les bonnes se chargeraient de tout le déménagement avec toutes les précautions imaginables.

(Je devrais peut-être avouer que pendant tout cet entretien nous échangions en anglais des remarques plutôt grossières et dénuées de sympathie sur la personne de la directrice.)

Eref, n'usant point de sa force, elle nous convainquit par ses prières. Elle prodigua ses remerciements. Un bataillon de bonnes arriva presque aussitôt; elles attendaient dans la coulisse. N'empêche que nous dûmes traîner nous-mêmes les malles les plus lourdes.

Installés dans nos nouvelles chambres, identiques d'ailleurs aux premières, nous dicutâmes longuement les raisons de ce changement. Nous decidâmes enfin que les chambres du troisième étage devaient être mal surveillées. Nous avions été presque les seuls guides à ne pas habiter la quatrième.

Un autre guide venait de découvrir un microphone derrière le mur au-dessus de son lit. Une jeune fille guide me raconta que comme elle se tenait dans sa salle de bains, se plaignant de la saleté des serviettes à son camarade de chambre, elle vit dix minutes plus tard (il était neuf heures du soir), la bonne entrer, portant de nouvelles serviettes. Intuition remarquable, ou curieux pouvoir des murs qui ont quelquefois des oreilles?

Tout cela nous incita à bafouer férocement cet invraisemblable système de surveillance. S'ils tenaient absolument à nous épier, nous leur donnerions de quoi s'amuser.

Nous nous mimes alors à nous parler très vite en argot américain, rendant les paroles littéralement incompréhensibles à un étranger par un accent méridional que nous y ajoutions de surcroît. Mais centétait guere la peine, car ils pouvaient toujours enregistrer cet argot sur un magnétophone, et un traître américain le leur traduirait plus tard.

Nous essayames donc le stratagème inverse. En nous approchant des endroits probables -- la radio ou le téléphone -- nous nous disions des betises très distinctement en russe. Par exemple: "Je trouve toutes ces mouches soviétiques abominables. Vous entendez bien, camarades écouteurs?" Ou bien nous commencions des phrases séduisantes, comme "Je te dirai ce que Ivan Ivanovitch me disait hier sur Khrouchtchev...", baissant ensuite la voix et nous chuchotant tout l'alphabet.

L'Union Soviétique ne se recommande pas pour les paranoides potentiels!

"Chto ti doumaiech o sémiliètnom plánié, Djon?" ("Qu'est-ce que tu penses, toi, du plan de sept ans, John?"

Et un enorme éclat de rire américain fracassa le microphone.

Le quatorze juillet, l'anniversaire de ma naissance, je reçus la premiere lettre de ma famille. M'étant attendu aux périodes spirituelles dont ma mère orne habituellement ses tendres épîtres, je fus écoeure de lire un message de ce genre:

"Jim chéri, comment vas-tu? Nous allons bien. H'espère que tu t'amuses en Russie, et que tu te soignes bien. Hilda nous téléphona aujourd'hui qu'elle et son mari vont plutôt mal, etc. etc." Ce document se terminait sur une pointe osée d'esprit. "Et surtout, ne bois pas trop de vodka. Je t'embrasse, Maman."

Car ma pauvre maman ne voulait point que je passasse le reste de mes jours en Sibérie, loin d'elle. Elle craignait d'écrire quoi que ce soit qui puisse paraître suspect aux censeurs, rien qui ait l'air d'être un message à double sens.

N'empêche que sa lettre incluait en effet une phrase en code. L'amie de la famille dont je devais voir le frère moscovite s'appelait "Hilda." Selon un système subtil que nous avions mis au point avant mon départ, un renseignement favorable sur la santé d'"Hilda" m'avertirait que je devrais continuer mes efforts de détective. Un renseignement défavorable me dirait d'y renoncer absolument. Or, pussque j'avais déjà écrit de Gibraltar que j'y renoncerais, ce message de maman me parut étrange. Je décidai en fin de compte qu'il ne constituait qu'une délicate confirmation de ma décision.

(Il existe cependant un moyen d'éviter la censure des lettres, que j'appris plus tard à maman. Une lettre adressée à l'ambas-

sade américaine dans la capitale d'un certain pays non loin de l'Union Soviétique, pottant l'initiale (M) entre parenthèses immédiatement après l'adresse, serait expédiée à la main par un courrier diplomatique à l'ambassade américaine à Moscou. De même, à Moscou une fois par semaine, on peut confier ses lettres au courrier qui les apportera à travers la frontière, d'où elles arrivent au destinataire.)

Je m'étais toujours demandé pourquoi les Français célébraient mon anniversaire avec tant d'enthousiasme. En effet,
le soir même du quatorze juillet eut lieu une magnifique réception a l'ambassade française, à laquelle personne d'entre
les guides n'était invité, d'ailleurs. Un peu froissé par
cette attitude étrange envers l'inévitable invité d'honneur
que j'étais, je résolus soudain moi-même de donner une "surboum" grandiose à ma manière le soir.

Je réservai donc un cabinet particulier au restaurant géorgien, l'Aragvi, et invitai chaque être vivant que je voyais
parmi les personnel de l'Exposition, ainsi que nos jeunes amis
russes. (Il était impossible, bien entendu, que Katia y assistât. D'ailleurs, elle travaillait le soir ce jour-là.)

Personne ne promit définitivement de venir, alleguant toutes sortes d'engagements antérieurs, mais beaucoup dirent qu'ils "essayeraient." Vers huit heures nous prîmes un taxi pour le restaurant, N. Logofet (notre aimable professeur de russe) et

moi. Un de mes compagnons de chambre nous retrouverait en ville. Ils étaient les seuls convives dont j'étais sûr.

Arrivés au restaurant, on nous fit entrer dans le bureau du directeur, pour décider du menu. Comme notre hôte, tiré à quatre épingles, le visage glacé par une redoutable morgue, je dus luipinspirerîle respect, car on m'accabla de révérences. Le directeur, l'un des hommes les plus gros qu'il m'était donné de voir, était assis derrière son bureau; à sa droite se tenait un indigène —un beau petit Géorgien à moustaches, affublé d'une énorme toque de chef cuisinier. Pendant tout notre entretien avec le directeur, le chef ne souffla mot. Si l'on lui adressait une question directe, il répondit "Oui, seigneur," en s'inclinant profondément.

Au-dessus de la tête du directeur un portrait de Monsieur Nikita Serguéfévitch Khrouchtchev nous souriait avec bienveillance. La tête du chef se trouvait, elle, sous le portrait de Lénine, ce qui faisait un effet assez curieux. Et sur le mur opposé, nous regardant avec une tendresse très géorgienne sous ses sourcils touffus, se trouvait l'immortelle image de Staline.

Le directeur se frotta les mains (chacune épaisse comme un jambon), et se lança dans la description colorée du menu à quatorze plats qu'il avait en vue pour "monsieur." De temps à autre il se tournait vers son chef pour qu'il corroborât l'excellence des mets choisis.

Et combien coûterait cette orgie gastronomique? Cinquantehuit roubles (2813 francs) par personne. Impossible.

Mais le directeur se distinguait par une faculté d'adaptation extraordinaire. Sans s'être arrêté de parler une seconde, il avait déjà rayé d'une main impitoyable huit des quatorze plats. Restaient seulement trois hors-d'oeuvre, un posson, le chiche-kebab, et le dessert. Vingt-cinq roubles (1212 francs). Là, c'était possible. La vodka, bien entendu, se consommerait et se payerait à part.

Tous ces points précisés, le directeur nous promit un cabinet particulier pour vingt-cinq personnes. "À propos, combien serez-vous?" demanda-t-il.

"Pour le moment, seulement trois," dis-je timidement. "Mais on en attend beaucoup plus."

Le directeur cacha sa déception; il ouvrait la bouche pour commenter la situation, lorsque quatre autres convives, deux garçons et deux filles, se précipitèrent dans le bureau.

"Voilà, vous voyez?" m'ecriai-je triomphalement.

L'air un peu plus satisfait, le directeur nous amena dans le cabinet particulier qui allait devenir le théâtre de nos agapes solonnelles. Un garçon de restaurant géorgien, une serviette soigneusement pliée sur l'avant-bras, s'inclina très bas à notre entree.

Nous contemplâmes cette piece, éblouis par la longue table

au nappe brillant, par les fauteuils tapissés de velours, par le lustre extravagant qui pendait au centre du plafond, par le piano, et surtout par un meuble gigantesque et multicolore à usage indéterminé qui prenait toute la largeur d'un mur, ajoutant infiniment à l'atmosphère vaguement orientale. D'un côté un petit balcon donnait sur la grande salle du restaurant, ou nous vîmes l'orchestre géorgien en train d'accorder ses lyres. Je ne pus retenir un petit cri sauvage de satisfaction, ce qui déconcerta considérablement notre garçon géorgien, qui ouvrit de grands yeux.

On m'installa au haut bout de la table. M. Logofet eut la délicatesse de forcer les deux jeunes filles à s'asseoir à mes côtés. Les premiers hors-d'oeuvres arrivèrent, ainsi que les premières bouteilles de vodka stolitchnala. Les toasts commencerent; les invités me saluèrent, je saluai les invités.

Et puis, par groupes de deux et de trois, d'autres convives entrèrent, procession qui continua pendant toute la soirée, jusqu'à ce que la salle fût comble. Parmi eux, cinq ou six garçons russes, chacun avec une bouteille de vin serré suntite poitrine, qu'ils apportaient en cadeau.

La nourriture était excellente et éxotique, la vodka d'une saveur et d'une efficacité merveilleuses. On commençait à se sentir heureux, à parler fort, à chanter.

M. Logofet, l'admirable vieillard, buvait plus que personne

(sauf moi). Chaque fois qu'on lui offrait un verre, il le repoussait, disant: "Je ne bois pas, vous savez bien. Je suis un vieil homme respectable." Mais il se laissait toujours convaincre avec la plus grande facilité, si bien qu'il lui prit bientot l'envie de déclamer à tue-tête d'interminables vers de Pouchkine, mais je dois le reconnaître, avec aussi le plus grand talent.

Volodia nous exécuta une sauvage danse tzigane. Je me joignis à lui pour un kazatchók splendide, qui se termina brusquement lorsque tous tombâmes tous deux sur notre derrière.

La bonne volonté internationale rayonnait sur tous les visages. Les Russes burent à l'Amérique, nous bûmes à l'Union Soviétique en général et à la république de Géorgie en particulier.

Deux guides filles entrèrent, portant un énorme gateau de vingt-deux bougies. Une autre fille jouait de la guitare; ses doigts enivrés par la vodka autant que par la musique, produisaient des accords assez étranges.

A u milieu du tumulte joyeux, le directeur entra, non pas pour nous gronder, mais pour m'offrir un paguet de cartes postales géorgiennes en souvenirs. Il resta d'ailleurs pour partager avec nous la vodka.

Vers deux heures du matin, le tiers des convives était plongé dans une douce inconscience. Beaucoup d'autres durent faire d'utiles visites au lavabo. Je me tenais encore debout, mais faillis tomber quand on me présenta l'addition. Heureusement bien des convives avaient laissé avec délicatesses des billets de cent roubles près de leurs couverts.

On nous déversa dans des taxis, et nous rentrâmes à l'hôtel, chantant à tue-tête quand nous ne penchions pas précipitamment par les portières.

Je montai à ma chambre, vomis délicatement dans la cuvette, et m'endormis aussitôt, parfaitement heureux.

Cette soirée fit époque parmi les guides. On en parla avec nostalgie pendant des semaines.

Mon autre compagnon de chambre, Curt, n'était pas desanôtres à la "surboum." Il languissait sur son lit de douleur, victime d'une dysenterie aigué. À près une triste semaine, compliquée par les symptômes humiliants de la maladie, Curt avait consenti qu'on le transportât à l'hopitâl Botkinski, à l'ouest de la ville.

Toutes les doctoresses (il est rare de trouver un médecin masculin en Russie), ainsi que toutes les femmes de chambre et la directrice de l'hôtel, quoique remplies d'une sollicitude maternelle pour le grabataire, disculpèrent farouchement leur patrie de toute responsabilité. Elèes étaient convaincues que Curt avait attrapé sa dysenterie pendant le voyage, sans

doute dans un pays capitaliste tel que la France ou l'Italie.

Quelle que fût l'origine politique de la maladie, elle n'en était pas moins grave. Le lendemain de l'hospitalisation de mon ami, on m'exempta du travail pour que je lui rendisse visite, et lui communiquasse une lettre consolatrice de ses parents. J'étais tres curieux de pouvoir apprécier ainsi le système medical soviétique, réputé si avancé.

A rivé au grand hôpital Botkinski, je parvins enfin à trouver le bâtiment réservé aux maladies contagieuses du système digestif. On me fit asseoir pendant quelques minutes dans une petite salle d'attente, ou je m'amusai à feuilleter un tas de brochures médicales (dont j'ai encore cinq exemplaires devant les yeux.) Destinées aux mères de famille, elles abondaient en conseils précieux pour les soins de l'enfance. Ornées toutes d'illustrations en couleurs de mères russes puissantes et sérieuses et d'enfants piaillants, les brochures portaient des titres impressionnants: "Ce qu'il faut savoir de la grippe", "Comment donner les médicaments à l'enfant", "Comment prendre la température de l'enfant", "Comment habiller l'enfant à partir de sa deuxème année", et "Comment recueillir l'urine des enfants pour les analyses."

Quelques minutes plus tard, une doctoresse entra, portant une ample blouse de chirurgien dont elle m'affubla avec soin. Une femme maternelle avec un doux sourire, s'appelant Anna Grigórievna, elle avait l'air d'une religieuse dans son costume candide. Solonnel moi aussi dans mes hardes d'Hippocrate, je la suivis vers une cellule dont le mur extérieur était composé entièrement de verre. Une enseigne en grosses lettres rouges proclamait: "A ttention! Dysenterie aigue et contagieuse!"

Nous entrames dans une petite chambre à côté, où A nna Grigórievna me fit laver les mains à deux reprises. Cette opération exécutée, nous passames par une autre porte dans la
cellule de mon malade. La doctoresse nous quitta, m'ordonnant de verrouiller les deux portes derrière elle.

A près toutes ces précautions, je fus bien soulagé de voir Curt de bonne humeur. Il allait déjà beaucoup mieux, grâce à un médicament socialiste qu'on lui avait ingurgité le matin. Je lui remis sa lettre et mon dictionnaire de poche (indispensable pour causer diarrhée), et nous parlâmes pendant une demi-heure.

On le comblait d'attentions, de prévengances, m'informa-t-il.

On s'intéressait passionément à la couleur, à la forme, au parfum de ses moindres produits, ce qui le flattait énormément.

On faisait l'impossible pour plaire à cet Americain qui par-lait si bien le russe. J'allais éprouver moi aussi cette bonne volonté touchante.

On étouffait dans la cellule, et je voulais boire. Puisque

aucun des verres du malade n'était utilisable, je dus m'adresser à la doctoresse, en frappant sur le mur de verre. Elle pomit de m'en apporter un à l'instant. Vingt minutes plus tard, elle le trouva. Je lui ouvris les portes, et elle me versa à boire. C'était sans doute l'unique verre de l'hôpital, car elle attendit jusqu'à ce que j'aie fini de boire pour l'emporter.

Ayant vidé le verre d'un trait, je la priai de m'en verser un autre. Je l'avalai de la même façon, et demandai un troisième. Elle ouvrit de grands yeux, craignant sans doute pour ma digestion, mais remplit le verre encore.

Lorsque j'eus fini, elle me regarda comme un intéressant animal de laboratoire, et offrit gentiment de me verser un quatrième verre d'eau, s'étant évidemment résolue à observer ce phénomène jusqu'au bout. Je refusai pourtant. Or le lendemain, mon autre camarade de chambre, John, visita l'hôpital. Il trouva, rangés mathématiquement sur la table de chevet de Curt, trois verres de thé. La doctoresse, n'y comprenant rien mais anxieuse de plaire, avait décidé que ces à méricains buvaient tout par groupes de trois!

Après deux ou trois jours, Curt se sentit parfaitement guéri. Les doctoresses russes cependant ne voulurent point lâcher prise, alléguant la nature insidieuse de la dysenterie, protestant qu'il faudrait faire toutes sortes d'examens préalables, remplir toutes sortes de documents. Curt s'ennuyait à mourir, et il craignait manquer l'ouverture de l'Exposition. Il était d'ailleurs l'âme de notre chorale, alors en pleine répétition pour son glorieux début officiel.

Sur le point de s'évader (impossible d'ailleurs — on avait caché tous ses vêtements), Curt nous implora de prévenir le médecin de l'ambassade américaine. À près de longs débats, on lui permit à celui-ci d'examiner le malade; il l'affirma complètement guéri. Mais ce ne fut qu'une semaine plus tard, la veille même de l'ouverture, qu'on le libéra enfin.

Le régime communiste considère sa médecine comme une de ses gloires. Il est en effet incontestable que les progrès réalisés dans ce domaine depuis la Révolution sont énormes (comme partout dans le monde civilisé d'ailleurs). Chaque citoyen soviétique bénéficie de soins médicaux complètement gratuits, jusque dans les régions rurales les plus éloignées. Les médecins russes (dont à peu pres 75% sont des femmes) se consacrent à leur noble travail avec dévotion.

N'empêche que le système médical russe, comme tous les autres dans le monde, est loin d'être parfait. Il est d'abord encombré d'innombrables bureaucrates, conséquence inévitable d'une médecine socialisée. En outre, l'éducation médicale

russe est bien moins intensive que dans l'Ouest, vue la nécessité immédiate pour les bataillons de docteurs de soigner une population toujours croisante. Dix ou quinze ans devront passer avant qu'un médecin russe conquière definitivement son titre de "docteur." A uparavant, il n'est considéré que comme un "feldcher", sorte d'apprenti à demi qualifié pour traiter ses malades, et comme un vétérinaire plutôt qu'un médecin. Or les "feldcher" constituent la moitié (du moins) du corps médical russe.

Je devrais peut-être raconter à ce propos une petite histoire qui courait Moscou en ce temps-là. Un touriste américain subit une crise soudaine d'appendicite. On l'opéra
tout de suite. Mais il aurait été si mal anesthésié qu'il
resta conscient pendant toute l'opération, souffrant toutes
les douleurs de l'enfer. Sur une table à sa gauche, une
femme en gésine hurlait continuellement; à sa droite, on exécutait une cholécystectomie sur un vieillard. L'A méricain
aurait ainsi tout vu, tout entendu.

Il y a de quoi provoquer quelques psychoses dans une situation pareille! Mais la psychiatrie n'existe littéralement pas en Russie! Ceux qui ont entendu parler de Freud le considèrent comme un répugnant dégénéré bourgeois. D'ailleurs, les soi-disant maladies mentales n'étant que les produits d'une société décadente, elles ne sauraient se manifester

dans un état marxiste-léniniste. Tout le monde est en conséquence bien équilibré en Russie. Il n'y a dans tout le vaste pays un seul hôpital pour les maladies mentales.

Ou sont les fous en Russie, M. Khrouchtchev, je vous le demande?...

. 1

Un jour nous vîmes une affiche dans la rue qui attira notre attention. On annogait une conférence sur un sujet passionnant: a 7:30 du soir, le 20 juillet, le Professeur O. A. Mikhaïlov parlerait pendant une heure et demie de l'Exposition Sovéitique à New-Bok et de l'Exposition Américaine à Moscou. Ravis de l'occasion que cela nous offrirait pour poser des questions embarrassantes au conférencier, nous nous précipitâmes à la location, où nous achetâmes quinze billets pour nos amis. Nous peuplerions la salle à nous seuls! La caissière nous regarda un peu de travers, mais nous vendit les billets quand même.

Le soir du vingt, nous nous rendîmes de bonne heure à la salle de conférences, ayant décidé d'y entrer par petits groupes pour n'alarmer personne. Mais à l'entrée nous fûmes bouleverses de lire une autre affiche: pour quelque raison obscure, le sujet de la conférence avait changé. Monsieur le Professeur Mikhaïlov parlerait seulement de l'Exposition Soviétique à New-York. Aucune trace de la première affiche n'était visible.

Nous entrâmes quand même, de très mauvaise humeur. La salle avait l'air d'un amphithéâtre universitaire avec ses rangs élevés de sièges et ses écritoires. Sur l'estrade se trouvaient assis à une longue table trois hommes séveres, affublés

de trois complets bleus identiques. Comme nous l'apprimes plus tard, c'était les contrôleurs de questions. Le conférencier monta sur l'estrade à gauche, un petit homme d'allure distinguée aux cheveux d'argent, habillé lui aussi du même complet bleu que ses trois acolytes.

Le professeur se lança alors dans une harangue soporifique et interminable, farcie de statistiques sur la production d'orge en Ukraine et sur le merveilleux exploit réalisé par l'URSS dans la production du lait de vache, qui était maintenant presque égale a celle des USA. De sa voix monotone et à peine audible il détailla le catalogue de tous les stands à l'Exposition Soviétique, commentés de la façon suivante: "Les automobiles soviétiques ont surtout impressionné les visiteurs américains (!). Vous savez, il n'y a pas mal de longues autos à New-York, qui créent ainsi un problème terrible pour la circulation. Nos voitures, plus commodes parce que moins extravagantes, ont été une revelation pour les Américains, qui exprimaient tous le désir de pouvoir acheter de telles autos." (Le professeur n'avait sans doute pas entendu parler des Volks wagen, des Renault, etc., qui sont à quinze fois meilleur marché que les autos russes, et si répandues chez nous.) De temps à autre, le professeur illustrait un point de sa démonstration en projetant des clichés presque invisibles sur un énorme écran ou ils se perdaient.

Je venais de recevoir une lettre d'un ami américain dont je respecte le jugement, qui estimait l'Exposition Soviétique "magnifique -- et je ne dis pas ça pour faire plaisir aux censeurs." Le conférencier aurait donc eu de quoi amuser son public. Mais tout le monde s'endormait. Les Russes surtout avaient l'air amèrement déçus; ils avaient lu les memes statistiques dans la Pravda pendant des semaines.

John et moi souffrions ensemble dans le fond de la salle. Une corpulente femme russe à notre gauche, ennuyée de la harangue, entama une conversation avec nous. Elle nous appela "camarades", nous prenant d'abord pour des Tchèques. Lorsque nous la désabusames, un refroidissement certain se manifesta dans ses propos, ainsi que sur son visage de mammifère. Devenue alors très attentive aux moindres paroles du professeur, elle nous favorisa de véhéments commentaires à chaque tournant de phrase. Nos voisins commençaient à nous regarder, amusés par la brutalité de nos reponses.

Car cette femme était de ceux qui inspirent l'animosité dès le premier contact. D'une opiniâtreté, d'une ignorance, et d'une aggressivité inconcevables, elle cultivait de surcroît dans son parler un tic qui nous affola: entre chaque parole elle répétait, sur un ton d'ironie primitive, le mot "pajálousta" ("s'il vous plaît").

Ainsi, caquetant sur la médecine russe dont le professeur venait de parler: "Chez nous, s'il vous plaît, les soins médicaux sont gratuits, s'il vous plaît. Personne ne meurt s'il vous plaît parce qu'il ne peut pas trouver un médecin s'il vous plaît. Voilà comme nous vivons s'il vous plaît dans une société socialiste s'il vous plaît, etc. etc."

Lorsque John fit remarquer que chez nous en Amérique s'il vous plaît il existe aussi des cliniques gratuites pour les pauvres s'il vous plaît, et que chaque médecin est obligé s'il vous plaît d'y travailler uné certain nombre d'heures par semaine, elle explosa d'un rire de maniaque, qui lui valut un regard désapprobateur du conférencier.

Nos voisins russes s'amusaient énermément de cette bagarre. Ils éclatèrent eux aussi de rire lors d'une petite dispute sur les modes russes. La veille avait paru dans la <u>Pravda</u> un article intitulé "<u>Tipítchno li éto?</u>" ("Est-ce typique?"), mettant en doute la qualité typique de la maison modèle qu'on démontrerait à notre Exposition typique. "C'est typique des maisons des ouvriers américains comme le Taj Mahal est typique des maisons moyennes indiennes!" avait-on fulminé.

Lorsque donc on nous montra sur l'écran des mannequins russes, portant à New-York des robes dont la haute couture parisienne ne rougirait pas, y compris des chaussures à hauts talons, John ne put se retenir de crier à notre vieille sorcière, "Tipítchno li éto?"

Se voyant entourée de compatriotes qui se moquaient d'elle, notre antagoniste faillit crever de fureur et de frustation: "Si, s'il vous plaît, c'est très typique s'il vous plaît!
Nos actrices, s'il vous plaît, portent des robes comme ça,
s'il vous plaît!"

Le professeur avait presque fini. "À propos," dit-il, "je vais terminer par quelques remarques sur l'Exposîtion américaine à Moscou. Mais comment en vérité parler d'une exposition qui n'est même pas encore ouverte?" Et il se contenta de redire le catalogue de quelques-uns des stands les moins passionnants, comme les machines d'empaquetage.

Il ouvrit ensuite la seconde partie de la soirée, réservée aux questions. Un peu tard, cependant, car un Russe avait déjà crié, "Un moment, j'ai une question à poser! Comment obtenir un billet pour l'Exposition américaine?"

Les trois contrôleurs des questions se levèrent avec des regards furibonds, mais le conférencier, souriant avec indulgence, répondit seulement, "Mais vous faites votre demande, c'est tout!" Celui qui avait posé la question émit un petit rire sec.

La période des questions fut une véritable farce. Il fallait d'abord écrire sa question sur une fiche et la soumettre aux contrôleurs. Car on ne voulait pas perdre le temps de l'érudit conférencier par des questions imbéciles.

John écrivit sa question sur le système médical américain, et moi je demandai pourquoi on avait changé le sujet de la conférence au dernier instant. Un autre guide contesta une remarque ridicule du professeur au sujet de la télévision en couleurs, qui d'après lui n'existerait qu'une fois par semaine aux États-Unis, et cela seulement à New-York.

Nous nous apergumes que les hommes en bleu rejetaient immédiatement ces questions, avec de légers sourires ironiques.

On soumit alors au conférencier trois questions précises, concernant toutes des points de détail sur divers stands de l'Exposition Soviétique. Puis le professeur demanda sans vergogne, "Il n'y a plus de questions?" et descendit aussitôt de
l'estrade, mais avec dignité.

John et moi, nous explosames, protestant auprès de nos voisins surrl'injustice dont nous étions victimes. Plusieurs d'entre eux, avec une naiveté et une sollicitude touchantes, nous conseillèrent d'attraper vite le conférencier et de lui poser nos questions d'homme à homme. La bonne femme à notre gauche, un peu troublée par notre véhémence, ne put dire que: "Il s'est trompé, s'il vous plaît, sur votre télévision! On peut se tromper, s'il vous plaît, n'est-ce pas?"

Nous sortimes de la salle, essayant de nous débarrasser de la vieille, qui criait toujours à nos côtés. Dans la rue, elle nous reprocha: "Vous êtes bien cruels, s'il vous plait, jeunes hommes, s'il vous plaît, de tourmenter une vieille dame comme moi. Un jour vous apprendrez la vérité, s'il

vous plaît, un jour vous regretterez votre conduite."

"Vous savez donc la verité, madame?" lui demandai-je doucement.

"Bien sur je la connais, s'il vous plaît. Il est vrai que je suis vieille, mais je connais la vérité en ce qui me concerne, s'il vous plaît. Je reçois une pension de l'État, s'il vous plaît, de 900 roubles par mois. Voilà, s'il vous plaît."

Et elle nous regarda triomphalement.

Mais juste à ce moment-la, une autre vieille femme qui nous écoutait s'approcha. Misérablement vêtue, la bouche édentée, le dos voûtée, elle nous dit tout bas, avec décence: "Moi aussi je reçois une pension de l'État -- mais ce n'est que 300 roubles par mois (à peu pres 14.400 francs)!"

La première femme fut atterrée. Elle dut garder le silence pendant quinze secondes. Puis elle éclata, serrant le poing: "Et tu dis ça devant eux, misérable! Espèce de salope! etc. etc." Et elle s'éloigna, courant presque, criant un torrent d'injures aux quatre vents avant de disparaître.

La deuxième femme resta pres de nous, la tête baissée. Je lui parlai: "Vous simeriez bien, n'est-ce pas, madame, apprendre un peu comment nous vivons en Amérique?"

Elle me sourit doucement. "Mais oui, monsieur!"

Et j'avais fait le pas fatal. En une seconde, je me trouvai complètement entouré d'une cinquantaine de Russes. (John, à quelques mètres de distance, subissait un sort semblable.)

Les autres Américains nous saluèrent gaîment de la main, et se sauvèrent à toute vitesse — ils voulaient, eux, aller au théâtre!

J'en eus pour plus de deux heures, et ce fut la plus longue discussion de cette sorte à laquelle j'aie participé en Russie. La foule qui m'entourait était composée de gens très hétérogènes, des simples ouvriers jusqu'à quelques intellectuels. Ils se bousculaient entre eux, mais me laissaient toujours assez d'espace pour respirer plus ou moins librement. Presque tous se montraient amisaux et sympathiques, passionnément curieux. J'aurai à dire quelle fut l'unique exception.

J'eus tout de suite l'impression que je me trouvais encore sur le bateau, participant à l'une de ces séances d'entraînement avec nos professeurs pseudo-russes. Car la monotonie assommante de la propagande anti-américaine que ces pauvres gens avaient subie pendant toute leur vie se manifestait à chaque instant dans ces questions — identiques à celles du bateau — qu'ils me posaient avec tant de passion.

On commença d'abord par des questions personnelles, qu'estce que je faisais, que faisait mon père, combien coûtait mon complet, etc. Puis les mêmes questions sur la discrimination raciale, le chômage, Paul Robeson, l'éducation offerte aux ouvrières et aux "paysans", la médecine, Wall Street, nos bases aériennes, le prix de la nourriture, etc.

Mais quelle différence entre les exercices académiques du bateau et la réalité vivante que présente un groupe passionné et dissemblable d'auditeurs! Chaque réponse doit être pesée, formulée pour être comprise par l'interlocuteur particulier à qui on a affaire. La moindre hésitation est prise pour une faiblesse, un manque de sincériét, ou bien on donne l'impression qu'on a tort. L'expression qu'on porte sur le visage est souvent plus important que les paroles qu'on profère; un petit sourire ironique fait plus pour désarmer un contradicteur que les arguments les plus éloquents. Et surtout on ne doit jamais perdre son sang-froid, ou se laisser emporter par la colère -- ce serait fatal. Si l'on parle bas, on se taira pour vous entendre; si l'on essaie de parler haut, les cinquante voix de la foule ne manqueront pas de vous rendre la monnaie de votre pièce.

Si même d'eût été une discussion "normale", dans laquelle tous les interlocuteurs auraient témoigné de la moindre bonne foi, c'eût été l'une des expériences les plus passionnantes de ma vie. Mais pour compliquer cent fois la situation, ma foule comportait un agitateur professionnel, créature détestable entre toutes dont la seule fonction était de me ridiculiser, de me discréditer aux yeux de cette foule. (Car il serait inconcevable d'un côté qu'il crût possible de me con-

vaincre de la justesse de ses calomnies, et également inconcevable qu'il pût y croire lui-même.)

Mon antagoniste était un homme d'une cinquantaine d'années, mieux habillé que les autres Russes avec une chemise et un veston de sport. Fendant les premières vingt minutes il n'avait soufflé mot; il prenait ma mesure. Je l'avais à peine remarqué, quoiqu'il se tînt au premier rang. Un sourire bienveillant n'avait jamais quitté son visage rond.

Ce qu'il avait observé pendant ces premières minutes ne dut pas lui plaire. Car je me débrouillai très bien. J'avais convaincu la foule de ma sincérité en évitant toute exagération, en admettant des défauts ou des faiblesses de l'Amérique pour mieux faire ressortir ses vertus, en leur posant des questions directes à mon tour, en usant de mon humour.

Ainsi, quelqu'un me demanda si je n'avais pas honte que le gouvernement américain fît prendre les empreintes digitales d'une équipe de joueurs d'échecs soviétiques. "Oui," répondisje, "j'en avais honte, et beaucoup d'autres Américains aussi. Car cela ne se fait plus. Il y a deux ands on a aboli ce procédé." Un peu étonné de cette franchise, mon homme poursuivit sur un ton moins belliqueux, "Mais vous admettez que cela existait?" "Bien sûr, et chez vous les tsars existaient bien, n'est-ce pas?"

Un peu plus tard, on me demanda le prix de ma montre. Je le

dis. "C'est une montre américaine?" "Non, suisse." Comment se fait-il que vous ne portiez pas une montre américaine?" "Parce que les montres suisses sont aussi bonnes, et parfois meilleures."

Ce fut une révelation; on a tendance en Russie à considérer tout l'Occident comme un apanage ordinaire de l'Amérique.

Un autre Russe me demanda pourquoi l'Amérique venait de perdre un match sportif contre l'Union Soviétique. "Votre équipe
était sans doute meilleure," répliquai-je. Ébahi, mon interlocuteur essaya de trouver des excuses à l'Amérique: "On a
sans doute donné un entraînement spécial à notre équipe, n'estce pas?" Quoique ce fût sans doute vrai, je répondis, "Pourquoi donc? Vous n'avez pas confiance en vos athlètes?"

Autre question: "Pourquoi n'y a-t-il pas plus d'ouvriers américains qui voyagent en Russie?" "Parce que cela coûte beaucoup d'argent!" "Vos ouvriers ne gagnent donc pas beaucoup?" continua-t-il. Mais dix voix dans la foule me défendaient: "Imbécile! Est-ce qu'un ouvrier chez nous gagne assez d'argent pour aller se promener aux États-Unis?"

Une autre fois, parlant du système américain pour calculer le nombre des chômeurs, je fis remarquer qu'un petit garçon qui vend les journaux pendant l'été, s'il se fait inscrire au Bureau du Travail, se considère comme chômeur lorsqu'il cesse son travail à l'automne pour étudier. Une voix féminine m'interrimpit: "Chez nous les petits garçons ne doivent pas vendre les journaux dans la rue!" "Chez nous les femmes ne doivent pas travailler le ciment," répliquai-je.

Bref, je mettais toujours les rieurs de mon côté.

Mon agitateur décida enfin de sa tactique. Il jouerait le père indulgent, reprimandant doucement son fils précoce mais inexpérimenté.

"Quel âge avez-vous?" me demanda-t-il, très haut, imposant le silence aux autres.

"Vingt-deux ans cette semaine." Et la foule murmura affectueusement.

"Vingt-deux ans!" continua-t-il. "Le bel âge que celui-la!
Moi aussi j'ai eu une fois vingt-deux ans, et je croyais tout
savoir!"

"Je ne crois pas tout savoir, monsieur," répondis-je.

"Me voici," dit-il, "agé de 55 and, je pourrais etre votre papa, n'est-ce pas?"

"Très bien, mon père," répondis-je, "qu'est-ce que cela fait?"

Déjà la foule s'empressait de me défendre: "Oui, qu'est-ce
que cela fait? Il est bon d'être jeune, il doit en être fier!"

L'agitateur se lança alors dans un interminable discours préparé d'avance sur la beauté de la paix et la nécessité pour les deux grands puissances du monde d'apprendre à se connaître. J'écoutais tout en souriant. Les membres les plus intelligants de la foule clignaient de l'oeil vers moi. Quand il eut fini, je lui demandai pourquoi on ne peut pas acheter des journaux américains dans les rues de Moscou, vue la nécessité si pressante d'apprendre à se connaître. Il me répondit qu'il existe un énorme choix de journaux occidentaux à l'infranchissable bibliothèque de Moscou.

"Allons donc la visiter," dis-je, et la foule éclata de rire. Je racontai comment un ami venait de demander un journal américain à la bibliothèque de Moscou; on lui présenta deux numéros du New York Times, l'un datant de septembre, 1956, et l'autre de mars, 1957.

"Pourquoi donc uniquement des journaux américains?" demanda
l'agitateur. "Il y a bien d'autres journaux étrangers, tchèques,
polonais, hongrois..."

J'aurais pus m'étendre sur ce sujet, mais je répondis seulement qu'il s'agissait surtout d'un échange d'information entre les USA et l'URSS.

"Voilà!" s'écria-til. "Vous parlez en vrai Américain. Toujours cette discrimination contre les petits pays, etc. etc."

La foule était très fatiguée par cet agitateur. On lui disait de se taire, on l'appelait "nikoultourni" ("mal éleve" -un grand insulte) quand il m'interrompait ("Donnez-lui le temps
d'expliquer, voulez-vous!"), on parvint enfin à le repousser
au dernier rang. Il attendait là le moment propice de recommencer, ciriant de temps en temps qu'on devait me laisser en

paix, que j'étais sans doute très fatigué, quê on me torturait. Je répondis toujours que je n'étais point fatigué, n'ayant que vingt-deux ans, que j'adorais parler avec le peuple russe, que j'étais venu en Russie justement pour cela.

Le champ était encore ouvert aux questions des gens simples. Un monsieurs au nez très rouge et à l'haleine fortement odorante, me posa une question chère à son coeur: "Qu'est-ce qu'on fait contre les ivrognes en Amérique?" D'autres m'exprimèrent leurs voeux sincères pur la paix. D'autres encore causaient littérature, me citant toutes sortes d'écrivains inconnus de cinquième ordre qui personnifiaient pour eux le monde occidental des lettres.

Quoique quelques-uns d'entre mes auditeurs plus intellectuels cachassent souvent mal une expression d'ironie ou d'incredulité, ils ne me firent jamais de "contre-propagande".

A près une heure de cette discussion, l'agitateur fit un noue veau coup d'essai. On me demanda combien de pièces comportait une maison moyenne américaine. Lorsque je répondis que moi, fils d'épicier, habitais une maison de sept pièces, et que cela se considérait chez nous comme parfaitement normal, le pauvre homme me regarda avec un étonnement sincère et naif: "Mais qu'est-ce que vous faites dans tant de pièces? On ne peut être dans plus d'une pièce à la fois, n'est-ce pas?"

C'était le moment propice. L'agitateur prit la parole: "Je

vous raconterai une petite histoire, camarades, dit-il. "J'ai vécu moi-même a New-York..."

"Quand ça?" demandai-je, flairant un mensonge extravagant.

"L'année dernière," dit-il. "Et je cherchais une chambre dans un hôtel. J'en ai trouvé une enfin, le meilleur marche que je pouvais. C'était une petite chambre très ordinaire — un lit et une table — et vous savez combien j'ai dû payer? Cent cinquante dollars par semaine!"

Il eût été malséant de lui rire au nez. Je crus préférable de lui poser à mon tour quelques questions:

"Dans quelle rue était-ce à New-York, s'il vous plait, papa?"

Il fut un peu déconcerté. "A h, j'oublie, peu importe, je ne sais pas. Mais quand même..."

"Qui était le maire de New-York à cette epoque-la, papa?"

"Je ne sais pas, moi. Qu'est-ce que cela fait?"

"Donnez-moi le nom de quelques restaurants à New-York, papa, s'il vous plaît. Vous vous rappelez sans doute votre restaurant préféré. C'était l'an dernier, après tout, n'est-ce pas?"

Il préféra de changer de sujet: "Camarades, nous voulons la paix..."

Je l'interrompis. "Papa," dis-je, "vous savez ce que je pense? Vous avez été à New-York comme moi j'ai été en Sibérie!"

Et il se tut definitivement devant les rires cruels de ses concitoyens. Jieus alors en effet l'air fatigué. On s'excusa de m'avoir retemu si longtemps, et la foule se dispersa. Je bondis au secours de John, qui n'en avait pas fini, et nous nous sauvâmes ensemble, exaltés, épuisés, les bons voeux et les remerciements de nos foules respectives nous tintant aux oreilles.

Quelques pas plus loin une provocatrice s'approcha de John, l'invitant à sa datcha pour le week-end. Il déclina l'invitation tres poliment, quand je lui administrai un furieux coup de coude dans les côtes.

Car c'était John qui m'avait prêché la prudence avec le plus d'éloquence dans la douloureuse histoire de Katia.

La nouvelle de cette liaison s'était quelque peu répandue parmi les guides, et l'opinion générale était assez partagée là-dessus. Certains des guides mâles cachaient mal leur envie à mon egard, et m'encourageaient à continuer, mais avec la plus grande circonspection. Les rares guides filles qui étaient au courant (celle par exemple qui m'avait vendu les chaussures) semblaient intriguées. Quelques-unes me regardaient même avec un intérêt nouveau. (Nos guides féminins étaient elles-mêmes constamment en butte aux avances importunes des Roméo de l'Université de Moscou, mais elles se montraient absolument inflexibles envers eux.) L'une d'entre elles me taquinait constamment

à ce sujet:

"Comment est-elle donc, Jim, votre petite Russe? Inutile de me la décrire, je puis deviner. Elle s'appelle sans doute Tania, elle doit porter une longue natte blonde, et je suis convaincue qu'elle sent l'écorce de bouleau, n'est-ce pas?"

Mais la plupart de mes amis intimes, et surtout John, m'accablaient quotidiennement de bons conseils. Outre le risque
grave que je courais de discréditer tout le personnel de l'Exposition américaine, si la presse russe décidait d'ébruiter
l'affaire, je mettais la pauvre fille dans une situation des
plus compromettantes: déjà questionnée par la police, elle
pe trouvait menacée par toutes sortes de représailles cruelles.
On pourrait l'accuser d'espionage, l'expulser de son université, ruiner sa carrière, l'emprisonner même. En tout cas,
notre liaison était déjà dûment notée dans son dossier permanent, tache dont les conséquences funestes pourront troubler
sa paix pendant le reste de sa vie.

Je sais bon gré à John; autrement je n'aurais jamais eu la force de rompre avec Katia. Si Katia vit encore tranquille, comme une lettre récente me l'assure, c'est à mes amis américains qu'elle doit ce bonheur. Si j'avais suivi leurs prudente philosophie jusqu'au bout, mon séjour à Moscou se serait terminé de meilleure façon. On ne se refait pas...

Je vis Katia pour la dernière fois le soir de son départ

pour la visite à sa mère. Elle me rencontra après ma journée de travail, non loin du Parc Sokolniki. Nous nous promenâmes pendant des heures, se parlant sans cesse, car elle tenait à me faire revivre chaque instant de sa vie durant cette dernière semaine loin de moi. Elle me fit décrire dans le plus petit détail ma demeure familiale en A mérique, ma chambre à l'université, mes activités quotidiennes pendant l'année scolaire. "Pour que," dit-elle, "je puisse imaginer ce que tu feras là-bas à tout instant."

Je lui donnai une de mes photographies, qu'elle couvrit aussitot de baisers. Au verso, j'avais écrit: "À ma chère Katia, dans la tristesse de l'amour. Souviens-toi de tout, comme je m'en souviendrai." Malheureusement, elle n'avait pas de photographie à me donner. Je l'avais prise la veille, à l'Exposition (c'etait mon travail, comme on verra), la photographiant avec un tel soin, avec une telle tendresse, que mes collaboratrices s'en étaient aperçues, et m'avaient posé des questions impertinents à son égard. Mais Katia tenait tant à cette photoqu'elle ne voulait pas s'en séparer. "Si tu m'ames," dit-elle, "Tu n'auras pas de peine à te rappeler mes traits." Elle disait vrai.

Son train partait à une heure du matin. Vers onze heures et demie donc je l'accompagnai à son logis (c'etait la première fois que je le voyais). Il n'était pas question que je monte

chez elle; nous nous assimes donc sur un banc dans un petit parc qui se trouvait tout près. Là, sur le banc même du parc presque désert, nous nous prouvâmes notre amour pour la dernière fois.

A minuit et quart elle monta à sa chambre pour prendre ses valises, deja bouclées, dit-elle. Je l'attendis dans le parc pendant plus de vingt minutes, fumant cigarette sur cigarette. Je m'étais presque décidé à l'appeller doucement lorsqu'elle parut, à bout de souffle, traînant deux valises, et pleurant. Elle avait égaré le cadeau choisi pour sa mère. L'ayant enfin retrouvé, elle s'était rendug compte de l'heure qu'il était, se précipitant dans l'escalier dans l'angoisse mortelle de manquer son train. Car il n'est pas si facile de changer de moyens de transport en Union Soviétique.

Nous avions donc vingt-deux minutes pour attraper le train.

Je pris les valises des mains de Katia, et nous essayames de trouver un taxi. Mais tout était désert à cette heure, et nous primes l'autobus pur les centre de la ville, ou nous trouvames enfin un taxi libre. Je donnai à entendre au chauffeur qu'une belle récompense capitaliste l'attendait s'il nous menait à la gare en dix minutes.

Il ne se le fit pas dire deux fois. Je n'avais jamais vu une auto russe filer si vite. (Les chauffeurs de taxi soviétiques conduisent en général tres lentement, n'usant point de l'accélérateur sur les pentes, etc., pour économiser l'essence.) Nous nous précipitions par les rues déjà endormies. Katia serrait mon bras très fort, assise figée comme une statue sur le bord de la banquette. Ce fut la première fois que je la vis ainsi apeurée.

A yant grillé tous les feux rouges, notre hérofque chauffeur nous déposa devant la gare à une heure pile. Je pensais au dernier trajet en taxi de l'imperturbable Phileas
Fogg dans "Le Tour du monde en quatre-vingts jours." Moins
calme que l'Anglais, Katia trépignait d'impatience pendant
que je payais le taxi, et s'engouffra fiévreusement dans la
gare.

Le train vomissait déjà ses nuages de fumée, sur le point de partir. Haletante, Katia grimpa sur le marche-pied du wagon et se retourna vers moi. Je lui donnai trois cent roubles, car elle m'avait dit qu'elle avait besoin d'argent.

Elle me sourit tristement. "Je ne te reverrai plus pour te les rendre, mon amour."

"Peut-être, chérie, qui sait?"

Les citoyens conducteurs criaient déjà pour annoncer le départ. Katia s'inclina vers moi du haut du marche-pied, et baisa mes cheveux.

"Poká, Jim cheri," dit-elle.

J'employai le même mot: "À tout à l'heure, Katia chérie."

Et elle disparut, dans une ombre de bruit et de fumée.

L'ouverture de l'Exposition approchait rapidement. Pour fêter cet événement, l'ambassadeur américain à Moscou, M. Llewellyn Thompson, nous invita tous à une cocktail-party chez lui. Dans l'énorme palais qui lui servait de résidence, nous nous régalâmes de Martini et de petits morceaux d'elicieux de pizza.

Vers la fin de la soirée, un de nos directeurs souffla quelques mots dans l'oreille de l'ambassadeur. M. Thompson sourit et dit, "Merveilleux! Qu'ils chantent!" Et notre chorale, les <u>Six Stiliagi</u> (réduits a quatre, car le Dr. Singer avait quitté Moscou et Curt languissait encore à l'hôpital), executèment leurs chants préférés. L'ambassadeur fut charmé.

"Il faut qu'ils chantent pour l'ouverture!" dit-il.

"Ô, gloire!" nous dîmes-nous, ravis.

...

Les travaux préparatoires n'allaient pas mal. Une semaine avant l'ouverture, nous apprîmes nos affectations particulières. Elles comportaient d'étranges surprises. Moi, par exemple, ne comprenant presque rien à la photographie, j'aurais à expliquer les appareils Polaroides, les caméras

qui développent leurs propres photos en une minute. John, en pale intellectuel qu'il était, commenterait le stand du camping. Curt, après sa guerison, serait un guide de réserve, chargé surtout des problèmes du contrôle et de la circulation des foules.

Les derniers jours avant l'ouverture seraient consacrés en principe à un entraînement hâtif dans nos futures spécialités. Et pour les guides heureux dont les stands étaient déjà préparés, ces journées fournirent en effet de fructueux exercices pratiques. Quant à moi, je ne faisais encore que peindre, car la femme qui devait représenter la Corporation Polaroïde à l'Exposition n'était pas encore arrivée d'Amérique. Un des guides féminins, Mme. Carol Dietz, dont le mari travaillait justement pour cette corporation, devait être ma collaboratrice. Mais pas plus que moi, elle n'avait de sa vie employé cette caméra compliquée.

Nous passames donc de longues heures à nous plaindre mutuellement: comment pourrions-nous apprendre à manipuler cet apareil en trois jours -- en expliquant son fonctionnement en russe, par dessus le marché?

Sur ces entrefaites, la presse russe ne demeurait point oisive. Elle s'égosillait quotidiennement à "préparer" le public pour l'Exposition, c'est-à-dire, de la discréditer à l'avance.

Dans la <u>Pravda</u> du 16 juillet, parut un article (page 4) intitule, "Journalistes Américains disent que ce n'est pas typique."

Mon ami, l'ingénieur russe de la station électrique, me glissa ce muméro le lendemain, me priant de le réfuter ou du moins de le commenter. Un groupe de journalistes américains, ayant vu à New-York une répétition du programme de modes qu'on allait presenter a Moscou, aurait jugé que cette exhibition donnerait une fausse impression. Car quelques-uns des mannequins étant des nègres et des négresses, les tableaux montrant les habits de noces et les vêtements de soirée américains deviendraient <u>ipsofacto</u> mensongers: il n'est point typique qu'on invite un noir à une soirée ou à un mariage chez les blancs.

La <u>Pravda</u> du 17 juillet comporta un article (page 5), intitulé, "L'un des plus merveilleux spectacles du vingtième siècle", plein des louanges extravagants qu'auraient faits les New-Yorkais sur l'Exposition Soviétique aux États-Unis.

Dans la Moskovskaïa Pravda du 19 juillet, le tiers de la quatrième page constitua un petit coin anti-américain. D'abord un article intitulé "Qu'est-ce qui estiplus cher?", abondant en citations pour prouver qu'une psychose atomique rend amère la vie du citoyen americain, lui réduisant à s'inventer des adversaires imaginaires. À gauche, une photo montrait trois écoliers californiens qui venaient de mettre le feu à leur high school. "Voilà vraiment les dignes fruits de l'éducation éclairée en Amérique!"

s'écriait le redacteur. Au-dessus de la photo de ces jeunes malheureux, se trouvait un petit article intitulé "Conseil aux Séminaristes." Citant une enseigne trouvée dans un seminaire américain ("Prêchez brièvement. Ou vous sauvez une âme en douze minutes, ou vous n'y arriverez jamais"), l'article se termine: "Autrement dit, dans n'importe quelle profession, le temps c'est de l'argent."

J'aurai à reparler du sympathique reportage dont nous bénéficiames dans la presse soviétique. Mais nous remarquames aussi certains curieux changements dans l'apparence matérielle du Parc Sokolniki. D'énormes enseignes belliqueuses parutent partout comme par magie. Longeant l'allée principale qui conduisait à la Coupole, nous trouvames, à droite: "Gloire au Parti Communiste de l'URSS!" À gauche, "En avant, vers la Victoire du Communisme!" Dans le Cas où l'on ne verrait ces aimables exhortations, on pouvait toujours contempler la gigantesque bannière rouge près de l'entrée occidentale du territoire américain: "Nous remplirons le plan de sept ans de surcroît!"

Et n'omettant rien qui pût servir à diminuer l'éclat de l'Exposition, les Soviétiques avaient créé à la hâte une petite
exposition rivale, elle aussi dans Sokolniki, montrant entre
autres merveilles "la voiture soviétique de l'avenir," ressemblant en tous points à une Cadillac.

Deux jours avant l'ouverture, Carol Dietz et moi fûmes quelque

peu soulagés par l'arrivée de Mile. Helen Warschuk, représentante de la corporation Polaroïde. Nous nous mîmes frénétiquement au travail, déballant les caisses de caméras et de film, traduisant en russe les notices explicatives dont nous ferions bénéficier nos visiteurs, subissant cent occasions par jour de nous énerver, en ne retrouvant pas tantôt l'une, tantôt l'autre des pièces indipensables à l'equipement.

Lorsque Helen constata que nous étions ignorants tous deux de toute connaissance de la caméra Polaroide, elle faillit reprendre le premier avion pour l'Amérique. Revenue un peu de sa stupéfaction scandalisée, elle nous fit nous exercer pendant des heures à charger l'appareil, à prendre les photos, à les laisser developper convenablement, à les retirer doucement de l'appareil, à les montrer grâcieusement à un public imaginaire. La tête me tournait de toutes ces histoires d'illumination, de vitesse d'obturation, de l'ouverture de l'objectif, du temps d'exposition.

Helen nous donna à chacun une camera à emporter, nous ordonnant de prendre autant de photos que possible et de les lui
montrer toutes le lendemain. Nous lui obéîmes, passant toute
la soirée à photographier les autres guides, aussi bien que
des délégations d'Indous et d'Allemands orientaux qui se trouvaient de passage à notre hôtel. Mais nous lui apportâmes
bien peu de fruits de notre travail le lendemain. Car comment

refuser de donner à nos amis et à des groupes souriants d'étrangers les photos que nous venions d'en faire devant leurs yeux incrédules? On nous aurait pris pour de tristes avares.

En tout cas, Carol et moi nous nous sentîmes un peu plus à notre aise, la caméra à la main. Mais garderions-nous notre sang-froid devant les myriades de visiteurs? L'expérience m'avait déjà suffisamment démontré que la théorie n'est que le plus pâle reflet de la pratique.

La veille de l'Exposition, le président des pompiers municipaux, petit homme à l'air très dévoué, nous fit une conférence détaillée sur les diverses méthodes d'éteindre les incendies. Surtout nous ne devrions pas crier "Au feu!" Ce ne serait pas opportun.

Quelques subalternes du chef-pompier nous firent la démonstration des extincteurs qui se trouveraient un peu partout dans l'Exposition, souillant ainsi l'herbe tendre sous une flaque immonde du dioxide de carbone, et empestant l'air estival d'une âcre fumée d'ammoniaque.

Nous promimes de faire notre possible pour éviter une catastrophe, de ne cas jeter des allumettes dans des réceptacles d'essence, et d'être inflexible et impitoyable envers tout visiteur qui essayerait de fumer. Ce ne fut qu'alors que je me rendis compte que même la consolation de la nicotine me serait ainsi refusée.

Ce soir-là nos directeurs crurent bon de nous donner quelques encouragements. On distribua d'abord nos insignes officiels, nos coupe-files, et nos bulletins quotidiens contenant un résumédes actualités mondiales. (Imprimés par l'ambassade en collaboration avec les services de presse occidentaux, ces bulletins quotidiens constituaient nos seules sources objectives d'information sur le monde entier.)

Et puis la jolie surprise: un rapport confidentiel, préparé par un de nos espions à New-York, sur nos collègues russes a l'Exposition Soviétique. À de rares exceptions pres, ils auraient très mal rempli leur haute fonction de guide. Pour la plupart ils ne savaient même pas assez d'anglais pour répondre aux questions les plus simples, se réfugiant dans un "No speak English" continuel. Pour ceux d'entre nous qui nourrissaient encore des doutes sur notre compétence en matiere de langue russe, ce fut une nouvelle des plus réconfortantes.

Le grand jour, le jour de gloire, le jour d'épreuve, le 25 juillet! L'ouverture officielle aurait lieu le soir, vers six heures. On nous avait laissé la matinée libre pour méditer, pour répéter nos harangues, pour nous reposer. Il nous parut bien étrange de ne pas devoir courir après l'autobus <u>Intourist</u>

à neuf heures, et nous nous en félicitames.

Si seulement nous avions su ce qui se produirait ce matinlà aux Sokolniki! Deux hommes d'état assez célèbres allaient faire un tour privé de l'Exposition, s'engageant dans un débat déjà fameux: le Vice-Président des États-Unis d'Amérique et le Président du Conseil des Ministres de l'URSS. C'était ce débat publique entre Nixon et Khrouchtchev, culminant dans le geste théâtral d'une véhémente poignée de main (qui ne l'a pas vu aux actualités?) qui forcerait Khrouchtchev à publier le texte intégral du discours d'ouverture de Nixon dans la Pravda et les Izvestia.

Ignorant les événements capitaux qui se déroulaient à l'Exposition, les <u>Cinq Stiliagi</u> passèrent la matinée à répéter les chansons qui feraient les délices des premiers visiteurs.

Vers quatre heures nous nous habillames. Les guides féminins devaient porter leurs robes de soie bleue à pois rouges. Les hommes porteraient leur complet bleu clair, celui qui se lavait en principe à la main. Je m'amusai pendant une heure à employer toutes sortes de produits pour enlever quelques taches de peinture blanche de mon pantalon. (Ces taches remontaient d'ailleurs au voyage de bateau, lorsque je m'appuyai contre la coque nouvelæement peinte.) Je ne réussis pourtant qu'à consteller d'auréoles mon malheureux pantalon.

À cinq heures l'autobus spécial nous amenait aux Sokolniki.

Le chauffeur, nouveau, connaissait mal la route, nous inspirant une vivê apprehension d'arriver en retard. Mais comme quelqu'un fit remarquer avec justesse: "Pourquoi nous inquiétons-nous?

On ne peut rien faire sans nous, n'est-ce pas?"

Et nous nous detendîmes, remplis du sentiment délicieux d'être indispensables.

Nous arrivames enfin au Parc. Mais quelle différence depuis notre première visite, dans les siècles passés! Contre toute attente, l'Exposition était prête à 95%. (L'autre 5%, comportant des détails plus ou moins importants, furent terminés pendant la semaine suivante.) Une allée bien pavée en asphalte et ciment marbré conduisait à l'hemisphère étincelant! et doré! de la Coupole. Le Pavillon de Verre, dont les murs avaient été miraculeusement nettoyés de ses graffiti pendant la nuit, brillait d'un éclat de diamants. Les champignons plastiques des pavillons auxiliaires levaient leurs tentacules delicat!s vers le ciel... Nous avions gagné la première bataille!

Tout ce qu'il y avait de distingué dans la bureaucracie et l'intelligentsia soviétiques fourmillait entre la Coupole et le Pavillon de Verre, se tenant pourtant strictement séparés des nombreux bureaucrates et touristes occidentaux. Les guides, s'étant frayé un chemin à travers le Tout-Moscou, portant tous nos insignes officiels, spirent nos places dans une longue file, alternant hommes et femmes dans toute la mesure du possible,

longeant le sentier asphalté par lequel entreraient les dignitaires. On nous avait formellement inderdit de brandir des caméras. Dommage, car j'avais besoin de pratique. Mais John, lui, se montra rebelle à cet ukase; il cacha son appareil derrière un arbre, et attendait le moment propice. Notre directeur nous passa en inspection, nous encourageant à sourire gentiment à M. Khrouchtchev.

Nous attendîmes une éternité. Mille fausses alarmes nous dégurent. On l'annonça enfin de façon certaine. Nous distinguâmes au loin la grande et mince silhouette du Vice-Président des USA, à sa droite une petite boule amorphe qui se révéla enfin être le personnage imposant du President du Conseil des Ministres de l'URSS. Ils s'approchaient. John se précipita derrière son arbre, saisit sa caméra, et s'agenouilla, en attendant.

M. Khrouchtchev souriait: pendant une fraction de seconde, son regard croisa le mien. C'était émouvant. Il considéra John, l'air amusé, Qui était ce jeune capitaliste qui lui faisait ainsi la révérence?

D'aspect bien plus âgé que ses photographies ne le révèlent, ses cheveux blancs -- plutôt rares -- scrupuleusement alignés un à un sur son crâne sphérique, trois ou quatre médailles brillant sur sa vaste poitrine, Khrouchtchev a le visage et la démarche d'un paysan jovial et endimanché.

La procession passée, nous filâmes à qui mieux mieux vers l'estrade devant le Pavillon de Verre ou seraient prononcés les discours d'ouverture. Un garde russe nous barra le chemin, inflexible malgré nos insignes. Il fallut que trois de nos directeurs l'intimidassent avant qu'il ne nous permit de nous placer derrière l'estrade, ou nous nous trouvâmes dans une situation enviable.

Une fanfare militaire entama les accords émouvants de "La Bannière parsemée d'Etoiles", et on présenta le prapeau americain au haut de son mât. Natacha, près de moi, pleurait, ainsi que votre serviteur. Le bel "Hymne a l'Union Soviétique éclata, et le drapeau rouge de la Russie prit son essor. Du sans doute à un caprice du vent, le drapeau soviétique pendait flasque le long de son poteau, tandis que le drapeau américain flottait élégamment dans la brise. "La soie soviétique est donc inférieure," chuchotâmes-nous, ravis de ce petit triomphe dans la lutte pour la coexistence compétitive.

L'ambassadeur américain dit quelques mots en russe, avec un accent lamentable. Il presenta ensuite M. Mc Clellan, directeur général de l'Exposition, qui exprima brievement ses remerciements aux ouvriers soviétiques et occidentaux qui avaient si bien travaillé pour en assurer le succès.

M. Khrouchtchev prit alors la parole. Il tenait ses papiers

dans la main gauche, et lit son discours d'une voix basse et monotone. On avait peine à l'entendre, car sa corpulence formidable l'empêchait de se mettre dans un contact très intime avec le microphone.

Apres les aménités d'usage, il confessa qu'il avait ressenti une certaine envie pendant sa visite à quelques stands le matin. Il se lança pourtant aussitôt dans un récit des progrès remarquables qu'avait faits L'URSS depuis la Révolution. À vouant que la production industrielle de la Russie n'était que la moitié de celle de l'Amérique en 1958, il prophétisa que son pays depasserait la production totale des États-Unis moins de cinq ans après la réalisation du plan de sept ans. L'Exposition américaine se montre donc utile à la Russie, en étalant devant ses yeux les progrès qu'elle fera elle-même dans un avenir prochain.

Il fit une pause dramatique, mettant la main droite sur son ample ventre emmailloté dans son complet gris. Ayant jeté un regard significatif vers le Vice-Président Nixon, qui l'écoutait poliment, il continua.

Une exposition sans <u>commerce</u>, continua-t-il, est comme une invitation à un bon restaurant pour quelqu'un à qui son docteur interdit de toucher à la moindre nourriture riche.

A rrivé enfin au bout de sa métaphore, Khrouchtchev ridiculisa ceux qui auraient espéré que l'Exposition mit en doute le sys-

tème économique communiste. Et après avoir exprimé le souhait que le Président Eisenhower visitât la Russie, il termina par ses voeux les plus évidemment sincères et d'une indéniable bonne foi pour le succès de l'Exposition et pour la paix dans le monde.

Ce fut ensuite le tour du Vice-Président Nixon. Dans un discours brillant (soigneusement préparé d'ailleurs par un groupe d'experts des affaires soviétiques à Washington), ornant ses propos par les intonations et les gestes d'un orateur professionnel, il mit en valeur les différences entre les systèmes de vie des deux pays, soulignant que l'homme ne vit seulement de pain.

Se tournant amicalement vers Khrouchtchev (qui écoutait attentivement la traduction que son jeune interprète lui soufflait à l'oreille), il fit remarquer que la répathition des biens aux États-Unis est infiniment plus égale que dans le rempart du camp socialiste. Il continua à discuter tous les thèmes habituels de la propagade russe, de la discrimination jusqu'au chômage, provoquant de temps à autre un énorme sourire sur le visage hilare du dictateur soviétique.

Son discours achevé, Nixon coupa le ruban traditionnel à l'entrée du Pavillon Principal, et l'Exposition fut ouverte.

Faute de lumière, le stand des appareils Polaroides ne fonctionnerait pas ce soir-la, et je fus libre de me rendre au studio de télévision, ou les autres <u>Stiliagi</u> m'attendaient.

Lorsque Nixon et Khrouchtchev passèrent, nous leur exécutâmes notre répertoire de chansons russes et américaines. Khrouchtchev avait l'air intrigué, et darda un regard d'irritation à un subalterne qui l'entraînait ailleurs. Je ne pus m'empêcher de songer à la vieille chanson burlesque américaine, "I <u>Played Fiddle for the Czar"</u> ("Je jouais du violon pour le tsar/

S'il s'enrhumait je jouais du catarrhe, etc.")

Après notre présentation officielle, je courus vers la Coupole, ou le champagne réuisselait à torrents. Deux heures
plus tard, mon ami, l'ingénieur russe, dut me conduire à l'autobus, me recommandant aux tendres soins de mes collègues également ivres. En route je me demandai comment Khrouchtchev,
homme si intelligent, concilie dans son propre esprit la production supérieure actuelle (fut-ce seulement "temporaire") des
USA, et la misère dans laquelle languit l'Américain moyen.
Ce poblème etant trop difficile pour mon cerveau alcoolisé, je
dus m'abandonner à rêver du lendemain.

Le lendemain matin nous fûmes étonnés et ravis de voir le texte intégral du discours de Nixon dans la <u>Pravda</u>. La photographie à la première page du journal avait pourtant sans doute valu l'Ordre de Lénine à l'artiste. Elle montrait un Khrouchtchev souriant, mais un Nixon portant une expression d'une écoeurante hébétude, en train de se curer l'oreille d'un ongle négligent.

La lune de miel était finie, comme on dit. À partir de ce beau jour, nous travaillerions de onze heures du matin à dix heures du soir, six jours par semaine. Même avec trois heures libres par jour pour nos repas frugaux, nous serions obligés de peiner héheures par semaine, plus qu'un ouvrier russe! (L'Exposition étant euverte tous les jours pendant six semaines, les guides bénéficieraient de leurs journées libres à des moments différents.)

Arrivés aux Sokolniki à onze heures moins le quart, je me rendis aussitôt au pavillon que les appareils Polaroïdes partageraient avec la démonstration des modes. Les caméras nous occuperaient de 11 à 1 heure, de 3 à 5, fet de 8 à 10. Je ne devais donc pas travailler pendant toute la journée; mais les brèves heures de répit entre chaque démonstration ne me permettraient jamais de quitter le Parc.

Notre pavillon, à gauche du Pavillon de Verre, construit entièrement de champignons plastiques, comportant une longue estrade demi-circulaire, sur laquelle se pavaneraient les mannequins. Un escalier étroit à gauche montait à l'estrade, où nous autres photographes devrions traîner pour chaque seance un fauteuil et une vilaine table orange, sur laquelle une gentille Anglaise, Joanna, oindrait les photos développées d'un liquide plastique péservateur. A u milieu de l'estrade se dressait un microphone, hélas trop puissant. À gauche, un texte explicatif en russe nous dispenserait de répondre aux questions trop techniques.

Nous nous préparâmes donc pour la ruée prochaine, Helen, la patronne, Carol, mon collègue, Joanna, notre subordonnee, et moi. Trop nerveuses pour faire les premières harangues, Helen et Carol m'abandonnèrent cette petite tâche. À onze heures précises, la voix sucree de l'annonceuse russe fracassa le système amplificateur de l'Exposition:

"Citoyens visiteurs! Soyez les bien-venus! Nous espérons que notre Exposition vous plaira. Si vous vous perdez, vous pouvez vous retrouver au bureau des renseignements sous la Coupole."

Cinq minutes plus tard, nous aperçûmes les premiers visiteurs isolés se dirigeant en file étroite vers la Coupole. Quelques-uns d'entre eux, ayant franchi le contrôle des billets, erraient déjà entre la Coupole et le Pavillon de Verre, nous regardant de temps en temps avec curiosité.

"Mais ce n'est pas trop mal," nous dîmes-nous courageusement. "S'il n'y a pas plus de monde que cela..."

Trois minutes après, c'etait le déluge. La première masse de nos 83.000 visiteurs quotidiens emportait tout devant elle, violant les pelouses, éborgnant leurs voisins, pulvérisant le

frêle ciment des allés sous leurs talons frénétiques, possédés par l'unique passion de tout voir, tout tâter, tout avaler à la fois.

Malheureusement, notre pavillon était un des ceux qui les intriguait le plus, avec toutes ses caméras, son fauteuil, son étonnante table orange, son microphone, et ses quatre démonstratuers en proie à une frousse épouvantable. Déjà les visiteurs comblaient la vaste étendue devant l'estrade, se heurtant énergiquement aux malheureux champignons plastiques. On criait, on demandait ce que c'était, on nous montrait impudiquement du doigt. Décidément, le pavillon se serait écroulé si je n'étais pas venu au microphone.

Après de longues discussions, nous avions décide de ne pas nous adresser aux visiteurs russes avec le mot "továrichtchi" ("camarades"). Ce serait malséant et présomptueux. Je commençai donc ma harangue par le titre respectueux qu'emploient les Russes à l'égard des Occidentaux: "Gospodá" ("messieurs"). "Gospodá!" dis-je dans le microphone.

A ce seul mot, de nouvelles centaines de curieux accoururent: car ma voix mélodieuse se diffusait partout, portée par la puissance excessive de ce sacré microphone. Je continuai mon discours préparé d'avance:

"Nous faisons ici la démonstration de l'appareil photographique <u>Polaroide Land...</u>" Selon mes instructions, je prononçai ces derniers mots sacrosaints d'une manière particulièrement claire et distincte, élevant l'incroyable appareil comme un calice, le montrant avec tendresse à droite et à gauche.

"Ça coûte combien?" crièrent une vingtaine de voix, m'interrompant au beau bilieu d'une ample période. Irrité, je le leur dis, et continuai vite:

"C'est un appareil hallucinant, qui développe ses propres
photos en une seule minute...? J'élevai alors de la main droite
un long rouleau de papier: "Vous voyez ici le film spécial que
nous employons. Là, en bas, le papier négatif, et ici, en haut,
le papier positif sur lequel sera imprimée la photo développée."

Le public scruta le film avec un intérêt plutôt sceptique.

"La recharge de cet appareil mirifique est d'une ridicule simplicité," continuai-je. Montrant du doigt un petit garçon dans la foule, je dis: "Même un gosse de cinq ans pourrait exécuter cette opération en trente secondes, et avec une seule main..." Et en priant tous les dieux de la mécanique, je me hasardai à charger l'appareil.

Miracle: Tout marcha bien. Exalté par ce triomphe, je fis monter à l'estrade le premier citoyen soviétique qui me tomba sous la main. Car les plus subtils de nos visiteurs, ayant flaire un portrait photographique à titre grâcieux, s'étaient empressés de former une queue interminable à gauche, devant le petit escalier qui menait à l'estrade.

Ma première victime fut un gros homme d'une quarantaine d'an-

nées, vêtu d'un pantalon bleu et d'une chemise de sport blanche, à col ouvert. Il tenait dans sa main crispée un tas de brochures qu'on lui avait distribuées à l'entrée. Épingléé sur sa poitrine se trouvait le petit insigne portant l'emblème de l'Exposition qu'il avait acquis près de la Coupole. L'air tendu et méfiant, il s'installa dans le fauteuil, les poings fermés d'excitation, d'impatience et d'attente nerveuse. Non moins anxieux, je cherchai du regard mes collaboratrices, qui me sourirent leurs timides encouragements.

"Voilà," dis-je à la foule, mettant tous les points sur les i, "le sujet est installé."

Un respectueux silence tomba devant cette grande nouvelle.

"Maintenant, tout ce que j'ai à faire," continuai-je, "c'est de constater la puissance de la lumière, faire les mises au point nécessaires, et diriger l'appareil vers le sujet."

Mon homme ne quittait pas des yeux le machin inconnu et redoutable que je brandissais dans sa direction. Son front, ainsi que le mien, réuisselait de sueur.

"Maintenant," m'écriai-je, l'appareil à l'oeil, "jéamène le sujet dans un état de focus."

Le "sujet" tremblait déjà, se demandant sans doute si ce nouvel "état" le ferait souffrir. Je dus baisser l'appareil pour le prier de lâcher ses brochures, qui flottaient convulsivement sur ses genoux. L'air plus méfiant que jamais, il les posa sur le plancher tout près du fauteuil, ou il pourrait les saisir en cas d'urgence.

"Voilà," dis-je. "Maintenant un petit sourire, s'il vous plaît!"

Le "sujet" n'en était pas capable. Ses lèvres tremblaient sous l'effort.

"Voyons!" dis-je, baissant l'appareil encore une fois. "Vous pouvez sourire mieux que ça, n'est-ce pas? Mettons que je vienne de dire quelque chose de drôle."

La foule riait, mais les lèvres de mon "sujet" ne faisaient que se rétracter sur son masque figé de terreur.

"Parfait!" m'écriai-je, indulgent. "Et maintenant, tout ce qui reste à faire, c'est de déclencher l'obturateur."

Je le déclenchai en effet, mais rien n'arriva. Au bord des larmes, je répétai: "Tout ce qui reste à faire, comme je l'ai déjà dit, c'est de déclencher l'obturateur!"

Mais l'obturateur demeura immobile sous la pression frénétique de mon pouce. Je rabaissai la caméra, en rougissant. Mon "sujet" avait l'air penaud, comme si c'eût été sa faute que cela ne marchait pas.

"Je ne sais pas ce qui a pu se produire," balbutiai-je. "Peutêtre..."

Mais une voix pateline de la foule m'interrompit. "Ca arrive assez souvent avec les appareils américains, n'est-ce pas?"

Je ne trouvai pas cela très amusant.

"Non," repliquai-je, avec toute la dignité que je pus, "très rarement!"

Ce ne fut qu'alors que j'entendis les sifflements désespérés de Helen: "Pour l'amour de Dieu, pressez le bouton qui dégage l'obturateur, enlevez le cran d'arrêt!"

"Ahah, vous voyez!" hurlai-je. "C'était une toute petite chose que j'atais oubliée. Tout ce que j'ai à faire, c'est de ... c'est de trouver ce cran d'arrêt."

Désespérant de la possibilité de provoquer encore un "sourire" de mon sujet, je déclenchai anfin l'obturateur le plus vite possible.

"C'est tout?" me demanda le patient, exténué.

"Oui, monsieur, c'est absolument tout. Vous voyez comme c'était simple!"

Et le bonhomme se précipita pour ramasser ses brochures, prodigieusement soulagé.

"Bravo," me dit Helen sur un ton ironique.

Je m'inclinai vers elle et continuai: "Maintenant mon travail est fini. La caméra fait tout le reste. Qui est-ce qui a une montre?"

Cent voix crièrent affirmativement.

"Parfait," dis-je. "Vous me direz donc quand une minute aura passe."

Chacun se mit alors à scruter son cadran, déterminé à ne pas laisser passer une seconde de trop. Ils ne seraient pas dupes!

"Maintenant," continuai-je, "pendant que la photo se développe à l'interieur de cet incroyable appareil, permettez-moi de vous dire quelques paroles sur cette caméra, si populaire chez nous en Amérique. C'est l'invention d'un Âméricain," dis-je en martelant, "le Dr. Edwin Land, qui --"

Une voix m'interrompti: "Nous avons la même chose," ditelle, "Ça s'appelle l'appareil Momient." Cette remarque ne me surprit pas. Je fis observer que le Momient russe, paru il y a deux ans, n'est qu'une pâle imitation de l'appareil Polaroïde qui s'emploie chez nous depuis 19h8. En évitant d'accuser les "inventeurs" russes d'un plagiat, je dis seulement que le prospectus d'explications du Momient étant une traduction littérale de l'américain, il nous avait rendu de précieux services lorsque nous préparâmes nos discours explicatifs en russe. D'ailleurs le Momient exige cinq minutes pour développer ses photos. (Le Momient n'est employé que par quelques centaines de photographes russes, car quoiqu'on ett reussi à nous voler le dessin de la caméra, il n'est pas encore donné à la Russie de fabriquer le film spécial qui assure une photographie fidèle.)

À ce moment, tout le monde se mit à crier "Prochla, prochla!"

("Elle s'est écoulée, la minute!")

"Très bien," dis-je. "J'ouvre maintenant l'appareil, et je retire la photo parfaitement développée." Les doigts tremblants, je la retirai, convaincu que j'avais oublié quelque chose, et que je ne trouverais qu'un morceau de papier gris-âtre. Oh, second miracle! La photographie était parfaite, reproduisant le visage ahuri de mon sujet avec une extrême fidélité.

"Voilà!" m'écriai-je, brandissant la photo au-dessus de ma tête, "voilà, voilà!"

"Faites voir!" cria tout le monde.

Et je m'agenouillai sur l'estrade, marchant sur les genoux, montrant la photo encore mouillée aux spectateurs des primiers rangs, qui, non contents de la contempler, tenaient absolument à la papper pour s'assurer de son existence réelle.

"Niet, niet, niet, niet!" furlai-je. "C'est encore mouillé."

Et je la confiai à l'aimable Joanna, qui, apres l'avoir enduite de son liquide plastique préservateur, l'enchâssa dans
un petit cadre de carton et la remit au "sujet."

A insi commença le cauchemar qui devait durer six semaines.

Nous nous mîmes au travail tous les trois, Helen, Carol, et moi, photographiant les gens dans la queue à qui mieux mieux, avec une virtuosité toujours croissante. Mais les citoyens dans la fœule devant l'estrade ne s'en contentaient pas.

"Nous ne pougrons tous nous tenir dans la queue!" criaient-ils.
"Prenez nos photos ici, dans la foule!"

Nous eûmes d'abord le bon sens de refusez catégoriquement.
"Il faut absolument que vous vous teniez dans la queue!"

Mais quelques minutes après, tout le pavillon tressaillait

sous les coups de poing et de pied dont les désespérés dans la foule martelaient l'estrade et les champignons plastiques.

"Il faudra capituler," soupira Helen, "si nous voulons sortir de là vivants. Mais puisque je suis poltronne, moi et Carol nous continuerons à photographier les gens dans la queue, tandis que vous vous occuperez de la foule. Entendu?"

Craignant le pire, je dirigeai mon appareil vers la foule, et photographia quelqu'un au hasard. Ce ne fut qu'alors que se manifesta toute la fureur sauvage de la meute. En attendant que la photo se développât, je fus en butte à tous les hurlements revendicateurs qui s'échappaient de ces centaines de gorges: "Moi, jeune homme, moi, maintenant, moi, moi, moi, moi!" On aurait dit que je distribuais tous les trésors de Golconde.

La photo développée et couverte de son liquide plastique, j'essayai de la donner à la personne que j'avais choisie. Mais tous ses voisins se trouvant également représentés sur la photo, ils me l'arrachèrent des mains, poussant des cris de fous, si bien qu'elle était tout froissée et déchirée

avant d'arriver au malheureux privilégié.

Le chaos sur l'estrade était d'ailleurs augmenté par un photographe professionnel américain, qui s'obstinait à photographier les "réactions des Russes" quand nous leur donnions leurs portraits développés.

La foule ingénieuse eut recours à toutes sortes de stratagèmes pour attirer mon attention. Le plus direct c'était de
hurler "Molodoï Tchelovièk!" ("Jeune Homme"), avec autant
de force, de douceur, de persuasion, d'onction que possible.

(Quelques jours après, ces deux mots, prononcés par qui que
ce soit — une serveuse, un passant dans la rue, une bonne —
me remplissaient d'un tel dégoût, d'une telle horreur, qu'ils
m'empêchaient d'écouter le reste de la phrase.)

Lorsque les plus habiles dans la foule remarquèrent que je ne goûtais pas particulierement cette forme d'interpellation, ils essayèrent "Páren!" ("Brave Gars") ou bien "Továrichtch" ("Camarade"). Mais cela ne provoquant qu'un sourire ironique de ma part, il s'en tinrent bien vite à l'appellation réservée aux etrangers, "Gospodín" ("Monsieur"). Ce n'allait guère mieux, et quelques-ungétaient sur le point de me baptiser "Váchè Privoskhodítièlstvo" ("Votre Excellence"), quand un garque entendit Helen m'appèler simplement "Jim."

Ce ne fut que l'affaire d'une seconde, avant que mon prenom ne se communiquât de bouche en bouche à travers toute la foule. On le psalmodiait si fort que quelques guides dans les pavillons adjoints accoururent, craignant qu'on ne me lynchât.

Ceux dans la foule qui voulaient être absolument sûrs d'attirer mon attention, ceux qui ne voulaient rien omettre, recitaient toute une litanie: "Jeune homme, mon gars, camarade, monsieur, votre excellence, Jim, mon petit, prenez ma photo; je vous en supplie!"

(Helen me raconta plus tard une petite histoire sur les formes d'interpellation. On lui avait crié "Diévouchka" ("Mademoiselle, Jeune Femme") pendant deux heures, et elle commencait à en avoir marre. Mais quelle ne fut pas son horreur, lorsqu'un farceur dans le groupe l'appela "Tiotia" ("Ma Tante")! S'emportant (car elle avait une quarantaine d'années), elle s'ecria: "Bon, maintenant c'est 'Ma Tante'. Bientôt ce sera 'Grand' mère! sans doute! " La foule se tut, un peu honteuse. Mais quelques secondes après, le même farceur reprit doucement: "Voyons, bábouchka ('grand'mère'), prends ma photo, je t'en prie!" Et Helen, riant hystériquement, la prit en effet.) Mais tout cela n'appartenait qu'à la tactique élémentaire. Les plus malins avaient plus d'une corde à leur arc. Les jeunes filles dans la foule, par exemple, me faisaient de l'oeil las-

civement, souriant avec une douceur irrésistible. Je ne nie pas que cela fit souvent son effet. D'autres criaient qu'ils venaient d'arriver de Léningrade ou de Vladivostok, qu'ils

devaient partir dans une heure, et qu'ils voulaient à tout prix avoir un souvenir de leur voyage. Les mutilés de la guerre me brandissaient leurs cannes sous le nez, les mères de famille soulevaient leurs enfants comme pour une bénédiction épiscopale. Un tiers de la foule célébrait, comme par hasard, leurs anniversiares de naissance, chaque jour. D'autres croyaient me faire plaisir en hurlant dans leur meilleur anglais.

Au milieu de toutes ces folies, je dus mettre au point moi aussi quelques petits stratagèmes. J'essayai d'abord d'occuper les loisirs de la foule en lui faisant compter les soixante secondes entre chaque photo. Mais elle s'en lassa bien vite, et me criait "Prochlá!" ("Elle s'est écoulée") apres vingt secondes. Je ne me fiai donc qu'au "sujet" même, qui seul s'évertuait a compter avec une fidélité religieuse, craignant le moindre dommage à sa photo.

Deuxième stratagème: je dis que je ne photographierais que les grand'mères, les grand-pères, les petits enfants, et les mutilés de guerre, et que les autres devaient absolument se tenir dans la queue. Mais ce n'eut guere plus d'efficacité: des garcons de 25 ans alléguaient une multitude d'arrière-petits-enfants.

Un troisième stratageme, un peu plus réussi, fut de déclarer solonnellement: "Je ne choisis que les plus silegncieux d'entre vous." Mais cela menait à des dechirements désespérés: Une vieille femme me dit doucement qu'elle se tenait bien tranquille pendant deux heures et que je ne la photographiai point.

J'arrivai enfin à la seule solution possible. Après avoir choisi trois sujets ("Vous, puis vous, puis vous!" "Puis moi, n'est-ce pas?"), je me réfugiai au fond de l'estrade, le dos au public, ou j'attendais que la minute soit écoulée, dans une paix relative, sourd aux prières de la foule, et causant avec Joanna.

La foule témoignait d'un sens tres développé de la justice. Dès que j'avais promis à quelqu'un de le photographier, je ne pouvais me permettre de me contredire. (N'empêche que beaucoup d'entre eux essayaient de me faire croire que je le leur avais promis, quand ce n'était pas vrai.) Une fois, ayant oublié une de mes innombrables promesses, je dus écouter la longue protestation furieuse d'un homme qui se précipita sur l'estrade: "Jeune homme, ce n'est pas bon, ce n'est pas juste.

Vous ne respectez pas les gens!" La même chose arriva lorsque, ayant aperçu un de mes amis russes dans la foule, je le photographiai en priorité.

La fin de chaque "démonstration" constituait nos heures les plus noires. Ne disposant que d'une quantité limitée de film, et he pouvant prendre chacun que vingt photos par heure, il était inévitable que la grande majorité de la foule attendit

en vain pendant des heures. Lorsque nous annoncions que la séance était terminée, des douzaines de Russes déçus envahissaient l'estrade, nous suppliant de prendre seulement une photo de plus. Il était souvent bien difficile de le leur refuses, mais si nous n'avions pas été inflexibles, nous ne serions jamais sortis vivants de notre stand. Même après nous être évertués à descendre le fauteuil et la table orange de l'estrade (tâche bien difficile avac tant de monde qui nous barraient le chemin), et après avoir fermé à clé la petite chambre qui contenait les appareils et le film, les prières désespérées de la foule continuaient. En vain nous récitions tout le catalogue des raisons valables qui rendaient impossible la continuation de notre expérience: "Il est maintenant dix heures, la lumière n'est pas suffisante, d'ailleurs la démonstration des modes commence imi dans deux minutes, nous n'avons en outre plus de film, d'ailleurs tout est fermé à clé et nous sommes épuisés, etc. etc." Il y avait toujours quelqu'un qui nous disait doucement: "Très bien, monsieur, mais vous pauvez prendre une photo de plus quand même, n'est-ce pas?"

A près l'enfer des premiers jours, nous commengames à être sinon moins épuisés, du moins un peu plus détendus et désinvoltes. Et nous faisions entre nous de petits paris au sujet de la foule toujours avide: "Je te parie qu'ils deviendront

des 'animaux déchaînés' (notre terme technique pour "hors de contrôle")'dans cinq minutes." "Non, je te parie que ga n'arrivera que dans <u>aept</u> minutes," etc. Nous commençames à reconnaître les petits garcons resquilleurs qui se faisaient photographier jour après jour en se glissant entre les contrôleurs de billets. Et nous commençames aussi à apprécier les petits incidents touchants et humains qui se détachaient comme des étincelles sidérales des ténèbres de notre misère quotidienne.

Le tout premier jour, par exemple, nous choisimes un beau vieillard barbu dans la foule et le fimes monter sur l'estrade — car nous guettions toujours des visages "intéressants".

C'était un vieux paysan de 83 ans, vêtu du <u>kaftane</u> et des bottes traditionnels. On l'aida à monter et on était en train de le photographier lorsqu'il fondit en larmes. Nous le calmames comme nous pûmes et prîmes sa photo. Quand nous la lui remîmes, il ne put encore une fois étouffer ses sanglots. Ce fut sans aucun doute la chose la plus heureuse qui lui soit arrivé depuis des décennies. Nous lui demandames s'il avait jamais été photographie avant. "Ah, ou," dit-il en pleurant, "il y a cinquante ans! Mais ce n'était pas comme ça!" Et il nous remercia avec chaleur et dignité.

Il n'était pas d'ailleurs le seul qui nous remerciat humblement et chaleureusement; beaucoup de gens nous prièrent de signer leurs photos, pour qu'ils ne nous oubliassent jamais. Une autre fois, un pauvre homme sans jambes nous fit timidement signe dans la foule. Je descendis aussitôt de l'estrade pour le photographier. "Merci," dit-il, "mais seulement d'ici, voulez-vous?" Et il indiqua sa taille, en souriant tristement.

Les premiers jours furent les pires, pour bien des raisons. D'abord, bien entendu, à cause de notre inexpérience. Deuxièmement, parce que nous n'avions pas encore mis au point un système convenable du roulement de personnel, ce qui se fit par la suite. Mais nous remarquâmes en outre un changement très frappant entre les foules des premiers jours et celles qui suivirent. Tandis que celles-la se conduisaient en général comme des bêtes sauvages, celles-ci, sinon précisément douces et calmes, se montraient du moins bien plus raisonnables -- il ne nous demandaient presque plus l'impossible. Tous les autres guides avaient remarqué le même phénomène heureux. Nos directeurs nous expliquèrent alors que la grande majorité des visiteurs des premiers jours était composée de membres du parti communiste, tandis que la proportion des communistes n'était plus que 25-30% pendant les jours suivants. (Les membres du parti constituent peut-être l'élite, mais en tout cas une infime partie de la population soviétique.)

Car, par opposition à la méthode employée par les Américains pour vendre les billets de l'Exposition Soviétique à New-York ("premier venu, premier servi," comme on dit), c'était une agence spéciale du gouvernement soviétique qui distribuait les billets pour notre Exposition à Moscou. Il n'est pas difficile de deviner à qui elle les distribuait de préférence.

La composition si peu "typique" des foules des premiers jours nous fut dramatiquement démontrée le lendemain de l'ouverture. Nous autres photographes nous nous tenions derrière notre pavillon, à un endroit réservé au presonnel de l'Exposition, protégés de la foule par la seule barrière d'une corde. Nous préparions nos appareils pour la démonstration qui devait commencer dans cinq minutes, lorsqu'une femme m'appela de l'autre côté de la corde.

Entre deux âges, sa lèvre supérieure ornée d'un duvet noir, les mains croisées tenant son sac, elle me parla d'une voix très basse et onctueuse. Ses premières paroles, sans préambule quelconque, furent celles-ci: "Quelle est donc l'attitude envers les noirs chez vous?"

"Grands dieux," me dis-je. "Il ne manquait plus que ça! Une agitatrice!"

Les autres Russes dans la foule s'inquiétaient déjà, craignant que leur camarade ne compromit leurs chances d'être photographies. "Ga s'améliore, "répliquai-je simplement, lui tournant le dos.

Mais elle continua, comme si elle suivait un thème préparé,

changeant brusquement de sujet dans sen hâte de vider tout son

carquois d'un seul trait: "Et les bases aériennes dont vous

nous entourez?"

Deux jeunes Arméniens dans la foule n'en pouvaient plus:
"Et les bases russes en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Hongrie?"
s'écria le plus grand. Je lui fis de l'oeil avec reconnaissance. S'ensuit alors une violente dispute entre l'agitatrice
et les Arméniens, ou ceux-ci remportèrent indiscutablement
la victoire, répondant à ses histoires de lynchages par d'aimables anecdotes sur la discrimination soviétique contre leur
propre nationalité.

La démonstration commença. L'agitatrice s'étant tenue dans les premiers rangs de la queue, son tour arriva bientôt. Elle monta sur l'estrade en minaudant: "Est-ce que vous allez me photographier malgré tout?" demanda-t-elle, après s'être installée immuablement dans le fauteuil.

Lui tendant l'autre joue, je lui répliquai avec une bonhomie onctueuse: "Mais certainement, chère madame, et pourquoi pas?" Je fis sanportrait et on lui donna la photo développée.

Mais elle était loin d'être satisfaite. "Tenez," dit-elle,
"je n'ame pas cette expression sur mon visage. Elle m'enlaidit. Prenez-moi une autre fois!"

Il va sans dire que je ne le fis point. "Vous voulez donc que je fasse une 'discrimination' entre vous et vos concitoyens qui attendent patiemment leur tour?" lui demandai-je en m'éloignant.

Quelques instants plus tard, je remarquai que les deux jeunes Arméniens se tenaient au fond de l'estrade, nous aidant en dirigeant la circulation des visiteurs dans la queue. Quoique ce fût une tactique transparente pour se faire photographier en priorité, je leur en sus gré, car ils nous aidaient considérablement à maintenir l'ordre, ne craignant pas de lancer des injures pittoresques et blessantes à leurs concitoyens trop avides. Je leur soufflai donc d'attendre jusqu'à la fin de la demonstration, pour que je puisse eux, les photographier ensemble deux fois.

La démonstration finie, ils se chargèrent du transport du fauteuil et de la table orange, et je les pris à l'écart.

Carol nous photographia ensemble à trois reprises, donnant une photo à chacun d'entre nous.

C'étaient des gars fort sympthiques, le coeur gros d'une haine passionnée contre le régime communiste qui avait asservi leur patrie. (Je ne donnerai ni leurs noms, ni leurs descriptions, de peur de les compromettre -- car le plus petit d'entre eux était vraiment trop caractéristique.)

Ils me prièrent de leur permettre de venir à mon hôtel le soir même -- il furent presque les seuls citoyens soviétiques qui l'osèrent -- car ils avaient des renseignements importants à me communiquer.

Ils arrivèrent à l'hôtel à onze heures précises. Quoiqu'ils répétassent qu'ils n'avaient pas peur, mes compagnons de chambre et moi prîmes toutes nos précautions. Nous ouvrîmes les fenêtres pour que le bruit dans la rue cachât nos paroles, nous fîmes couler l'eau dans le lavabo, et la radio gueulait à tue-tête.

Je leur offris des cigarettes américaines (qu'on ne trouve mulle part en Russie — nous les recevions, notre ration, une fois par semaine). Je me souviendrai toujours d'un petit geste de remerciement que me fit le plus grand: lorsque je lui tendis le paquet, il tapa légèrement d'un seul doigt sur le dos de ma main. Nous leur versames à boire — un vin géorgien.

Le meme toast échappa simultanement de leurs levres:
"Za Ammérikou" ("A l'Amérique").

Ils nous racontèrent ensuite comment ils avaient participé à la révolte de mars, 1955 (ils havaient alors que 17 ans) à Tbilisi, en Géorgie. L'insurgection sanglante ne dura que quatre jours, assez pour marquer ineffaçablement le visage d'un d'entre eux.

Ils parlaient le géorgien, l'azerbaijanien, et bien enten-

du l'arménien, aussi bien qu'un russe parfait et même élégant.

Ils s'intéressaient passionnément à l'Amérique, "où l'on vit" dit l'un d'entre eux, "comme ça!" Et il fit un de ses gestes caractéristiques, plaçant la main sous son menton pour indiquer la satiété complete. Le plus grand nous pria de commenter un article qui venait de paraître dans la Pravda, où l'on disait qu'une machine à laver américaine coûte bien plus chère qu'une machine russe du même genre. Mais l'autre le fit taire et me proposa d'aller avec eux le lendemain dans un magasin, pour que je visse la qualité risible de ces machines russes.

"On te fera voir aussi de beaux logis ouvriers dans la ban-lieue," me dit-il ironiquement.

Nous nous donnêmes donc rendez-vous pour le lendemain. Ils écrivirent l'heure et l'endroit sur un bout de papier, me faisant signe de le déchirer aussitôt après que je l'aurai lu.

Le lendemain, ma journée libre, mes nouveaux amis me conduisirent dans un grand magasin ou se tendaient les machines à laver. En voyant ces instruments invraisemblables, je ne pus m'empêcher de rire. C'étaient de petits trucs cylindriques, pourvus de deux rouleaux qu'il fallait tourner à la main pour secher les deux chemises et les trois paires de chaussettes qu'on pourrait insérer à la fois dans la machine. Pour entrer en possession de cette merveille, il fallait au citoyen soviétique attendre un an ou deux. Les Arméniens m'avaient prie d'apporter ma caméra. Nous prîmes alors l'autobus pour le quartier de banlieue où ils habitaient (je ne le nomme pas). Pendant deux heures nous nous promenames à l'aventure parmi des taudis incroyables. Lorsqu'il me prenait envie de photographier quelque chose, mes deux amis se mettaient devant le bâtiment, pour faire croire aux passants que c'étaisent eux que je visais. Au dernier moment, je détournais l'appareil.

De vrais farceurs, les Arméniens inventèrent toutes sortes de stratagèmes pour écarter le moindre soupçon d'espionage. Ainsi traînaient-ils d'autres Russes devant mon appareil, pour être "photographiés" avec eux — dont quelques charmantes filles riantes. Une fois, en voyant un groupe de femmes brandissant d'énormes fourches sur une colline de foin, l'un d'entre eux grimpa avec moi au sommet de cette colline, prenant la fourche des mains d'une des femmes qui riaient, expliquant que nous étions des touristes arméniens; et l'autre Arménien nous photographia tous les trois.

Ce n'était jamais moi qui portait l'appareil d'un endroit à l'autre, mais toujours l'un d'entre eux. Ils me firent ôter mes lunettes (après avoir constaté que je n'étais pas aveugle sans elles), car elles me donnaient l'air trop occidental. D'ailleurs, je parlais toujours un pseudo-arménien avec eux devant les autres, langue étrange qui était composée d'un

mélange de poemes allemands, hébreux, et français — et en particulier, des extraits de la "Chanson de Roland." (Je n'appris qu'un véritable mot d'arménien: "chnorakáliem", c'est-à-dire, "merci.")

Les misérables taudis avaient cependant un certain charme — beaucoup de bâtiments parmi les plus affreux étaient entourés de fleurs, effort pathétique pour introduire un peu de beauté dans un milieu si déprimant. Et, chose curieuse — beaucoup de ces édifices étaient hérissés d'antennes de télévision.

Les Arméniens me racontèrent une belle anecdote à ce propos:
Lorsque Khrouchtchev accompagnait le premier ministre de l'Angleterre, M. Mac Millan, à travers Moscou, il fallait malheureusement passer par les taudis de la banlieue. "Qui habite là?" demanda l'Anglais. "Ah, ce sont des bâtiments pour les cochons," répondit l'imperturbable Nikita. "Ah, oui?" répliqua Mac Millan. "G'est vraiment remarquable comme l'éducation se répand en Russie! Qui l'aurait dit? Des cochons qui regardent la télévision!"

Ces jeunes Arméniens furent mes compagnons inséparables pendant tout le reste de mon séjour en Russie. Ils m'attendaient toujours après le travail, et nous dînions en ville (ils me conduisaient aux meilleurs restaurants pour le chiche-kebab), nous causions, nous nous promenions. Le plus petit des deux, qui me manifestait son affection plus ouvertement que l'autre, prenait toujours mon bras, et nous marchions ainsi bras dessus, bras dessous. Ils ne me permettaient jamais de dépenser un seul kopeck. Malgré mes protestations, ils payaient jusqu'à mes billets de métro.

"Quand nous viendrons en Amérique, c'est alors que tu payeras tout!" me disaient-ils toujours.

Lorsqu'ils me téléphonaient — d'une cabine publique, naturellement — nous nous donnions rendez-vous selon un code original. S'ils d'aient "aujourd'hui à cinq heures", cela voulait dire "demain à six heures", etc. Quant à l'endroit, nous employions un système compliqué de chiffres: "28" voulait dire "la place Pouchkine", "38" était "la gare Biélorousski", etc. (La comprehension de ce code était rendu bien plus difficile par la qualité abominable des téléphones russes: le plus souvent il fallait hurler dans le récepteur.)

Mes amis Arméniens ne relacherent leur prudence habituelle qu'une seule fois. Et ce suffit pour nous immoler tous.

XIII

Le lendemain du départ de Katia, commença le drame les plus étrange de tout mon bizarre séjour en Union Soviétique.

Je photographiais la foule, comme d'habitude, faisant attention le moins possible au vacarme revendicateur des "camarades" insatiables, lorsque j'entendis ces paroles, prononcées
d'une voix trainante et épuisée, en un anglais académique:
"Take my picture, I beg of you, I am dying!" ("Photographiezmoi, je vous en supplie, je vais mourir;") Curieux, je regardai dans la foule. C'était une femme d'une trentaine d'années (soyons charitables) qui avait poussé ce gémissement
pathétique.

Elle avait en effet l'air d'une agonisante; ses cheveux châtains et courts encadraient un visage très oriental, aux yeux à demi clos et aux pommettes très saillantes.

Comme je ne suis pas méchant, je lui promis de la photographier après en avoir fini avec quelques autres. Un quart
d'heure plus tard, elle tenait tendrement en sa main la
photo. Et j'oubliai totalement l'incident.

Deux heures après, je me rafraîchissais au stand de Pepsi-Cola, lorsque mon agonisante, miraculeusement ressuscitée, me tapa sur l'épaule. Elle serrait toujours sa photo contre son coeur; de sa main libre elle balançait un verre de Pepsi-Cola. "Permettez-moi, monsieur, de vous remercier pour cette photographie!" s'écria-t-elle dans son anglais correct mais trop académique. "Elle me ressemble beaucoup, ne trouvez-vous pas? Comme vous photographiez bien!"

Un peu surpris par tant de gratitude pour un don qui m'était devenu si banal, j'entamai une conversation avec elle, lui faisant des compliments sur son anglais. Elle me remercia encore, mais me pria de parler plus lentement. Nous nous présentâmes. C'était une Tartare, de passage à Moscou, professeur d'anglais dans une école secondaire en Tartarie (République Autonome de l'URSS). Elle venait de passer ses examens de phonétique allemande, et se trouvait plutôt désoeuvrée.

Oui, l'Exposition lui plaisait, mais sa raison se cabrait devant l'accent trop religieux des photographies dans la collection "La Famille de l'homme." À vrai dire, elle se passionnait surtout pour le Pepsi-Cola.

Courtois jusqu'au bout, j'usai de mon influence de guide pour lui en procurer un deuxième, un troisième, un quatrième verre. Étouffant delicatement quelques bobborygmes, elle débordait de reconnaissance, si bien que son anglais s'embrouillait.

Nous changeames donc de langue. "Vous savez," dit-elle quelques minutes après, "vous parlez admirablement le russe,

mais on was sait tout de suite que vous êtes étranger."
"Pourquoi donc," demandai-je, froissé dans ma fierté linguistique.

"C'est votre intonation," expliqua-t-elle. "Moi, je m'y connais, je suis spécialiste en phonétique. Chaque langue se prononce selon une mélodie particulière. Or le suédois, ou l'anglais par exemple, sont des langues qu'on chante. On hausse la voix, on la rabaisse à chaque instant..."

Et elle se mit à me "chanter" à maintes reprises une phrase anglaise *("M. Smith travaille dans un beau magasin, tandis que M. Jones ne travaille pas"), haussant la voix d'une manière outrée entre chaque mot.

"Je ne vous ennuie pas?" demanda-t-elle, s'interrompant au milieu d'un "tandis que" mélodieux.

"Mais au contraire, mademoiselle," répliquai-je, "vous m'intéressez."

Elle me sourit et continua: "Tandis que la langue russe se prononce sur une mélodie plus unie, plus monotone. On hausse rarement la voix, et on la rabaisse toujours à la fin d'une phrase. Ainsi, 'Etot fotoapparát priminiaietsa ou nas E 1918-vo góda! ("Cet apareil photographique s'emploie chez nous depuis 1948")."

"Très intéressant," dis-je, regardant ma montre. Un silence tomba.

"Vous voulez que je vous donne des leçons d'intonation russe?" demanda-t-elle soudain.

Pourquoi pas? "Je ne demande pas mieux, mademoiselle," dis-je.

Son visage rayonnait. Quand elle souriait, elle n'était pas mal. "Mais vous êtes libre maintenant?" demanda-t-elle. "Où pourrions -nous nous rendre pour la première leçon?"

Je réfléchis. Je n'avais rien à faire pendant une heure et demie. "Allons au bois," dis-je, "nous pourrions prendre cette leçon sur l'herbe. J'ai un exemplaire de la <u>Pravda</u> dans la poche, je vous lirai quelques paragraphes à haute voix, et vous corrigerez mon accent."

"Parfait," dit-elle, épanouie.

En route, elle m'acheta une glace. Quand je voulus la payer, elle eut l'air offusqué. "Non, vous avez offert une photo, je puis bien vous offrir une glace!" Après l'avoir assurée que je ne tenais pas spécialement à déguster une saucisse à l'aspect repoussant qu'une vendeuse proposait à notre concupiscence, j'accompagnai mon professeur dans le bois, où nous nous installâmes très près l'un de l'autre.

Je sortis ma <u>Pravda</u>. "Non, pas encore," dit-elle. "Causons un peu." Et nous causames phonétique pendant quelque temps.

étonnantes

Je profitai de l'occasion pour la taquiner sur les grammaires

soviétiques de langue anglaise que j'avais lues et qu'elle

devait employer dans ses classes. Elle fit oui tristement de la tête, et continua sa harangue phonétique, se penchant souvent vers moi pour souligner un détail subtil. De temps à autre, elle posait sa main sur la mienne, tout en parlant. Insensiblement, elle passa de "vous" à "tu." Elle sentait l'ail.

"Je crois tout de même qu'il faut commencer la legon," disje enfin. Elle soupira. "Bien, lis-moi quelques paragraphes." Par méchanceté je choisis un aricle violemment anti-américain, que je lui lus dans le meilleur russe dont j'étais capable. Après le descrième paragraphe, elle m'interrompit. "Mais c'est très bon, très bon, parlons d'autre chose."

Nous parlâmes donc d'autre chose, du temps qu'il faisait, du Pepsi-Cola, du chewing-gum. Je regardai ma montre. "Il faut que je me remette au travail, Sophia," lui dis-je.

"Je puis te rencontrer après? Quand sera-ce fini?"

"À dix heures du soir."

"Bon, je t'attends à l'entrée ouest de l'Exposition."

Je me dirigeai vers mon stand, en secouant la tête. Que dirait Katia, si elle savait? C'etait monstrueux! Je ne saurais la tromper. Au moins, pas si vite. Et puis Sophia sentait l'ail...

Après mon travail donc, je sortis par la porte orientale, opposée à la porte où elle m'attendait.

Je fis cette nuit-là des rêves confus: je vis Katia, jetant méthodiquement du haut d'une montagne de grosses pierres sur le corps accroupi de la Tartare, qui parait les coups avec une énorme bouteille de Pepsi-Cola; je me tenais tout pres, un appareil Polaroide à l'oeil, photographiant ce spectacle en pleurant, criant "Souris donc, Katia, un petit sourire, s'il te plaît!"

Le lendemain matin, je faillis m'évanouir lorsque je vis la Tartare au premier rang de la foule autour de mon estrade. Elle s'était procuré, Dieu sait comment, un autre billet. Elle me souriait, comme si rien d'extraordianaire ne s'était produit la veille.

Et il fallut que je prisse sa photo une deuxième fois.

Pendant la minute éxigée pour la développer, je me creusais
la cervelle pour trouver une excuse pour le rendez-vous manqué. En lui tendant son portrait, je balbutiai, "Pardonnez-moi, je me trouvais plutôt mal hier soir, un mal, vous savez..."

"Cela ne fait rien, cher garçon," m'interrompit-elle gaiment.
"Quand es-tu encore libre?"

"Je déjeune d'habitude à une heure," repliquai-je d'une voix étouffée.

"Parfait, je t'attends."

À une heure, je fus peu surpris de me heurter à ma Sophia en descendant de l'estrade. "Allons déjeuner," dit-elle en anglais,

les yeux brillants.

"Euh, ne croyez-vous pas que ce soit plus amusant si j'amène quelques copains?" dis-je avec timidité.

"Mais non!" protesta-t-elle. "J'aurais honte, je suis si mal habillée!" (Elle avait cependant revêtu son costume de dimanche.)

"Bien," dis-je, "il y a un petit self-service près de l'Exposition. On y mange convenaglement."

"Mais non, mais non!" répéta-t-elle. "On y rencontrerait de tes amis." Elle réfléchit un moment. "Euréka!" s'écria-t-elle enfin. "Si tu tiens absolument à déjeuner près d'ici, je vais rentrer chez moi pour changer de vêtements — et tu m'accompagneras."

"Mais c'est imutile, Sophia. Vous êtes très élégante comme ça..."

Mais elle m'entraînait déjà vers l'arrêt de l'autobus. "C'est l'affaire de quelques minutes seulement, j'habite tout près d'ici, dans une école déserte. Tu verras comme c'est drôle."

En route vers mon destin (car je m'y étais plus ou moins résigné), je commencai, pour soulager ma conscience, une discussion sur les mérites respectifs du communisme et du capitalisme. Elle avouait que le communisme tel qu'il se pratique en Union Soviétique, se montre très inadéquate. Mais elle main-

tenait qu'en théorie c'était le plus beau possible des systmes politico-économiques, thèse audacieuse qu'elle soutenait avec une certaine intelligence. "Tu es naturellement d'accord sur ce point, n'est-ce pas?" termina-t-elle, sincèrement convaincue que seul un lunatique extravagant pourrait trouver à redire sur le communisme en tant que théorie pure.

"Non," repondis-je, "je ne suis pas d'accord."

Elle ouvrit de grands yeux, me serrant le bras convulsivement: "Comment? Pourquoi donc?"

"Parce que," dis-je, cherchant à m'exprimer de la facon la plus choquante, "parce que les gens ne sont pas égaux."

"Oh!" s'écria-t-elle, stupéfait, en lâchant mon bras.

"Oh, il est certain qu'ils paraissent égaux en théorie," continuai-je, "d'autres diraient qu'ils sont égaux aux yeux de Dieu, mais il n'existe pas de loi qui puisse rendre les hommes tous bons ou tous mauvais, tous intelligents ou tous stupides, tous musclés ou tous malingres. Et même si cette loi existait, serait-ce vraiement désirable? Ou serait l'intérêt de la vie en mouvement? Même le Dieu traditionnel de l'Occident a ses elus. Un système politico-économique se montre valable dans la mesure où il permet à chaque individu de développer jusqu'au bout ses propres particularités. Comme les disent les Français," ajoutai-je, "da zdrávstvouiet raznitsa!" ("Vive la petite différence!")

Mon interlocutrice fronça les sourcils. Ses yeux orientaux étaient à demi clos sous l'effort de la pensée. "Très intéressant," proféra-t-elle enfin.

"Aha!" dis-je à moi-même, "une convertie!" Ma conscience était tout à fait soulagée. Je commençais à me regarder comme un missionnaire altruiste de la vérité, souffrant de bon coeur les prires persécutions pour répandre l'Évangile occidentale.

Nous étions arrivés à la tanière de la Tartare. La seule émotion que j'éprouvais, c'était une légère curiosité de voir l'intérieur d'une école secondaire soviétique. Avec la ferme intention de noter mes impressions sur mon petit carnet, je me laissai donc entaîner dans un affreux edifice, énorme, gris, et vétuste, orné d'un drapeau rouge. Un marteau et une faucille croisés étaient ciselés sur le linteau de la porte.

"Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate," murmurai-je à moi-même. Mon Virgile me rassura: "Il n'y a aucun danger," dit-elle. "L'école est presque vide, ce sont les grandes vacances. Les concierges sont là, c'est tout. On te prendra pour un nouvel étudiant qui vient prendre le vent dans son école."

N'ayant rencontré personne, nous montâmes à la salle de classe qui lui servait d'appartement pendant son bref séjour dans la capitale. Elle décrocha la clé qui pendait à un clou sur le mur d'en face, et ouvrit la porte.

Je restai paralysé, ne sachant trop si je devais rire comme un fou ou pleurer comme un veau. La salle, <u>gi-gan-tesque</u>, avait pour tout ameublement un lit, juste au milieu, perdu comme une casis d'infernales délices dans un implacable désert académique. Près du lit une chaise d'ecolier, qui disparaissait sous un amoncellement désordonné de sous-vêtements féminins. De l'autre côté de la couche, une petite table de chevet, croulant sous une montagne poussièreuse de brochures et de bouquins. Le rebord d'une fenêtre disparaissait aussi sous des livres. Trois murs de la salle étaient recouverts de tableaux noirs (où des graffiti obscènes mal effacés semblaient nous attendre), et le quatrième "mur" était composé presque exclusivement de fenêtres.

"C'est une chambre bien commode, n'est-ce pas?" remarqua ma Tartare avec complaisance.

"Bah, oui, j'ai rarement vu quelque chose de pareil," répliquai-je sincèrement.

"Je ferme la porte à clé, n'est-ce pas?" dit-elle soudain.

"Pourquoi faire?" demandai-je, en ouvrant de grands yeux.

Elle rougit et détourna la tete. Je me dirigeai vers la fenêtre, et promenai mon regard sur le voisinage déprimant de vieux bâtiments enfumés.

"Mais assieds-toi donc," s'écria-t-elle, "tu dois être fatigué. Tu travailles si durement à l'Exposition." "Je veux bien, mais où donc?" demandai-je inocemment. "L'un-ique chaise est couverte de ces -- enfin de ces choses..."

Elle rit gament. "Mais sur le <u>lit</u>, voyons, petit sot!"

Et elle my fit asseoir de force.

Résolu à demeurer passif jusqu'au bout, je me mis à examiner les livres érudits qui abondaient sur sa table de chevet.

"Regardez..." commençai-je.

"Pour l'amour de Dieu, tutoie-moi enfin!"

"Bon," repris-je, "regarde ce bouquin: comme c'est intéressant, un recueil de nouvelles allemandes, commenté en russe." Et, sincèrement intéressé, je me mis à lire quelques pages, mais la Tartara m'arracha bientôt le livre des mains.

"Ti n'as pas envie de t'étendre un peu? Tu as vraiment l'air fatigué."

"Mais mes souliers," protestai-je. "Je ne voudrais pour rien du monde souiller votre -- euh, ta belle courtepointe!"

"A h, comme tu es gentil!" soupira-t-elle, tout en délaçant mes souliers. Quand elle eut fini, elle les jeta brutalement sur le plancher et me fit basculer sur le lit. Elle se pencha haletante au-dessus de moi.

"Je pense que je vais fumer une cigarette," dis-je, d'une voix étranglée. "As-tu un cendrier?"

Elle fit la moue et s'en fut à la fenêtre, où elle trouva une assiette jaune, toute gluante de reliefs de nourriture, qu'elle me fourra sous le nez. "La voilà, ton cendrier!"

Je la remerciai et commençai à fumer. Elle s'assit sur le
bord du lit. La conversation, moribonde depuis longtemps,
rendit définitivement l'âme. La Tartare me regardait avec
des yeux fixes, une expression d'une tendresse infinie sur
son visage.

"Je préfère quand même les cigarettes américalnes aux russes," fis-je remarquer avec galanterie.

Mais elle n'écoutait plus mes saillies voltairiennes. Elle avait posé la main sur mon bras, le caressant, secouant lentement sa tête aux yeux mi-clos.

"Qu'est-ce qu'elle me veut?" me demandai-je avec ingénuité.

L'inspiration m'étant venue, je levai la main gauche (l'autre tenait encore la cigarette) et touchai légèrement ses cheveux châtains.

Aussitôt, elle poussa un cri aigu, presque un sanglot, et s'effondra incontinent sur ma poitrine, en balbutiant: "Oh, qui l'aurait dit? Qui l'aurait dit? Je n'avais jamais pensé que ça irait jusque là!"

Je réprimai le desir de dire "Jusqu'où?" et éteignis ma cigarette sur le plancher. J'aurais dû sans doute l'écraser dans le "cendrier", mais un tel mouvement m'était rendu très difficile sous le poimes considérable qui m'immobilisait. Elle déboutonnait de ja mon pantalon, lorsqu'une idée horrible lui vint à l'esprit.

"La porte, la porte!" s'écria-t-elle, se précipitant pour la fermer à clé.

Elle revint au lit plus vite qu'elle ne l'avait quitté, et nous recommençames. Ses mouvements étaient gauches et embarg rasses, malgré la passion qui lui gonflait la poitrine et qui lui faisait pousser de profonds soupirs entrecoupés de petits cris étouffés.

"Jaai tellement peur, je suis si nerveuse!" balbutia-t-elle.
"C'est la première fois, tu sais?"

"Ah, vraiment?" répondis-je avec politesse.

"Non," confessa-t-elle, "déjà une fois, mais j'étais tres jeune et très ivre; donc, ça ne compte guere. Je ne m'en souviens même pas."

Je suggérai qu'elle se vétît de manière plus conforme aux exigences de l'événement. "Bien," dit-elle, "mais tourne la tête, je suis intimidée!"

Je détournai docilement la tête et regardai ma montre; il fallait me remettre au travail dans une heure. Ce geste ne lui échappa pas. Elle avait sans doute remarqué que je n'étais pas exactement fou de désir pour elle.

"Tu peux regarder maintenant," dit-elle enfin. Elle avait enfilé une vieille et vilaine robe de chambre, brune avec des pois verts, qu'elle laissait ouverte pour me permettre de contempler à loisir l'echantillonage complet de ses appas.

Un seul poil noir poussait sur son sein gauche. Ses cheveux défaits vieillissaient encore son visage rond, tourmenté par le désir. Elle me sourit timidement et sauta sur le lit pour la troisième fois.

"Ah, que vas-tu penser de moi!" chuchota-t-elle. "Je ne suis pas celle que tu crois." Et je constatai que la sagesse des nations m'avait appis avec raison que le langage international féminin utilise toujours les mêmes formules. "Tu crois sans doute que je suis une fille plutôt facile, une putain en un mot, n'est-ce pas?"

"Oh, loin de moi cette pensée!" Massurai-je. "Tu es charmante."

Et elle me baisa sur les lèvres par reconnaissance. Mais quelques secondes après, elle retira brusquement sa bouche, disant, "Je n'aime pas ce baiser. Tout mon visage en est mouillé!" Mélange étrange de lubricité et de pudeur.

Nous contina ames. Elle me prodigua ses caresses, suant, soufflant, haletant, perdue dans sa frénésie sensuelle. A mesure qu'elle s'échauffait, moi je me refroidissais. Situation cornélienne.

"Je ne te plais donc pas, my dear!" gémit-elle. "Je le vois, je le constate."

Ces mots de tendresse proférés en anglais me donnerent des

frissons de degoût. Et pourtant, "Oh, si!" protestai-je, mais sans la moindre conviction.

"Alors," continua-t-elle, "comment se fait-il que je -que je -- enfin que je sois venue déjà trois fois, et toi
pas encore?"

"C'est que je me retiens, chérie, pour te donner plus de plaisir," lui assurai-je avec compassion.

"A h," soupira-t-elle, "comme ton âme est noble!"

Quelques minutes après, par suite d'héroïques efforts,
notre chaste union fut enfin couronnée. Elle me couvrit
de baisers reconnaissants.

"On se repose quelques minutes, et puis on recommence, n'est-ce pas?" demanda-t-elle, ravie.

"Nous verrons plus tard, chérie," dis-je, me rhabillant.
"Tu es déçu par moi, n'est-ce pas, j'en suis sûre!" s'écria-t-elle.

"Mais pas du tout, pas du tout! Tu es inoubliable."

Elle me sourit, sans me croire. "Quel âge dirais-tu que j'ai?" demanda-t-elle soudain. Je la considérai. Elle ne pouvait pas avoir moins de trente-cinq ans.

"Vingt-cinq ans?" hasardai-je.

Elle rit, aux anges. "Presque, presque — vingt-huit."

Je regardais par la fenêtre. "Tu es prêt à recommencer?"

demanda-t-elle langoureusement.

"Tu sais, chérie," dis-je avec circonspection, "j'ai grand® faim, et je n'ai pas encore déjeuné. D'ailleurs, tout cela vous met en appétit, n'est-ce pas?"

Elle bouda. "Bon, nous en reparlerons. Mais ne veux-tu pas te laver les mains?" me dit-elle, ayant remarqué que je me les frottais vigoureusement contre le rebord de la fenêtre.

"Voilà une bonne idée!" m'écriai-je. Et elle ouvrit la porte de la salle avec précaution, m'indiquant la toilette au fond du corridor. "Je t'attends!" chuchota-telle, me faisant de l'oeil.

Je frissonnai, flageolai jusqu'aux cabinets de toilettes et en ouvris la porte. Une puanteur immonde assaillit mes narines. Retenant mon souffle, je me lavais les mains lorsqu'un vieil homme ivre entra.

"Bonjour, toi," me dit-il amicalement.

"Bonjour."

"Tu es un nouvel etudiant, n'est-ce pas? Je me souviens pas de t'avoir vu ici."

"Non," dis-je, "je suis un directeur d'école américain qui fait sa thèse sur l'enseignement secondaire soviétique."

L'ivrogne éclata d'un rire énorme, ouvrant une surprenante gueule édentée, et puant l'alcool. "Toi, un Américain! Ga c'est marrant! Qui es-tu donc, dis!"

"Bon," dis-je, "je suis Français."

"Aha!" s'ecria-t-il, "je m'en doutais! Tu en as l'air."

Pour lui faire plaisir, j'ajoutai, "Et nous autres Français
aimons beaucoup le peuple russe."

Il s'épanouit. "Vraiment?" manglota-t-il. Et il me prit le visage dans les mains et me baisa à la française, sur les deux joues. Suffoqué, je l'écartai violemment et m'enfuis dans le corridor. Était-ce décidément un cauchemar!

Et ma Tartare qui m'attendait, vautrée complètement mue sur le lit! En ce moment-là, je ne savais quels baisers me don-neraient le moins de plaisir, ceux de l'ivrogne ou ceux de Sophia.

"Non, non!" hurlai-je. "Il faut que je m'en aille! Ma démonstration doit commencer dans vingt minutes." Elle s'habilla vite, en grommelant, "Non, décidément, je ne te plais pas."

Et résignée, quelques instants plus tard, elle m'accompagnait jusqu'à l'arrêt de l'autobus. "Quand te reverrai-je?" demanda-t-elle, inquiète. "Tu sais que je rentre demain en Tartarie."

"À quelle heure?" demandai-je. "À cinq heures."

"Parfait," dis-je, je te rencontre alors à trois heures, à l'entrée pincipale de l'Exposition."

Pour solenniser cet engagement, nous échangeames de menus cadeaux. Elle m'offrit un porte-mine marron et blanc, un gland rouge pendillant à l'extrémité. Et comme le sort voulait qu'à ce moment-là je portasse dans mon portefeuille une de mes photo-

graphies, je ne pus moins faire que de la lui offrir. Elle me pria d'inscrire quelques mots en allemand au verso. Que pourrais-je ecrire qui résumât de façon satisfaisante notre liaison surréaliste? L'inspiration métant venue, j'écrivis avec mon nouveau crayon: "Die Zeit war zwar kurz; im Gedächtnis aber bleibt sie ewig." (Le temps, il est vrai, était court; dans le souvenir pourtant il restera impérissable.")

A près avoir promis à la belle de lui apporter quelques tablettes de chewing-gum le lendemain, nous nous quittâmes.

Il va sans dire que je ne la revis jamais. Le lendemain à trois heures, l'heure de notre rendez-vous, je passai mon temps à lire un roman français dans la solitude austère, fraîche, et réconfortante des cabinets d'aisance au centre de l'Exposition, le seul endroit par la suffisamment imprégnable contre ma Tartare. Je n'en sortis qu'une heure et demie plus tard, ayant laissé à mes collaboratrices le soin d'expliquer au peuple russe les beautés incontestables de l'appareil Polaroïde.

J'avais échappe a Madame Poutiphar.

**

C'est bien le cas de le dire, je devenais insupportablement arrogant, bouffi de prétentions et de confiance en moi-même dans le domaine si varié et si monotone des femmes et de l'amour more sovietico.

Jamais de ma vie n'avais-je été ainsi poursuivi, ainsi recherché, ainsi désiré par des filles dont je venais à peine
de faire la connaissance. Assis dans mon isoloire, j'abandonnai la sévère lecture d'un roman de Mauriac pour me laisser aller à des constations particulièrement agréables pour
mon amour-propre.

Était-ce donc mon esprit, mon charme, ma beauté qui, en s'épanouissant soudain au pays des Soviets, attiraient ainsi les fleurs des steppes de toutes les conditions? "C'est sans doute un peu cela," me dis-je avec complaisance. Mais mon honnêteté foncière m'amena à reconnaître qu'il y avait eu d'autres éléments determinants dans l'étrange fascination que j'exerçais sur ces dames, bien que je fisse une différence si profonde entre la grâce, la fraîcheur, et la naîveté de Katia, et l'incontestable fureur érotique d'un professeur tartare.

Car j'étais après tout un étranger du mystérieux Occident, citoyen de l'ennemi numéro un de l'URSS, incarnant tout un monde inconnu de délicieux dangers, de frissons nouveaux.

Je me rappellai le geste orgueilleux de Katia, lorsqu'elle m'embrassa pour la première fois devant les garçons russes.
"Voilà!" avait-elle dit, comme si elle avait gagné un pari.
Je me rappellai les soupirs inépuisables de la Tartare: "Qui l'aurait dit?" Je me rappellai le pauvre

garçon russe, mal vetu, qui nous avait abordés dans un restaurant (le Berlin), suppliant humblement (à trois reprises) qu'un joli guide feminin voulût bien danser avec lui. Elle, avec une prudence excessive, refusa les trois fois, et le malheureux avait baissé la tête comme s'il venait d'être giflé.

Bien entendu, je comprenais cette aimantation, cette fascination d'autant plus qu'elle était réciproque, que je l'éprouvais moi-même. Je me rappellai les pensées confuses qui m'avaient passé par la tête lorsque j'étais dans le bois avec la douce Katia: "Ça m'arrive a moi, au coeur de l'URSS!"

Et pourquoi prenais-je des notes si minutieuses et si complaisantes sur ces liaisons au fond si banales, sinon parce qu'elles revêtaient une aura de mystère, d'exotisme, d'étrangeté, de danger?

Il ne restait pas moins que j'étais le seul guide (que je sache) qui remportât de tels succès sur le champ de bataille de la Venus soviétique. Car de telles conquêtes faites par d'autres se serait très vite ébruitées dans le petit monde en vase clos des guides américains. (Car certaines liaisons entre les guides étaient la fable de notre petite société.)

Une conclusion s'imposait donc: je possédais un pouvoir mâle et magnétique sur l'âme des filles russes, un je ne sais quoi d'irrésistible.

Il ne me vint même pas à l'esprit que mes succès amoureux

fussent en grande partie dus à mes imprudences instinctives, à mon sens profond de l'irresponsabilité, à ma naturelle et redoutable insouciance, vertus essentielles dont les autres guides étaient totalement dépourvus.

Car tout allait à merveille, en ce qui concernait la "sécurité" de mes objets amoureux. Malgré la brève arrestation de Katia, elle se trouvajent maintenant à l'abri, près de sa maman, loin de moi; je ne la reverrais plus. On la laisserait probablement tranquille; on ne lui avait même pas demandé si elle liait amitié avec un Occidental. Quant à l'irrésistible Tartare, elle aussi s'évanouirait bientôt dans la paix lointaine de sa république autonome.

A h, comme j'avais bien arrangé les choses! Les coeurs palpitant d'amour pour moi se dispersaient dans tous les recoins de cet énorme pays. On chérirait mon souvenir a jamais dans des régions improbables que je n'avais aucune chance de visiter un jour. Comme il est doux, l'amour dans un pays totalitaire, quand on s'y pend avec autant de perspicacité, autant d'habileté que moi.

François Mauriac lui-même ne pourrait pas me prévenir, hélas, que je courais à ma perte.

XIX

Pendant la plus grande partie de mon séjour en Union Soviétique, il me sembla que je menais une double vie. La plupart
du temps j'étais un guide modèle, sérieux et enthousiaste,
faisant de mon mieux pour convertir les païens selon les
règles établies par nos directeurs. Et c'était un peu l'image
que se faisaient de moi tous les guides qui n'appartenaient
pas au cercle de mes amis intimes. On me taquinait à propos
de l'habitude que j'avais de griffonner à chaque instant mes
"impressions" sur tous les bouts de papier qui me tombaient
sous la main. "Tu vas donc composer un fort ouvrage en six
volumes sur les effets énormes que produit notre Exposition
sur les indigènes, n'est-ce pas?"

En attendant donc que mon triste destin s'accomplît, parlons un peu des réactions de nos visiteurs soviétiques, le clou des gros volumes dont on m'attribuait la gloire future.

En discutant l'effet que produisirent les guides et l'Exposition américaine sur les Russes, il faut distinguer nettement entre la réaction "officielle" -- celle de la presse
communiste -- et les réactions des citoyens ordinaires qui
visitèrent Sokolniki, ou du moins en firent l'effort.

Après le geste etonnant d'avoir publié le texte intégral du discours d'ouverture de Nixon le 25 juillet, la <u>Pravda</u>

Le 26 juillet parut un long article adroit et calomniateur (page 5), couvrant les guides et l'Exposition américaine de ridicule. S'intitulant "Hier à l'Exposition americaine", l'article commençait par les questions pleines d'espoir que se seraient posées les visiteurs soviétiques à l'entrée de l'Exposition: "Qu'est-ce que va nous montrer la plus puissante nation capitaliste? Est-ce que l'Exposition contribuera à l'entente mutuelle et l'amitié entre nos peuples?"

Les visiteurs entrent dans la Coupole, "la moitié d'orange renversée," et voient une photo d'une femme robuste et souriante. "Pourquoi," demande le journaliste, "ne voit-on pas les photos du sixième de la population américaine qui vit dans la misère? Ou sont les représentants des quinze millions d'américains qui, selon le président général du parti démocratique Butler, vivent dans des taudis?" On ne songe pas que le chef du parti politique quin'a pas le pouvoir puisse un peu exagérer. Encore moins penset-on que les demeures qui se considèrent comme des "taudis" en Amérique sont bien plus luxueuses que les logis moyens soviétiques! On ne se demande pas quelle sorte de pays ce peut être, celui qui critique ses propres défauts d'une manière si franche et si brutale. On ne se donne pas la peine de se demander pourquoi une Exposition nationale doit mettre l'accent sur les aspects les moins sé-

duisants du pays — et Dieu sait que l'Exposition soviétique à New-York, avec ses modes "parisiennes", pour ne prendre qu'un exemple, ne dit rien sur les 99,99% de la population russe qui s'habillent comme des cochons.

"Oui," continue la <u>Pravda</u>, "où est donc l'autre moitié de l'orange, la moitié pourrie et amère?"

Le journaliste devait confesser alors qu'il existe en effet pas mal de stands intéressants a l'Exposition, des cuisines miraculeuses, la télévision en couleurs, les automobiles. Et l'article alors se surpasse en absurdité: "Mais où donc sont les grosses machines de l'industrie américaine? Ou sont les réalisations de la science des USA? La soif des visiteurs pour ces renseignements techniques ne saurait être désalterée par le Pepsi-Cola qu'on y distribue à titre grâcieux. Le visiteur souffre d'une déception involontaire."

Comme si les pauvres visiteurs russes s'intéressaient a nos machines industrielles! La soif qu'ils ressentaient, la soif qui ne saurait être désaltérée dans leur propre patrie en 1959, c'était la soif des douceurs de la vie privée qu'on avait étalées avec tant de soin devant leurs yeux avides.

La partie la plus imbécile de l'article est encore à venir pourtant. "Ce sentiment de déception douloureuse s'accentue lorsque les guides essayent de rabâcher aux oreilles des visiteurs que ces marchandises sont 'typiques.' Voilà un stand

ou nous trouvons écrit que l'ouvrier moyen américain, gagnant 100 dollars, peut acheter avec cet argent deux complets, ou 417 paquets de cigarettes, ou 76 casseroles d'aluminium. Les guides scrutent la foule, espérant sans doute qu'elle blémira d'envie."

La chose terrifiante ici, c'est que tout cela est parfaitement, littéralement vrai! Et la <u>Pravda</u> n'a même pas besoin de commenter ces statistiques, tant elles paraissent fantastiques et impossibles aux citoyens russes! Ironiquement, la vérité ici se refute elle-même. Le journal ne se donne même pas la peine de préciser que l'ouvrier américain, selon nous, gagne 100 dollars par <u>semaine</u>. Le Russe, calculant son salaire par le <u>mois</u>, trouve quand même des gages de 100 dollars (1000 roubles) par mois assez utopiques.

Un visiteur "typique", continue l'article, pose alors quelques questions bien embarrassantes au pauvre guide. Par coincidence, ce visiteur est armé d'un tas de statistiques détaillées, recueillies selon lui dans le <u>Congressional Record</u>, organe officiel du Congres américain, qui "prouvent" que l'ouvrier aux USA, après avoir payé tous ses impôts, et toutes ses dépenses pour la noutriture, le logis, l'éducation de ses enfants, etc., n'a presque rien pour lui-même. (Mais que ferait-il du surcrôit s'il avait déjà satisfait à tous ses besoins?;) Le pauvre guide de peut repondre que "oui", en balbutiant. (Un guide américain

ne "parle" jamais dans la presse soviétique: ou il "balbutie" ou il "esquive" ou il "hésite" ou il "se défend faiblement", etc.)

Le visiteur typique (il faut lire, "l'agitateur") continue à ridiculiser le guide, alléguant qu'on invente "l'Américain moyen" en divisant par deux l'argent d'un capitaliste richissime et d'un ouvrier opprimé.

"'Pourquoi, si les ouvriers chez vous vivent si bien, font-ils la grêve si souvent?' 'Parce que,' esquiva le guide, 'ils veulent vivre encore mieux!' Et un rire amical de la foule accompagna ces paroles." (Il est illégal de faire la grêve en Russie. Quelle est la nécessité des grêves quand la vie est parfaite, quand l'intérêt du peuple coincide avec celui de l'État?)

Ce chef-d'oeuvre de journalisme se terminait par une historie célèbre que raconta un guide féminin à propos d'un tableau représentant "George Washington et le Cérisier." Le premier président des États-Unis, lorsqu'il était tout petit garçon, confessa un jour à son père qu'il avait coupé un petit cérisier, et qu'il s'en accusait, disant "Je ne saurais mentir." "Il semble," fit remarquer le journaliste, "que quelques-uns des organisateurs et des guides de l'Exposition aient un peu oublié les paroles du premier président des USA."

Dans ce même numéro mémorable de la <u>Pravda</u>, paraît un article (page 6), intitulé "Une Exposition Splendide", racontant la visitéde Nixon à l'Exposition des Réalisations de l'Économie

Populaire de l'URSS. L'ecstase de Nixon et son entourage (qui sont, après tout, des gens polis et diplomatiques) devant cet incroyable spectacle est décrite dans les couleurs les plus vives. De temps à autre pendant sa visite, de "simples citoyens soviétiques" lui posaient des questions difficiles auxquelles il ne pouvait répondre -- ou du moins, seulement en balbutiant comme le plus humble des guides.

Je ne cite qu'une perle entre tant d'autres. Un Simple Citoyen Soviétique demande poliment à Nixon comment il peut concilier les déclarations pacifiques du gouvernement américain avec le fait d'avoir dédié toute une semaine aux "Peuples esclaves de l'Europe orientale." "Est-ce que nous avons l'air d'être des esclaves?" demande le citoyen. "Est-ce queun groupe d'esclaves pourrait jamais créer tout ce que vous voyez ici?" Et il indiqua les mirifiques machines de l'Exposition. "Cette question demeura sans réponse," ajoute le journaliste.

Nixon était sans doute trop bien élevé pour alléguer l'exemple des pyramides égyptiennes.

Ver la fin de l'article on voit Nixon regarder, bouche bée, un film paneramique sur les paysages de l'URSS, "sur des écrans qui sont considérablement plus grands que Eeux de l'Exposition américaine."

La Moskovskafa Pravda du 28 juillet, outre un joli petit article intitulé "Le Capitalisme écrase l'ouvrier" (p. 2),

comporte un autre bijou à la quatrième page, "Dans les Pavillons de l'Exposition américaine." Je ne fatiguerai pas
mes lecteurs avec un résumé de cette ordure pateline et monotone, me bornant'a citer une remarque qu'aurait faite une
Russe à sa compagne: "Je ne vois rien de spécial ici. Allons jeter un coup d'oeil sur les automobiles, et rentrons."

La <u>Pravda</u> du 30 juillet contient trois pathétiques "Lettres d'Amérique" (p. 4), la première d'un Puerto-Ricain new-yorkais, qui déclare que les vrais "peuples esclaves" du monde se trouvent dans les taudis de New-York; la deuxième d'une ménagère qui dit qu'elle n'habite point une demeure semblable à la "maison typique américaine" de l'Exposition, et que seuls les grands capitalistes peuvent se permettre un tel luxe; la troisième, signée samplement "Barkley, ouvrier noir," raconte la disdrimination pratiquée contre quelques attabhés de l'Ambassade indoue à Washington lorsqu'ils voulurent se baigner sur une plage réservée aux blancs.

Et patati et bla bla. A près une semaine de cette propagande vénimeuse, la presse soviétique décida sans doute qu'elle attirait trop l'attention de ses lecteurs sur l'Exposition. On commença alors à mettre l'accent plus que jamais sur les diverses expositions sovietiques rivales, and sur la New-York, aux Sokolniki même, et naturellement la magnifique Exposition des Réalisations de l'Économie Populaire de

l'URSS. N'empêche qu'un article virulent parut dans la Komsomolskaia Pravda du 15 auut, déclarant que les guides s'efforcent de "décevoir le visiteur et de falsifier les faits."

Le journal continuait en racontant comment un guide ivre rentra à l'hôtel, frappant une femme de chambre et l'accablant
d'injures lorsqu'elle protesta contre son "envahissement de
la chambre d'un autre guide."

Et voilà donc la "réaction officielle."

Il va sans dire que les visiteurs réagissaient d'une manière assez differente! D'abord, par la question de l'<u>intérêt</u> qu'ils manifestaient pour l'Exposition. Leur curiosité était énorme, insatiable. Même la presse russe ne pouvait nier la passion avec laquelle les habitants du paradis ouvrier s'intéressaient aux moindres détails sur la vie dans l'enfer capitaliste. (L'enfer a d'ailleurs toujours eu plus d'intérêt que le paradis.) Chaque jour, et pendant toute la journée, des centaines de Russes sans billets attendaient devant l'entrée principale, espérant qu'on leur vendrait ou donnerait un ticket. Partout où les guides allaient dans la ville, ils étaient accostés par des quémandeurs de billets de toutes les conditions.

On ne vendait aux guides que sept billets par semaine.

En outre, on nous donna deux billets gratuits, chacun valable pour deux personnes. Quelques jours après les avoirs obtenus,

nous les avions tous distribués à nos amis russes, ou à des passants qui nous avait paru sympathiques. Nous disposions cependant de certains atratagèmes innocents pour faire passer un Russe au travers du contrôle. (Nous considérions comme un devoir sacré de rectifier un peu par nos propres moyens la distribution partiale qu'avait effectuée le gouvernement soviétique.)

Car chaque guide possédait un coupe-file permanent, fait d'une solide carton rose. Or pui sque l'insigne officiel que nous portions suffisait toujours pour nous permettre d'entrer, nous donnions souvent notre coupe-file à un Russe qui nous le rendait après avoir franchi les quatre contrôles.

Un jour que je débordais de générosité, j'avais sacrifié et mes billets et mon coupe-file et même mon insigne officiel à des Russes dignes d'entrer (y compris un homme sans jambes et une femme éplorée qui avait un parent parmi les guides). Je dus donc avoir recours à ma carte d'identité présidentielle pour entrer moi-même. Le contrôleur scruta la carte avec inquiétude; la retournant il vit le portrait du Président. "C'est vous?" me demanda-t-il en riant, me laissant entrer.

Une fois parvenus dans l'enceinte sacrée, comment les Russes se comportaient-ils? Souvent, comme nous l'avons vu, somme des bêtes de proie.

Pendant les premières journées de l'Exposition, nous avions

laissé dans l'allée conduisant à la Coupole une énorme boîte pleine de petits insignes commes souvenirs. Quelques jours plus tard, il n'en restait plus un seul. Car des gens avaient rempli de grands sacs de ces petits bijoux qu'ils puisaient à pleines mains dans la boîte, pour les vendre ensuite au marché noir.

A près les deux premiers jours il fallut fermer à jamais le bureau des renseignemensts dans la Coupole, car les deux pauvres guides qui y travaillaient (Natahca et Vladimir Tolstoï-Mioslavski, arrière-petit-neveu du romancier), quoiqu'ils parlassent tous les deux un russe parfait, se trouvaient au bord de l'hystérie, tant ils avaient été tourmentés par les agitateurs.

Nous avions commencé avec une bibliothèque de sept mille livres. Après le premier jour nous n'en possédions plus que six mille. Quoique nous en fussions très indignés, il était du moins bon que les voleurs eussent l'occasion de se procurer des livres occidentaux. Si nous avions en une collection d'un million de volumes, nous leur aurions encouragés à les voler de bon coeur.)

Tous les petits objets étales dans le Pavillon de Verre disparurent en une semaine, à moins qu'ils ne fussent cloués ou liés aux plafonds ou aux murs des pavillons. (Ne soyons pas cependant trop sevères à cet egard: la même chose arriva à Bruxelles et à l'Exposition Sovietique à New-York, et partout et dans tous les pays, je crois.) Notre collection de tableaux subit de graves dommages. Dès que le demonstrateur avait le dos tourné, les doigts indiscrets de la foule se promenaient sur les tableaux. Un agitateur, pour faire enrager le guide, enfonça expres son pouce dans un beau tableau Jackson Pollock, y laissant un tou gros comme une orange. Pour toute excuse il haussa les épaules. Le guide lui cria, "Allez-vous finir?" et cette seule remarque lui valut dans la Pravda du lendemain le qualificatif "goriátch" ("un colereux") et ignorant en matière d'art.

D'innombrables Russes nous demandaient quotidiennement quand aurait lieu la grande loterie (parfaitement imaginaire), où nous leur distribuerions en primes nos automobiles et nos appareils de television! Comment ces pauvres gens pouvaient-ils croire, même si cette loterie avait existé, que leur gouvernement aurait permis la distribution de lots aussi considérables, alors qu'il nous avait interdit de distribuer de simples petits porte-plumes comme souvenirs!

Mais, contre toute attente, personne que je sache ne prit les machines à voter pour les cabinets d'aisance, snas doute par respect de la démocracie.

Chaque muit nous échangions des anecdotes sur les divers objets qu'on avait volés ou endommagés, ainsi que sur les questions les plus idiotes qu'on nous avait posées. Et il y en avaient à en crever de rire. Les Russes ne pouvaient absolu-

ment comprendre, par exemple, pourquoi il existait une cheminée dans l'appartement modèle, puisqu'il était pourvu de chauffage central! Et pourquoi ces machines à coudre, si l'on peut acheter de beaux vêtements dans les magasins? Pourquoi ces ateliers de memuiserie domestiques? Ne peut-on pas acheter des meubles chez vous? Mais ma question préférée fut proférée au pavillon de John, celui du camping:

Un visiteur âgé indiqua du doigt une petite tente. Sans la moindre ironie, il demanda de bonne foi: "C'est une maison typique d'ouvrier chez vous?"

Le goût artistique de la grande majorité des Russes a l'Exposition se montra rudimentaire. Je me promenais un jour à travers le pavillons des superbes photographies qui composaient "La Famille de l'homme." Un gros Russe me dit sur un ton hostile: "Qu'est-ceque ça veut dire, tout ca? Je n'en vois pas le sens." "L'idée générale, c'est que tous les hommes sont semblables," dis-je. "Cela ne vous paraît pas important?" Et il s'emporta: "Est-ce que ca vous regarde ce que j'en pense?" Mon bon ami, Martin Horowitz, le guide qui y travaillait, m'assura que c'était un incident très peu typique à son pavillon. En général les Russes en étaient ravis.

Cela me soulagea un peu. Mais le lendemain, après avoir dégusté un Pepsi-Cola, je me trouvai par hasard dans l'endroit réservé aux statues qu'on avait érigées en plein air. Puisque aucun guide n'y travaillait, je fus entouré en une seconde par une foule hilare et moqueuse.

"Regardez-moi cette femme-hàl" crièrent-ils. C'était une belle statue en bronze, légèrement abstraite. "Vous voyez comme la tête est petite! Est-ce que les femmes sont comme ça chez vous?"

Nourris exclusivement du "réalisme socialiste", les Soviétiques ne comprennent rigoureusement rien à l'art non-figuratif,
et sont d'une ignorance absolue. (On accepte pourtant le
Picasso à peu pres figuratif, à cause de ses opinions progressistes.) Dans la <u>Pravda</u> du 17 juillet avait paru le texte
d'un discours de Khrouchtchev, ayant pour titre: "L'art réaliste fortifie l'amitié entre les peuples."

Moi qui ne sais pas grand'chose de l'art, je me sentis comme un subtil connoisseur devant eux. Comme si je parlais à des enfants, je fis de mon mieux pour expliquer qu'un artiste ne doit pas etre un photogrape, qu'il peut employer sa fantaisie à representer des états d'âme par une déformation du réel, ou bien qu'il peut se réfugier dans un monde de pures formes abstraites, etc, etc. Cela ne suffit pas, et je dus faire le tour de toutes les statues, en décidant pour eux "Qu'est-ce que c'est." Écoeuré par leurs questions imbéciles, et me trouvant dafin defant une oeuvre complètement abstraite, hérissée de globes et de fils de bronze, je leur dis sérieusement que

"c'était" une representation du Jugement Dernier. Et cela parut leur satisfaire.

Une seule personne dans la foule avait l'air de me comprendre. Un vieux paysan vêtu d'un <u>Kaftane</u>, il me posa des
questions intelligentes, essayant de commenter mes remarques
pour ses compatriotes, ce qu'il fit fort bien. On ne sait
jamais!

Peut-être d'ici cinquante ans l'art abstrait existera-t-il en Russie, ainsi que la psychanalyse et les autres idées maîtresses de notre siècle. Mais pour le moment ce vaste pays joue son role traditionnel et séculaire dans la vie intellectuelle de l'Occident.

Malgré tous ces malentendus inévitables, il est certain que l'ensemble des pavillons fit une impression ineffaçable sur nos visiteurs. Et comment rester indifférents devant l'étalage de tant de merveilles incomnues et souvent insoupgonnees? Les démonstrations des modes, des automobiles, des disques, des télévisions, des cameras, des bateaux, des machines domestiques, des meubles, des ustensiles, des étoffes, des chaussures, que sais-je — partout à l'Exposition on trouvait des gens immobiles, contemplant avec une dévote admiration ces produits de la décadence occidentale et de la perversion capitaliste pendant des heures entières. Des milliers d'autres, loin d'être immobiles, s'essoufflaient à

courir d'un pavillon à l'autre, craignant de manquer quelque chose, d'omettre le plus petit sujet d'intérêt. Car ils devaient en faire des rapports fidèles à leurs amis moins fortunés. Comme dans le cas de la revue mensuelle Amierika (la seule publication non-communiste que l'on peut trouver en Russie), épuisée cinq minutes après sa mise en vente, et qui passe ensuite de main en main pour des douzaines de lecteurs, les effets de notre Exposition ne pouvaient que se répandre parmi toute la population soviétique.

Le gouvernement soviétique pourtant ne contemple ce phénomène avec un intérêt détaché et bienveillant. Quant à la revue Amierika, il nous en rend des milliers d'exemplaires par mois, alléguant une profonde indifférence de la population à l'égard de l'Occident.

Et comme M. Khrouchtchev l'avait si bien souligné dans son discours d'ouverture, il serait peu réaliste d'espérer qu'une Exposition telle que la nôtre pût jamais faire trembler le système économique de l'URSS. L'ignorance involontaire du peuple soviétique est si profonde à propos de la civilisation occidentale, ses méthodes de penser sont si bien conditionnées, que les citoyens soviétiques ne peuvent croire même les choses les plus banalement évidentes.

Il est certain que jamais le peuple russe, à travers les siècles, n'a rien compris à l'Occident, sauf les privilégiés qui vivaient à la cour des tsars. Mais ce qui est étonnant, c'est qu'après quarante-deux années de régime soviétique, même les plus jeunes des habitants de la Russie, qui croient pourtant avoir mille occasions de se renseigner sur la vie quotidienne dans le reste du monde, n'y comprennent absolument rien. Ce sont les effets naturels d'une propagande bien comprise.

A insi le sentiment aigu de frustration, quand nous ne pouvions repondre à une absurde calomnie que pas les mots, "Mais tout le monde sait que ce n'est pas vrai!" Ils riaient, et nous avions perdu. Car tout le monde chez eux possède la vérité absolue.

On ne convaincra donc pas les citoyens soviétiques par des arguments, ni même entièrement par l'étalage du faste occidental. Nos plus grands succès en Russie furent remportés sur un plan à la fois plus difficile à saisir et plus concret: celui des contacts personnels et humains. Profitant de la nature fondamentalement si amicale de l'âme russe, nous lûmes à livre ouvert dans le coeur de nos connaissances les plus épisodiques. Nous trouvâmes le plus souvent des gens qui voulaient passionnément se faire aimer de nous, se faire respecter.

Car dans un pays où l'on publie quotidiennement le nombre de nouvelles révolutions qu'ont faites les satellites artifi-

ciels, les héros nationaux; dans un pays où tout le monde vous implore timidement de leur faire des compliments sur les progrès materiels qu'ils ont réalisés; dans un pays où l'on a peine à croire qu'un étranger puisse juger la représentation russe d'une pièce supérieure à une production dans l'original américain: dans une tel pays, toute vantardise se révèle comme le symptôme d'un écrasant complexe national d'infériorité.

On ne fait évidemment qu'aggraver ce sentiment (et ses symptômes virulents) en dénigrant leur pays apprès d'eux. Mieux vaut leur faire les petits compliments qu'il demandent. Touchés, ils seront mieux disposés à entendre la contre-partie. Jeu délicat, qui ne peut s'exectuer que dans d'intimes tête-à-tête, il inspire paradoxalement plus de doute qu'une attaque de front ne pourrait le faire.

Car c'est tout ce que nous pouvions espérer de réussir, faire naître de légers doutes dans les cerveaux de nos interlocuteurs.

La Coupole et le Pavillon de Verre resteront à Moscou comme des souvenirs permanents de la civilisation occidentale.

(Les Russes nous les ont achetés pour \$375.000, la moitié de leur valeur.) Mais ils seront remplis bien vite par les triomphales réalisations de l'industrie soviétique. Les bâtiments, n'étant que des objets, sont comme cela. La propagande

soviétique se renouvellera avec encore plus de vigueur, une fois l'Exposition terminée (comme après le Festival de la Jeunesse à Moscou, l'an dernier). Il ne restera plus rien à Moscou qui rappelle les merveilles de l'Exposition américaine.

Mais il restera pat-être ces petits doutes. Ces doutes inspirés par tous les guides qui, se montrant humains et gentils, pouvaient pourtant en même temps maintenir leurs opinions et leur système de vie avec dignité.

Un certain guide se montra cependant quelque peu trop "humain."

Deux jours après le départ de ma Tartare, le 30 juillet, nous nous promenions, mes amis arméniens et moi, au centre fourmillant de la ville, rue Maxim Gorki. Le charme latin de mes amis (le plus petit pouvait passer pour un Méxicain), leur valait un succès hallucinant auprès des filles moscovites, m'assuraient-ils. Je les croyais volontiers, car d'autres m'avaient déjà informé que les citoyens des républiques méridionales de l'URSS, surtout les Géorgiens et les Arméniens, faisaient les délices de la population féminine des provinces du nord. Il semble que les garçons du nord manquent pitoyablement de finesse, de savoir-faire auprès des femmes. Ils font l'amour, dit-on, selon les meilleures traditions mécaniques et automatiques préconisées par le réalisme socialiste. Le sang ardent de la Méditerrannée bouillonne au contraire dans les veines des habitants du Caucase.

Mes amis arméniens tenaient à me démontrer la justesse de cette antithèse, digne d'une Mme. de Staël. Ils me parièrent qu'à force d'aborder des filles dans la rue, ils trouveraient de quoi passer une délicieuse muit avant la cinquième tentative. Ce sport passionnant étant à mon goût ce soir-là, je

les invitai à prouver leur prouesse ou à se taire.

A joutant donc une pointe d'accent arménien a leur pur langage russe, ils se mirent à arrêter chaque jolie fille qui
passait, ave dune désinvolture et une hardiesse qui me laissaient béant d'admiration. Les filles, loin d'être offusquées, plaisantaient gaîment avec eux, et s'amusaient énormément. Elles se montraient pourtant très fertiles en prétextes
pour ne pas succomber. Les unes alléguaient un engagement antérieur, les autres une feinte pudeur, d'autres encore un
amant jaloux, etc. Après la dixième tentative de séduction
ratée, je ris donc au nez de mes compagnons, et exprimai le
désir de rentrer à l'hôtel pour me coucher.

Piqués dans leur honneur viril, les Arméniens me conseillèrent la patience. Nous marchâmes longtemps dans un silence bourru, profondément découragés tous les trois. Or nous étions sur le point de crier forfait, lorsque les deux Roméo apergurent en même temps un dos dont les formes rebondies leur insufflèrent de nouvelles forces.

"C'est une des nôtres, une Arménienne!" me sifflèrent-ils.

"Elle sera pour toi." Et l'un d'eux lui cria quelque chose dans leur langue mélodieuse et coulante. Cela dut être bien spirituel, car la fille se retourna aussitôt en riant.

Elle était ravissante, le type même de la beuâté caucasienne. Ses longs cheveux de jais tombaient négligemment jusqu'à sa taille; ses grands yeux noirs, légèrement exophthalmiques et recouverts de paupières lourdes et langoureuses, promettaient des profondeurs insondables de feu et de mercure; son nez délicatement courbé et sa large bouche bien fendue aux lèvres roses et molles reposaient sur une couche de peau couleur d'olives mûres. Et ses seins, grands dieux! D'amples pamplemousses délicieuses et pleines de suc.

Cette fleur méridionale nous sourit, montrant des dents éclatantes, dont trois d'argent. Les garçons arméniens jacassaient toujours avec elle dans leur langue natale. Elle fit oui joyeusement de la tête et me parla en russe:

"Tu es donc Américain, cheri? Emmène-moi avec toi en A mérique, à New-York, j'étouffe dans ce putain de pays!"

Ravi de trouver des omnions politiques si saines unies à tant d'autres charmes, je répondis en rigolant que ce voyage désiré ne dépendait que d'elle-même. Et nous nous promenames gaîment tous les quatre, bras dessus bras dessous.

Le plus grand des Arméniens s'excusa enfin; il avait rendezvous avec sa maîtresse. L'autre garçon, impatient de me procurer le plaisir qu'il m'avait promis, fit signe à un taxi, et nous y montames tous les trois, la belle au milieu de nous.

"Conduisez-nous au Parc de Culture et de Repos Sokolniki," dit mon ami au chauffeur. Or quoique ce parc fût vaste, il me semblait très peu prudent d'en faire le lieu des délices

promis, vue la proximité de l'Exposition américaine. Il n'etait d'ailæurs que neuf heures et demie, et toute la région foisonnerait du personnel américain qui était de service ce soir-la.

Je voulais vaguement en parler à mon ami, mais la présence de la belle m'en détourna. Car nous nous embrassions déjà. Mon plaisir était accru@ar un nouveau frisson: la sensation suave de ces dents polies d'argent sous ma langue.

Nous arrivions à l'entrée principale du Parc. Le taxi s'arrêta. "Non, non," s'écriale petit à rménien, "dans les bois à gauche, là, par ce sentier." Le chauffeur grommela, le taxi s'avança de quelques mètres dans les bois, et s'arrêta de nouveau. "Non, non, non!" burla l'À rménien, irrité. "Plus loin encore, beaucoup plus loin!" Le chauffeur nous regarda longuement dans son rétroviseur et nous conduisit dans les profondeurs de la forêt.

La vague inquiétude que j'avais ressentie dès le commencement de ce trajet augmenta. C'était la première fois que je voyais mon ami si imprudent. Le chauffeur était plein de méfiance, évidemment. On aurait dû descendre près de l'entrée, et continuer à pied. Pour la première fois aussi je me trouvais en Russie dans une situation linguistique insupportable. J'aurais tant voulu crier prudence à mon ami, mais le russe étant le seul langage que nous avions en commun, autant vaudrait crier nos projets à l'oreille du chauffeur. Si seule-

ment j'avais compris l'arménien que mes deux compagnons parlaient près de moi avec tant de véhémence! Mais je n'en savais que le mot "merci".

Nous descendimes enfin du taxi, que mon ami paya, comme d'habitude. Et nous nous promenames avec insouciance droit dans le bois, sous les yeux mêmes du chauggeur. A yant trouvé une clairière, le garcon arménien nous quitta. Plus généreux que Mitia, il promit de ne nous rejoindre que dans une heure.

La pauvre fille tremblait. "Qu'as-tu?" dis-je, en l'embrassant.

"Ekh, ia boious, ia boious!" ("Ah, j'ai peur, j'ai peur!" murmura-t-elle. Et en effet, sa peur n'était pas jouée: ses beaux
yeux étaient grands ouverts, ses lèvres tremblaient; son visegge basané paraissait plus blanc qu'un cadavre sous le clair
de lune que filtraient les branches enchevêtrées au-dessus de
nos têtes.

"Pourquoi as-tu peur?" demandai-je, très bas.

"Parce que c'est la première fois que je fais ga avec un garcon," dit-elle d'une voix entrecoupée.

Cela, j'avais peine à le croire; sa peur cependant n'en était pas moins réelle.

Ne sachant trop quel parti prendre, je la fis étendre sur l'herbe. "Je serai tendre," murmurai-je. Elle me sourit, et me caressa le visage. "Snimi briouki," dit-elle enfin ("Ôte ton pantalon").

J'avais à peine accompli cette opération délicate lorsque nous entendîmes de nombreuses voix, et des craquements de branches. La petite sursauta, à demi morte de terreur. Je la fis taire, croyant encore que ce n'était que des passants, en train de s'amuser comme nous.

Mais les bruits devenaient de plus en plus précis. Nous aperçumes bientot une dizaine de formes fantômatiques et courbées, se glissant rapidement, avec d'extrêmes précautions, entre les arbres. Immobile, je ne pensai à rien pendant la fraction de seconde qui s'écoula entre ce que nous voyions et le moment ou apparut brusquement un gendarme.

Il écarta bruyamment les branches à notre gauche, illuminant notre mudité de sa torche électrique. "Les voilà, les voilà!" cria-t-il a ses collègues.

La pauvre fille gémissait piteusement, étendue sur la terre, s'efforçant de remettre à la fois tous ses vêtements. M'étant levé, j'enfilais déjà monpantalon d'un mouvement automatique, la tête tourbillonnant d'une série confuse de pensées et de souvenirs dont je me rappelle chacun avec une exactitude extraordinaire.

Ces mots latins d'abord qui formaient une sorte d'accompagnement fébrile et rhythmique aux autres pensées: "In fla-grante de-lic-to, in de-lic-to fla-gran-te, in fla-gran-te de-lic-to..."

Puis le brusque souvenir du cavalier qui avait galopé à travers

les bois de la plage, cette première nuit avec Katia. Lui aussi avait porté ce casque, ce dolman bleu aux épaulettes d'or, ce pantalon blanc...

Enfin un triste soupçon que je ne pouvais plus refouler.

M'avait-on trahi? Est-ce que ces garçons arméniens, les
citoyens soviétiques qui m'étaient les plus chers, m'avaient
joue une infâme comédie? Non, c'était inconcevable, ou
bien je devais perdre toute confiance dans la nature humaine.
Non, c'etait évidemment le chauffeur de taxi qui m'avait
rendu ce service.

Ce ne fut qu'alors que j'entendis les deux mots russes que le premier gendarme nous réitérait depuis des siècles qui n'étaient que des secondes: "Váchi dokoumiènti, váchi dokoumiènti, pajálousta!" ("Vos papiers d'identité, vos papiers, s'il vous plaît!") Je les répétai à maintes reprises avec hébétude, en mauvais russe, pour me donner le temps de me vêtir et de rassembler mes pensées: "Náchi dokoumiènti, náchi doukoumiènti?..." ("Nos papiers?...)

À cette minute, qui fut sans doute la plus pénible de toute ma vie, je n'éprouvai pas la moindre émotion, la moindre peur. Je prenais un vague intérêt détaché à ce spectacle, le trouvais même légèrement comique. "Une intermittence du coeur," me#dis-je.

Nous n'étions guere habillés que les autres arrivèrent

pour nous entraîner sans brutalité hors de la clairière. Je les remarquai à peine, trois ou quatre gendarmes vêtus comme le premier, et deux ou trois grosses femmes musclées aux visages impassibles et durs, habillées dans de sacs informes. "Quelle délicatesse de nous envoyer ces mammifères," me disje avec mépris.

Mais je répétais toujours, "Náchi doukoumiènti, náchi dokoumiènti?..." Le gendarme perdit enfin patience devant notre bafouillage qui ne lui apprenait rien. Je lui donnai donc à entendre que mon passeport était à l'hôtel. Il fit oui de la tête, sachant que c'était vrai, que tout étranger en URSS doit confier son passeport à son hôtel.

On nous fit sortir de la forêt, on me peut plus aimablement, écartant les branches devant nous, nous soutenant par le bras quand nous trébuchions sur les racines, etc. La pauvre Arménienne était verte. Elle n'arrêta pas de gémir, s'agrippant à mon bras avec une telle violence que je croyais qu'elle allait s'évanouir.

Une pensée soudaiane me vint: on allait sûrement me renvoyer en Amérique. Je n'éprouvais encore aucune emotion, même à cette idée.

Sortis enfin de ce funeste bois, le même bois ou j'avais fait tant de délicieuses siestes pendant les travaux préparatoires, nous vîmes deux autos. Je ne pus reconnaître si

l'une d'entre elles était le taxi qui nous y avait amenés. Nos gardes voulaient nous faire entrer dans des véhicules différents. Mais la malheureuse fille se plaignait si fort que je pus les convaincre de nous laisser entrer dans la même auto.

Il y avait beacoup de monde dans cette petite voiture: quatre individus occupaient les sièges du devant, et deux femmes partageaient les sièges de derrière avec la fille et moi. A propos des derrières, l'envergure des postérieurs de nos gardes féminins encombrerent la majeure partie des banquettes, et menaçaient de nous en expulser. L'une d'entre elles s'éatit installée entre la fille et moi, comme pour nous empêcher de cohabiter aux yeux de tout le monde.

Je me consolais à la pensée qu'ils étaient eux-mêmes bien peu confortables, ces braves gens, et qu'ils s'étaient donné beaucoup de peine pour nous appréhender. Quoi donc! Huit personnages pour arrêter un garçon et une fille qui s'embrassaient dans une clairière! C'était tuer une mouche avec une bombe H. Ou une fleur.

"N'aie donc pas peur," répétais-je très haut à la fille.
"Nous n'avons rien fait de mal." Elle me sourit à travers ses larmes. Il me semblait même que le regard d'un des mam-

mifères devenait un peu moins austère à ces paroles.

Résolu de rendre l'air de la voiture encore moins agréable, je dis sur un ton enjoué et indifférent, "Je puis fumer, je suppose?" La vache sympathique près de moi fit oui de la tête, mais une voix bourrue sortant de la banquette avant grommela, "Non, trop de monde ici!"

Nous n'avions pas fait deux cent mètres que deux héros du devant hurlèrent à la fois, "Le voilà, le voilà! Arrêtez!" Et les gendarmes sautant de la voiture, et ramenèrent mon pauvre ami arménien, qui se promenait tranquille, songeant sans doute au plaisir qu'il venait de me procurer. Il protestait sur un ton merveilleux d'innocence: "Lâchez-moi, je vous dis! Je n'ai rien fait! Qu'est-ce qui se passe?" Et puis il me vit.

Je lui souris, scrutant son visage. Plus pâle que la mort, il ne manifesta aucune expression sauf une surprise sans bornes. Il détourna vite son regard. J'évitai de lui dire "Chnorakáliem" ("merci") en arménien. Il ne m'avait donc point trahi; j'en fus infiniment soulagé. Puisqu'il n'y avait pas assez de place dans la voiture, je le fis asseoir sur mes genoux.

"Où allons-nous dong" demanda-t-il d'une voix pleine d'une fureur réprimée. "Vous verrez bientot," répondit aimablement le chef-gendarme.

Je sentis soudain un doigt sur ma main. La fille me glissait un morceau de papier derrière le postérieur de notre duègne (qui se tenait, nécessairement, sur le bord de son siege). Je fourrai vite le papier dans ma poche. C'etait le passeport de la jeune fille.

Nous continuâmes la route quelques secondes en silence.

Puis je me mis à siffler un air bien connu en Union Soviétique, une chansonnette amère composée par des citoyens des
camps sibériens de travaux forcés. Mes guides se raidirent,
ne soufflant mot. Mais la fille me sourit presque avec gaîté,
et mon ami tourna la tête pour me faire de l'oeil. Intitulée
"Lettre à un mi," la chanson commence ainsi:

"Il fait à present un temps plutôt froid chez nous, Et je dois rester la pendant quatre ans encore; Donne un amical souvenir des camps lointains À tous les camarades, des amis ici. Je vous embrasse, avec tendresse, avec tendresse:

Ton André."

La voiture s'arrêta. On me fit descendre. "Elle aussi?" demandai-je. "Oui, oui, elle aussi!" Et on m'entraîna de-hors. Les gardes remontèrent. Un seul resta un moment à me parler. Il me sourit de façon presque complice: "Excusez-nous, mais vous savez, nous ne paurions permettre de telles libertés dans nos jardins publics."

"Je comprends parfaitement," répondis-je.

"James."

"À propos," dit-il nonchalamment, "quel est votre nom?"

Il s'était servi du mot russe ("imia") qui peut signifier simplement "prenom". Je répondis donc avec franchise:

Il sourit. "Très bien, Djéims. Et quel est votre <u>surnom</u> ("familia")?"

Autant valait lui dire la vérité. "Matisoff," dis-je, mettant l'accent sur la deuxième syllabe à la manière russe. "Mon pere est né pres de Minsk," ajoutai-je sur un ton de conversation.

"Ah, oui? Bon, on vous laisse près de votre Exposition.
Au revoir."

Je courus à l'auto. Je n'eus pas le temps d'embrasser mes amis, mais je leur fis signe de la main. "Do svidania!" ("A u revoir!") Ils furent comme ranimés par les mots.
"Do svidania!" dirent-ils, s'efforçant de sourire.

Je ne les revis jamais. Je ne connaîtrai jamais leur sort.

On m'avait en effet déposé tout près de l'endroit d'où l'autobus spécial nous ramenait à l'hôtel. Il était dix heures vingt, juste le moment du retour du travail. Avangant encore comme dans un rêve, je m'approchai de mes collègues qui se rassemblaient déjà près des autobus. Ils me

saluèrent comme si rien ne s'était passé. Je crus encore un moment que c'était vraiment un rêve, que j'avais en réalité passée toute la soirée à photographier des milliers de Soviétiques. Je considérai longuement le groupe de mes confrères que je n'accompagnerais plus jamais au travail.

Puis je pris deux de mes amis à l'ecart, dont mon compagnon de chambre Curt, et leur racontai l'histoire. Curt pâlit. "Je te l'ai bien dit, n'est-ce pas? Toi et tes histoires de filles! Bien, cette fois-ci tu es fait."

Nous appelâmes un de nos directeurs et le mîmes au courant.

Il s'interrompit au milieu de ses pmemières reproches et soupira: "Bon. Ce qui est fait, est fait. Vous ne rentre-rez pas à l'hôtel avec les autres. Nous allons à l'Ambassade."

Après mille frénétiques démarches, mille petites courses entre les divers bureaux directoraux du Parc Sokolniki, pendant lesquels nos bureaucrates menaient de passionnantes conversations à mon sujet, comme si je n'existais pas, comme si je ne les suivais pas docilement sans oser souffler mot, une limousine de l'Ambassade américaine s'arrêta silencieusement devant l'entrée orientale de l'Exposition.

On me fit monter dans la resplendissante Cadillac, occupée par deux hommes aux lunettes académiques, une jeune femme enjouée, et le fidèle chauffeur russe. J'en voulais en ce moment-là à tout Sovietique qui tenait un volant dans les

mains; je fus pourtant rassuré par le gentil sourire de celuici lorsque l'homme à ma gauche (appelons-le M. Smith) lui indiqua notre destination dans un russe correct mais très américanisé.

Telle est ma nature que je ressentis alors un profond besoin de me démontrer à moi-même que je n'étais pas inférieur
à ces hommes gentils et inquiets qui tenaient mon destin dans
leurs mains. Je m'agrippai donc à mon accent russe très supérieur aux leurs, comme à l'unique reste de ma dignité humaine.

M. Smith, comme je l'appris plus tard, était le seul qui fût au courant de mon histoire. Les autres rentraient simplement à l'Ambassade pour reprendre leur travail. La femme assise à ma droite, fille de l'ambassadeur hollandais à Moscou, entama une conversation en afrikaans avec M. Smith, qui avait été attaché d'ambassade en Afrique du Sud. Ce fut donc de cette manière que je fis mon entrée dans les cercles diplomatiques de Moscou. Personne ne faisait grande attention à moi d'ailleurs.

Une quarantaine de minutes après, nous arrivames à l'édifice imposant, rue Tchaikovski, qui abrite l'Ambassade américaine à Moscou. À l'entrée, deux Russes en livrée saluèrent notre automobile de facon militaire. Je fus le seul qui semblat s'en rendre compte, repondant courtoisement au salut par une légère inclinaison de tête.

M. Smith m'accompagna au neuvieme étage. Dans l'ascenseur je lui dis timidement, "C'est donc la disgrâce?" Il ne sut que me répondre. "Bah, ça alors, qui sait, ce qui est fait, est fait," murmura-t-il, en détournant la tête. Cela m'encouragea un peu. "Espérons que tout se passera aussi bien," me dis-je.

Au neuvième étage, on me fit entrer dans une salle d'attente luxueuse. M. Smith me quitta, m'indiquant de la main un tas de revues américaines que je pourrais feuilleter.

Assis derrière un bureau, sous l'énorme sceau officiel des États-Unis, un jeune militaire me regardait avec une franche curiosité.

"Ga va mal?" me demanda-t-il amicalement, quand nous fûmes seuls, dans l'accent savoureux du Texas.

"Ca laisse à desirer," repondis-je en souriant.

Je sortis une cigarette de ma poche, mais je n'avais plus d'allumettes. Il m'en jeta une boîte, et nous commençames une petite conversation qui me fit beaucoup de bien. Quand je lui eus raconté mon histoire gnosso modo, il éclata de rire et m'assura sérieusement que je n'avais fien fait dont je devais avoir honte, et que, quant à lui, il ne demanderait pas mieux que de connaître de semblables aventures.

Car il s'ennuyait à mourir à Moscou: il est formellement interdit à tout militaire américain en Russie d'entreren

contact de quelque manière que ce soit avec la population indigène. On s'amuse comme on peut au "Club Américain", bistro adéquat ou l'on peut écouter du jazz et déguster des boissons occidentales sans craindre les microphones cachés. Mais le brave type, à peine plus âgé que moi, soupirait après les prairies illimitées de sa patrie.

M. Smith reparut soudain et me fit signe de le suivre. Le militaire me sourit son encouragement, croisant ses doigts dans notre signe national d'espérance. M. Smith me conduisit au bureau d'un autre diplomate, appelons-le M. Jones, "officier de sécurité" à l'Ambassade. Courtois et amical, quoique très sévère, il m'assura qu'il n'était pas la pour me faire des reproches, mais pour me protéger, et me fit raconter toute l'histoire dès le debut: ce que je fis avec une complaisance considérable dans le détail, finissant par des éloges extravagants de mes ammis arméniens. Je lui remis le passeport que la pauvre fille m'avait confiée au dernier moment.

"Il semble clair," dit-il quand j'eus fini, "que ce ne soit point une 'provocation' de la part du gouvernement so-viétique." Son visage se détendit un peu. "Il est également certain," continua-t-il, "que vous n'avez rien fait dont vous auriez à rougir dans des circonstances différentes — en effet, sur un certain plafe, c'est plutôt le contraire." Et il se permit un petit sourire.

Il redevint sérieux aussitôt. "Tà situation pourtant n'en est pas moins grave. La presse officielle pourrait très bien broder un joli article scadaleux sur cet incident, dans l'intention de discréditer tout le personnel de notre Exposition. Or il s'agit surtout de protéger les intérêts de notre pays ainsi que les vôtres..."

J'étais sur le point de lui demander ce qu'on ferait de moi, lorsque B ob Mc Cune entra. Le pauvre "Bad Bob" de mes premiers jours à Moscou n'avait rien de sévère dans son regard. Les cheveux ébouriffés, la cravate dénouée, les yeux hagards, il parut plus profondement découragé et attristé qu'il ne l'était lors de la première réunion générale des guides. Je ne pus le regarder en face.

M. Jones me fit répeter toute mon histoire pour qu'il fût édifié, et pour voir si j'avais omis quelques détails. Il m'interrompit cette fois au milieu de mon éloge des Arméniens.

"On aurait du vous le dire lors de votre entraîgnement,"
fit-il d'une voix sèche. "Ce sont les A rméniens qui constituent l'état-major du crime et du vice organisés à Moscou.

Je suis sûr que vos chers amis ne furent autres que des
maquereaux professionnels!" Je sursautai. C'était donc cela
qui expliquait leur désinvolture hallucinante auprès des
filles!

Je regardai M. Mc Cune. "Je vous demande pardon," dis-je.

Il murmura quelque chose d'incompréhensible et de gentil.

Puis ils me prièrent de sortir, pour se consulter sur le sort qui m'était réservé. Le soldat dans la salle d'attente m'interrogea du regard. "Ce n'était pas si mauvais que ça," dis-je. "Je suis sûr qu'on vous donnera une nouvelle chance," m'assura-t-il.

Un quart d'heure après, Messrs. Smith et Jones me prirent à l'ecart sur le balcon qui donnait sur la rue. "Vous ferez vos valises ce soir," me dit M. Jones, sans préambule.

"Je pars donc demain?" demandai-je, m'efforçant de parler d'une voix assurée.

"C'est ce qu'on verra. La decision définitive viendra de M. Mc Clellean (directeur général de l'Exposition). Mais il faut que vous soyez prêt en tout cas. Et surtout ne parlez destout cela à personne."

"Mais j'en ai déjà parle à mes compagnons de chambre."

"Alors, imposez-leur un silence absolu."

Et la resplendissante Cadillac me reconduisit à l'Ostankino.

Jamais le vilain édifice ne m'avait paru si plein de charmes.

Quedques guides bavardaient devant l'hôtel à mon arrivée, dont
ma collaboratrice Carol. "Regardez!" dit-elle, en rigolant.

"L'autobus n'est plus du goût de monsieur! Il lui faut une
Cadillac."

"C'est qu'on reconnaît enfin ma veritable valeur," lui re-

pondis-je, un peu dépité que l'immense ironie de ces paroles ne fût comprise que de moi seul.

Je montai à ma chambre pour la dernière fois. Curt et John m'attendaient, inquiets. "Alors?" demandèrent-ils ensemble. "Alors? Je plie bagage."

Assis sur leurs lits, ils me regardèrent longtemps en silence. John, s'interdisant héroïquement de me dire "Je te l'avais bien dit, n'est-ce pas?", me montra enfin une triste demi-bouteille de vin géorgien sur la table. "Dommage," ditil. "Il n'y en a même pas assez pour nous saoûler."

"C'est donc la fin des 'Cinq Stiliagi'," murmura Curt.

Ils étaient tous deux épuisés par leur travail. Je leur souhaitai donc bonne nuit, et me rendis à ma chambre, soupirant à la vue de tous ces vêtements, tous ces livres, tous ces papiers qu'il fallait embâller pendant cette "nuit obsonne de l'âme." J'allai dans la salle de bains et pris une pillule Dexidrine, stimulant anti-somnifère qui m'avait maintes fois soutemu quand je veillais pour écrire une dissertation académique.

Ainsi fortifié, je me mis à la triste besogge de l'emballage.

J'avais acheté pas mal de livres en Russie; j'eus beaucoup de peine à entasser tous mes biens terrestres dans les deux valises. Quelques sacrifices s'imposerent. Je n'emballai donc ni mon almanach, ni mes beaux souliers ornés de peinture mul-

ticolore, ni les quatre rouleaux de papier hygiénique que maman m'avait fait importer pour la traversée du désert soviétique.

J'eus alors une inspiration, comme toujours saugrenue, et pour marquer matériellement la seule réaction scandalisée que je voulais avoir contre les événements, je disposai avec soin un des roulenux de papier hygiénique sur la table de chevet, un autre sur l'armoire, le troisième sur mon bureau de travail, et le dernier sur le plancher au centre géométrique de la chambre.

"Et après tout je m'en fous," murmurai-je.

Ce pénible travail fini, je m'étendis sur le lit, extémué.

Qu'est-ce que je vais écrire à mes parents? Comment vais-je
leur annoncer la nouvelle? Toutes sortes d'explications fantastiques et mensongères se présentèrent à mon esprit. Je
pourrais par exemple écrire cinq ou six lettres, datées à des
intervalles réguliers, que mes compagnons de chambre expédieraient habdomadairement en Amérique. Mais mes parents trouveraient sans doute étrange que je ne réponde pas aux questions
qu'ils me poseraient. Non, mieux vaudrait leur dire la vérité,
dans une version un peu édulcorée, bien entendu. En tout cas,
je m'occuperais de cela le lendemain, dans l'avion.

Restait une seule chose à faire. J'avais promis à mes anciens élèves de langue russe de leur envoyer des cartes postales de Moscou. J'écrivis donc quatre ou cinq messages ecstatiques en russe facile, qui ne manqueraient pas de plaire

aux excellentes grand'mères que j'avais initiées aux mystères de la syntaxe slave.

Je ne m'endormis qu'à l'aube, pensant à tout ce que j'avais omis de faire dans ce pays qu'on ne me permettrait sans doute jamais plus de revoir. Je n'avais pas vu la belle Léningrade, avec sa statue équestre de Pierre le Grand, dite le "Chevalier de Bronze", faite par le Français Étienne Falconet (dont je venais d'étudier la correspondance avec Diderot à Harvard), et célébrée par Pouchkine dans un poème fameux. Je n'avais pas fait le Lour du Kremlin. Je ne m'avais même pas acheté un bonnet de fourrure à la russe, avec lequel je comptais épater mes amis.

Ces petites catastrophes égotistes et un tas d'autres troublèrent mon bref sommeil.

À huit heures du matin, le directeur qui m'était le plus sympathique, M. Vetter, entra dans ma chambre, suivi par John et Curt. J'étais encore au lit, et le directeur me fit signe d'y rester. Mon exposition de papier hygiénique ne le fit pas sourire. Il regarda mes valises emballées, et secoua la tête avec une profonde tristesse.

"Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous?" me demanda-t-il. "Non, je ne crois pas, merci," dis-je.

Mes compagnons de chambre s'étaient installes sur mon lit,

et nous causames pendant un moment tous les quatre. Pour me divertir, John se plaignit de la barbarie de ses visiteurs au stand du camping, et Curt se lança dans un réquisitoire contre l'excessive durée de nos heures de travail. "Ca va changer," dit M. Vetter. "Je suis le nouveau directeur du personnel." Cette nouvelle, qui m'autait tant réjoui la veille, ne fit qu'accroître ma détresse.

Puis M. Vetter pria mes amis de nous laisser seuls. Et quand ils furent sortis, M, Vetter me réprimanda, mais de façon si gentille, si pleine d'indulgence et de justesse, avec tant de mélancolie aussi, que je ne pus l'en aimer que davantage. A près un preambule qui se voulait plutôt flatteur, puisqu'il y soulignait la difficulté pour un jeune homme si intelligent et si attractif aux filles de suivre les conseils de ses aînes plus sages, il dit: "En somme, vous avez joué un sale tour à votre patrie. On a dépense pas mal d'argent pour vous emmener à Moscou, pour vous entrainer, pour vous nourrir, pour vous habiller. Vous savez léimpérieux besoin que nous avons de chacun de nos collaborateurs. Nous ne pouvons pas nous permettre d'en perdre un seul. Il se pourrait bien que par votre seule imprudence le travail de plusieurs centaines d'honnêtes gens soit compromis. Mais vous étes tres jeune, vous promettez beaucoup. Vous avez encore le temps de payer la dette que vous avez

contractee envers votre pays; d'autant plus que vous allez passer l'année suivante à voyager et à étudier en Europe, n'est-ce pas? L'impression que vous y ferez, l'image de l'Amérique que vous y offrirez pendant toute une année, qui effacer le souvenir de votre faute."

Il s'arrêta un instant. "Si vous le voulez, nous dirons aux autres guides qu'un événement grave survenu dans votre famille vous rappelle aux États-Unis."

"Inutile, monsieur," dis-je, "mon histoire leur servira d'exemple abominable."

"C'est comme vous voudrez," dit-il en souriant. "Mais mous personnellement ne leur dites rien avant votre départ." Il hésita une seconde. "D'ailleurs, il n'est pas certain que vous partiez. La décision définitive n'a pas encore été prise par M. Mc Clellan... Maintenant, levez-vous, rasez-vous, habillez-vous. Je me chargerai de votre passeport et de votre note à l'hôtel. Donnez-moi tous vos roubles."

Après avoir vidé mon portefeuille, il me quitta. Il avait été décidé que j'irais à l'Exposition dans l'autobus avec les autres guides, mais au dernier moment on se ravisa. M. Smith m'y devait faire conduire dans sa Cadillac, ce qui donnerait sûrement à entendre aux guides les moins perspicaces que quelque chose n'allait pas à mon égard, mais que ce quelque chose me conservait toute ma respectability. Mais M. Vetter,

m'aidant à traîner mes valises jusqu'à l'auto, joua la comédie résolument, face aux Soviétiques curieux qui emplissaient l'hôtel. Il dit très haut, en me serrant derdiahementilaement, "Au revoir, Jim. J'espère que vos soucis familiaux seront vite apaisés."

A rrivé aux Sokolniki, on me défendit de passer par mon stand des appareils Polaroïdes, et m'enferma dans le bureau administratif de l'Exposition au Pavillon de Verre. J'y devais rester pendant qu'on ferait les premières démarches pour m'obtenir le visa de sortie et mon billet d'avion.

Un seul de mes camarades se trouvait là, et c'était la sympathique Natacha, la seule de tous les guides qui m'appelât par le diminutif russe de mon nom, "Iacha". Elle étant occupée à dessiner laborieusement une enseigne russe pour la grande Coupole: "Messieurs les isiteurs sont priés de ne reclamer les petites assiettes souvenirs qu'à l'entrée principale."

Lorsqu'elle me vit entrer, Natacha interrompit son oeuvre d'art et me regarda de façon mi-figue, mi-raisin.

"Qu'est-ce que vous faites là?" demanda-t-elle.

"Rien du tout, je flâne," repondis-je, avec un peu trop de gaîte forcée.

"Le bruit court," dit-elle, en ne me quittant pas des yeux,
"qu'on renvoie quelqu'un aujourd'hui pour avoir commis un crime
passionnel. J'ai pensé immédiatement a vous, Don Juan."

"Moi, Don Juan? Vous me flattez."

Elle me prit la main. "Dites-moi la vérité. Ce n'est pas vous?"

J'hésitai une seconde. "Si, c'est moi."

Elle se mordit les lèvres; sa main tremblait tellement qu'elle rata un T majuscule; elle s'essuya les yeux. "J'aurais préféré que ce fût n'importe dui plutôt que vous," murmura-t-elle. "Le cher petit écolier de ma'finishing school'!"

La sincérité de son émotion réveilla la mienne. Pour la première fois depuis cette catastrophe, je me trouvai mal.

La situation ne s'arrangea pas par l'entrée subite de Joanna,

l'Anglaise maternelle et enjouée qui enduisant mes photos d'un

liquide plastique. Inquiète parce que je ne m'étais pas rendu

au stand Polaroïde, elle était partie à ma recherche. Quelqu'un

l'avait mise au courant, et elle pleurait, elle aussi. "Helen

va sel pendre à l'un de nos champignons plastiques," gémit-elle,

"pui sque vous abandonnez les Polaroïdes a nous autres faibles

femmes!"

Je ne saurais dire à quoi tant d'émotion féminine aurait reduit mon stoïcisme, si M. Smith n'était pas entré d'un pas rapide et l'air mystérieux. Il me tendit un message écrit sur un bout de papier: "Vous déjeunerez immediatement à la Fialka. Ne me perdez pas de vue. Ne parlez à personne. Dechirez ce papier."

Quelque peu réconforté par l'allure de roman de cape et

d'épée que prenait ma mésaventure, je déchirai dramatiquement en mille morceaux le redoutable message que je faillis avaler dans l'excès de mon zele, en guise d'aperitif.

Quoique je n'eusse pas grand'faim (il était à peine midi), je suivis M. Smith vers le restaurant. "Vous êtes sans doute fatigué de ma compagnie," me dit-il sotto voce. "Mais il est très possible que les Soviétiques veuillent vous mettre en état d'arrestation avant votre départ. Or je n'y pourrais rien, naturellement, mais du moins saurais-je qu'on vous emmène, et je pourrais à la rigueur entamer les négociations préliminaires à votre liberation. Si l'on vous arrête, ne signez rien avant qu'un officiel de l'A mbassade ne vienne à votre aide."

Cette réconfortante perspective me fit trouver la situation moins amusante. Je scrutais tous les passants avec méfiance, prêt à chaque instant à me blottir dans les bras de mon protecteur.

Bien que le chemin vers le restaurant n'ait pas été attristé par un attentat contre ma personne, il se montra fécond en incidents intéressants. Pour ne pas avoir l'air de me surveiller, M. Smith s'était quelque peu éloigné de moi. Mon ami, le chef édectricien français, survint.

"Vous nous quittez donc?" demanda-t-il à voix basse.
"Oui, hélas. On m'a trouve dans la forêt avec une Arménienne,"

chuchotai-je, avalant mes mots dans la crainte d'être écouté.

"A vec quoi?" demanda-t-il, ébahi. "Avec un harmonium? Mais quelle importance cela a-t-il? Qu'est-ce que vous foutiez dans la forêt avec un harmonium?"

"Non, non, pas avec un harmonium," dis-je offusqué. "A vec une Arménienne!"

"Oh, ça alors!" s'ecria-t-il, soulage, avec une bonhomie gauloise. "Si ce n'est que ça, je vous félicite!"

Et il me serra la main chaleureusement, en me disant adieu. Quelques pas plus loin, je vis le groupe compact de nos ditecteurs qui parlaient entre eux avec une évidente surexcitation. Ce fut émouvant de les voir tous se taire subitement à mon approche, puis s'efforcer de me dire bonjour d'un ton naturel.

Au restaurant, M. Smith me permit de manger à une autre table que la sienne, avec quelques collègues. L'ironie dramatique de ce dernier repas en Russie ne pouvait pas m'échapper. Tout le monde parlait du guide inconnu à qui quelque malheur venait d'arriver. Je ne mangeai d'ailleurs pas grand8-chose, ne possédant plus que sept roubles.

Le maigre repas fini, M. Smith me reconduisit jusqu'à sa Cadillac, stationnée devant le Pavillon de Verre. Une comue tummiltueuse de Soviétiques fourmillait à l'entour, caressant sa surface de leurs mains à la fois timides et avides.

"Du moins fais-je une sortie retentissante," me dis-je, m'évertuant à composer le visage hautain et indifférent de haut
personnage diplomatique, souriant avec indulgence à la foule
médusée.

Il ne m'était jamais venu à l'esprit de photographier les divers bâtiments de l'Exposition, que je voyais chaque jour. Mais cette fois-ci je le fis, me penchant dangereusement à la portière pour ce dernier hommage au génie américain. Malgré la loi soviétique qui défend toute photographie faite d'un véhicule en marche, je profitai de ma nouvelle immunité diplomatique pour photographier fébrilement tous les monuments qui passait sous mes yeux à travers la ville. Je ne me serais pas donne cette peine, si j'avais pu savoir ce qui allait arriver à mon film.

"On vous emmène à l'Ambassade," dit M. Smtih. "Là vous serez sur le territoire américain. Vous y resterez aussi longtemps qu'il le faudra." La vision du Cardinal Mindszenty, traînant une vie languissante pendant des années à l'ambassade américaine de Budapest, me bouleversa.

Un autre fusilier-marin, non moins sympathique que le premier, était installé dans la salle d'attente du neuvième étage. M. Smith me jeta un paquet de cigarettes. "Ce sera

peut-être un peu long," dit-il. "Nous avons beaucoup de difficultés avec votre visa de sortie et votre billet d'avion. C'est entre les mains de Gromyko maintenant." (Le ministre soviétique des Affaires étrangères.)

Un quart d'heure plus tard, Messrs. Jones et Mc Cune vinrent à moi solonnellement. Oui, M. Mc Clellan, très agité, venait de décider de mon sort. Mon contrat avec l'Exposition était abrogé, et je devais partir par le premier avion possible pour les États-Unis. Le passeport de la jeune fille arménienne, à propos (qu'on avait dejà remis aux autorités soviétiques), avait malheureusement prouvé que son séjour à Moscou était illégal. C'était sans doute, et je le comprenais maintenant, la raison principale de sa terreur lorsque nous entrâmes dans la forêt.

À mon tour, je pus confieraaux deux diplomates une information intéressante. Je m'étais souvenu de la photo qu'on avait prise à l'Exposition, sur laquelle j'apparaissais entre mes deux amis arméniens. Je la leur remis, ce que j'ai beacoup regretté par la suite. Elle ne pourrait leur servir à rien, et c'eût été pour moi un précieux souvenir.

Je demandai timidement à ces messieurs si je ne pourrais pas prendre un avion pour Paris, qui me paraissait alors, et plus que jamais, la vraie capitale de la liberté. "Notre devoir c'est de vous renvoyer directement en Amérique," me

dit M. Jones froidement. "Vous pourrez d'ailleurs vous féliciter si vous pouvez vous enfuir de l'URSS par quelque chemin que ce soit. Car il est encore impossible de vous obtenir un visa de sortie." Il hésita une seconde, puis continua sur un ton moins sévère. "Si pourtant nous réussissons à vous en procurer un, vous n'ignorez pas que plusieurs avions partant pour les États-Unis font une escale de quelques heures à Paris. Rien ne vous empêche d'oublier de vous réembarquer, n'est-ce pas?"

Trois heures d'une attente anxieuse passèrent encore. Une dactylo passa devant moi, une liasse de papiers sous le bras. Elle ignorait ma situation. "Ça va bien à l'Exposition?" me demanda-t-elle, remarquant l'insigne officiel que je portais toujours. "Ça pourrait être pire," dis-je. Elle rit: "Bravo! Voilà la seule attitude possible ici! Ce sont des gens comme vous qui 'durent' en Russie!"

Vers quatre heures, M. Smtih revint, brandissant quelques feuilles de papier. Ce fut la première fois qu'il m'adressât un sourire. "Voilà votre ticket, et voilà votre visa!" s'ecriatil triomphalement. "Vous ne saurez jamais les angoisses bureaucratiques par lesquels nous venons de passer!"

Cette triste satisfaction fut aussitôt ternie par une nouvelle cause d'inquiétudes. Le bruit courait qu'on fouillait ce jour-là non seulement les bagages, mais aussi la personne de chaque voyageur. "Nous n'avons pas une minute à perdre," me cria M. Smith, affolé de nouveau. "L'avion part dans une heure. Allez vite dans le w. c. et débarrassez-vous de tout ce que vous possédez qui pourrait paraître compromettant."

Je me livrai d'étranges debats dans mon for intérieur, une fois enfermé dans le <u>buen retiro</u>. Je décidai enfin de garder le journal en yiddish qu'on m'avait confié à la synagogue, ainsi que les adresses des parents américains des fidèles. Je garderais aussi mes petites fiches contenant quelques impressions peu flatteuses sur l'URSS. Mais je crus préférable de confier à la chasse d'eau l'argent tchèque que Vladimir m'avait donné à Prague contre quinze dollars. M. Smith frappait déjà à la porte, interrompant mes subtils calculs.

Nous nous précipitames tous deux dans une autre Cadillac: destination, l'Aérogare. En route je me souvins soudain des six rouleaux de pellicules qui représentaient mon trésor photographique d'Europe orientale et de Russie.

"Il est possible que l'on confisque mes rouleaux de pellicules, n'est-ce pas?" demandai-je.

"Ce n'estpas exclu," répliqua M. Smith sechement. Il me tendit sa serviette diplomatique. "Si vous voulez, vous pouvez fourrer vos films dedans. Je les remettrai à vos compagnons de chambre. Mais faites vite pour que le chauffeur ne voie rien."

Je lui obéis, allant jusqu'à vider ma camera, ce qui détruisit vingt photos déjà prises, mais je gardai pour moi les rouleaux de pllicules que je n'avais pas encore utilisés. (J'ignore encore le sort de ces films, plus de 200 clichés en couleur, que mes compagnons de chambre ne reçurent jamais. Deux lettres à M. Smith à se sujet sont demeurées sans réponse.)

Nous arrivions à l'aérogare. M. Smith était dans un pitoyable état de nerfs. "Y a-t-il encore quelque chose dont
vous vouliez vous débarrasser?" me demanda-t-il. "Car une
fois entrés dans la gare, vous n'en aurez plus la possibilité."

J'hésitai longuement avant de répondre. Lorsque nous
avions traversé la frontière russe trois semaines plus tôt,
on se rappellera que ce fut en pleine nuit. Le douanier
nous avait réveillés avec ses formulaires de déclaration.

Dans mon état somnolent, je n'avais déclaré que l'argent liquide que j'apportais dans le pays (quarante dollars), oubliant, comme pas mal de mes amis, de déclarer les \$1650 que je
possédais en chèques de voyage (la moitié de ma bourse pour

À cette nouvelle, le pauvre M. Smith faillit avoir une crise d'apoplexie. "Mais c'est criminel, c'est criminel!" s'écria-t-il. Je croyais qu'il allait me battre. Je sug-

l'année suivante).

gérai timidement que je pourrais lui remettre ces chèques dans le w. c. de l'aérogare. Cette perspective le calma un peu.

Entrés donc dans l'énorme gare, nous nous précipitames sans plus de façons aux w. c., ou la passionnante opération s'accomplit sans dommage. Nous avions franchi toutes les petites barrieres bureaucratiques du départ, lorsqu'une pensée me vint:

"Vous m'enverrez cet argent à Paris, n'est-ce pas, monsieur?"
"Non, c'est impossible. Peut-être pourrai-je l'envoyer à
votre adresse en Amérique."

"Mais cela va prendre trop de temps," protestai-je.

"Sans doute, mais je n'y puis rien. D'ailleurs vous venez de recevoir un chèque en avance pour vos gages de deux semaines. Ce sont les seuls chèques que vous puissiez emportez librement hors de Russie."

Je reflechis. J'avais un besoin critique de cet argent, si je devais passer toute une année en Europe. "Rendez-les-moi, ces chèques de voyage," dis-je enfin. "Je les fourrerai dans mes sous-vêtements."

"Pas le moins du monde," répondit-il avec amertueme et tremlant de peur. "Je ne vais pas risquer ma peau pour vous. Si l'affaire se savait, on me déclarerait persona non grata dans les deux minutes qui suivent."

"C'est moi qui cours le risque," lui dis-je. "Allons encore une fois aux w. c., je vos en prie!" Il se laissa enfin convaincre. Il m'y remit le plus gros des paquets de chèques, mais refusa de me donner l'autre, alléguant que nous n'avions plus assez de temps.

Je pense souvent à ce refus. Ce n'aurait été que l'affaire d'une seconde, puisque personne d'autre que nous n'était là. Serait-ce une sorte de vengeance pour tous les ennuis que je lui avais causés? En tout cas, je n'ai jamais revu cet argent (près de \$100), pas plus que mes films.

(Je continue à payer cher mes débauches moscovites. Je viens de recevoir une facture pour \$435, que je dois à l'Exposition américaine. Il s'agit de la rembourser pour les deux semaines de gages auxquelles je n'avais pas droit, ainsi que pour le trajet lumeux en avion, bien plus cher que celui que firent les autres guides à la fin de l'Exposition.)

Toutes ces précautions se montrèrent d'ailleurs inutiles, car on ne me fouilla point. Je montai tranquillement dans le magnifique avion saandinave avec mon billet de première. Deux heures plus tard, le capitaine annonça, en danois et en anglais, que l'on venait de traverser la frontière de la Latvie. On volait au-dessus de la Mer du Nord.

J'aspirai ma première bouffée d'air libre avec une triste exaltation, ayant encore peine à croire que la "grande aventure" était irrévoquablement terminée.

Je passai les premières heures du trajet à composer sur une

serviette une lettre explicative à mes parents. En évitant tout mensonge direct, je m'efforçai de leur dire l'essentiel de la manière la moins choquante.

Puisque l'avion ne faisait point d'escale à Paris, je passai la nuit à Copenhague. J'aurais dû rester plus longtemps dans cette ville charmante, mais je savais que Paris serait le seul endroit du monde qui pût me sonsoler de mes mésaventures. Le lendemain matin, donc, le premier août, je pris l'avion pour la France, ou je suis encore. Rien ne m'y a deçu.

Et voici donc un individu qui ose faire un bouquin sur l'Exposition américaine à Moscou, n'ayant passé en tout que trois
semaines an Russie, dont une seule après l'ouverture de l'Exposition. Pour justifier cette hardiesse, je puis dire que
c'étaient les semaines les plus riches, les plus intenses, les
plus passionnantes de ma vie. Mes expériences a Moscou n'ont
cessé de prendre pour moi de la valeur.

Je n'ai d'ailleurs pas rompu contact avec les évenements qui se sent déroulés a Moscou depuis mon départ. (Le lendemain de mon arrivée a Paris, j'eus l'étrange douleur de voir quelques-uns de mes meilleurs amis parmi les guides dans les actualités!) Chaque jour je descends acheter ma Pravda, Boulevard St. Michel. J'y constate avec satisfaction que non seulement la presse russe n'a pas encore cru bon de commenter ma fuite précipitée,

mais aussi que la propagande anti-américaine y devint moins vénimeuse. Le voyage du révérendissime M. Khrouchtchev en Amérique y est sans doute pour quelque chose. Il reste à savoir si ce climat souriant va durer longtemps. J'en doute fort. Il n'est même pas exclu qu'on publie dans quelques mois l'histoire de mes débauches, si l'occasion propice s'en présentait.

Mes compagnons de chambre m'ont écrit à cinq reprises de Moscou, m'aidant ainsi à partager leur expérience des dernières semaines de l'Exposition. Leurs lettres contiennent des nouvelles fort intéressantes, ainsi que quelques bouleversantes surprises.

Quant à l'Exposition elle-même, le nouveau regime de M.

Vetter, selon lequel chaque guide profitait d'un peu plus
de temps libre, réconforta considérablement le morale de tout
le monde. Par un adroit roulement du personnel, M. Vetter
permit également à chacun de travailler pendant quelque
temps au stand qui l'intéressait le plus, au lieu de peiner
toujours dans une position purement arbitraire. Certains
agréments materiels, tels que de meilleurs textes explicatifs
et de meilleurs microphones, joints à l'expérience croissante
des guides et la guerre froide de dégelant peu a peu, rendirent les dernières semaines de l'Exposition bien plus agréables
que les premières.

Toute la bibliothèque américaine, y compris une édition complète de l'Encyclopédie Britannique et toute notre collection de livres hébreux, est maintenant entre les mains des citoyens soviétiques qui peuvent en tirer le meilleur profit. La même chose arriva avec nos disques et tout ce que l'on put emporter de l'Exposition. En somme, comme le dit John, l'Exposition se montra "fantastiquement valable de tous les points de vue."

John et Curt, ainsi que la plupart des guides, agrandissaient constamment le cercle de leurs connaissances. Ils devinrent les éternels amis de quelques jeunes artistes sérieux et libéraux de "l'Union desiÉcontvains Maxim Gorki."

Ils firent deux voyages importants, le premier à Riga pendant un week-end, et le deuxième a Tbilisi, capitale de la Géorgie, pendant trois jours et après la fin de l'Exposition. Suivis constamment par la police secrète des qu'ils pas avaient quitté Moscou, ils ne manquerent cependant de lier d'amities réelles avec tous les indigènes qu'ils rencontraient, surtout en Géorgie, dont la population "latine," si différente des Russes proprement dits, les combla d'une affection libre et spontanée. Si bien que Curt fut amené à m'écrire que "beaucoup de défauts en URSS sont plus des défauts du tempérament russe que du caractère soviétique."

Quant à nos vieux amis, les nouvelles comportèrent des surprises. Peu après mon départ, Volodia, sans doute par suite de ses liaisons trop franchement occidentales, fut arraché de son université et mobilisé dans l'armee. Yevpraxia, maîtresse de Mitia, dut se faire avorter dans un hôpital, preuve snas doute que son amant ne lui avait pas toujours manifesté la parfaite indifférence qu'il affichait.

Mais surprise délicieuse entre toutes: un jour, inclus dans une lettre de John, je trouvai un long message de la pauvre petite Katia! Après son retour de la visite à sa mère, elle avait rencontré John par hasard dans la rue. Il l'informa que j'avais dù rentrer en Amérique à cause d'une maladie dans ma famille. Cette lettre si remplie de tendresse, une voix lointaine d'un monde à jamais inaccessible pour moi, ne me parvint que le 30 août. À toute vitesse, j'écrivis une réponse, que j'expédiai expres. Curt m'écrivit plus tard que, quoique ma lettre fût arrivérà Moscou à temps, il n'avait jamais revu Katia pour la lui donner. John, lui, l'a revue une fois, mais la lettre était alors entre les mains de Curt. C'était donc la fin d'une tendre aventure que je n'oublierai jamais.

La dernière phrase de la dernière lettre de John, écrite alors qu'il traversa la frontière en route pour l'Amérique, résume bien notre attitude unanime en quittant la Russie:
"Je quitte le peuple russe à grand regret," écrivait-il,
"mais puisse le'système' slanraaler au diable!"

Le "système" fait fremir en effet, si bien que je crains toujours compromettre certains citoyens soviétiques par cet écrit, malgré les précautions que j'ai prises. (J'ai changé évidemment tous les noms necessaires, modifié quedques descriptions paysiques, etc.) Car John m'écrivit qu'un brillant étudiant soviétique, d'origine indonéssienne, dont il venait de faire la connaissance, fut soudainement mis en arrestation avec beaucoup d'autres se ses amis. Or ces étudiants avaient été tous mentionnés et décrits en détail dans le best-seller recent de Sally Belfrage, "Une Chambre à Moscou." Les autorités/ne tarderent pas à les identifier jusqu'au dernier, suivant les indications précieuses que l'auteur leur avait fournies. Accusés tous d'espionage, leur sort sera penible. Par surcroît, un guide feminin qui avait pris des notes minutieuses sur ses entretiens avec eux, subit la brusque perte de son sac à mains, contenant ses notes et cinq cent dollars.

Et cependant j'écris ce livre. Je ne mentionne en effet presque personne dont les penchants "occidentalisants" ou "contre-révolutionnaires" ne soient déjà que trop connus par les autorités. Si j'aggrave leur sort, du moins n'en

serai-je pas le coupable principal.

Il me semble d'ailleurs que g'avais le devoir de dire la vérité, coûte que coûte. Il faut que nous puissions apprécier à sa juste valeur l'esprit de sourde et diffuse révolte qui anime une importante partie de la population soviétique, révolte qu'il serait aussi grave de méconnaître que de surestimer. Elle procède avec une lenteur épuisante, dans le plus grand désordre, une lutte de pygmées contre un monolithe.

Le pygmée que je suis aura ici payá sa dette.